



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

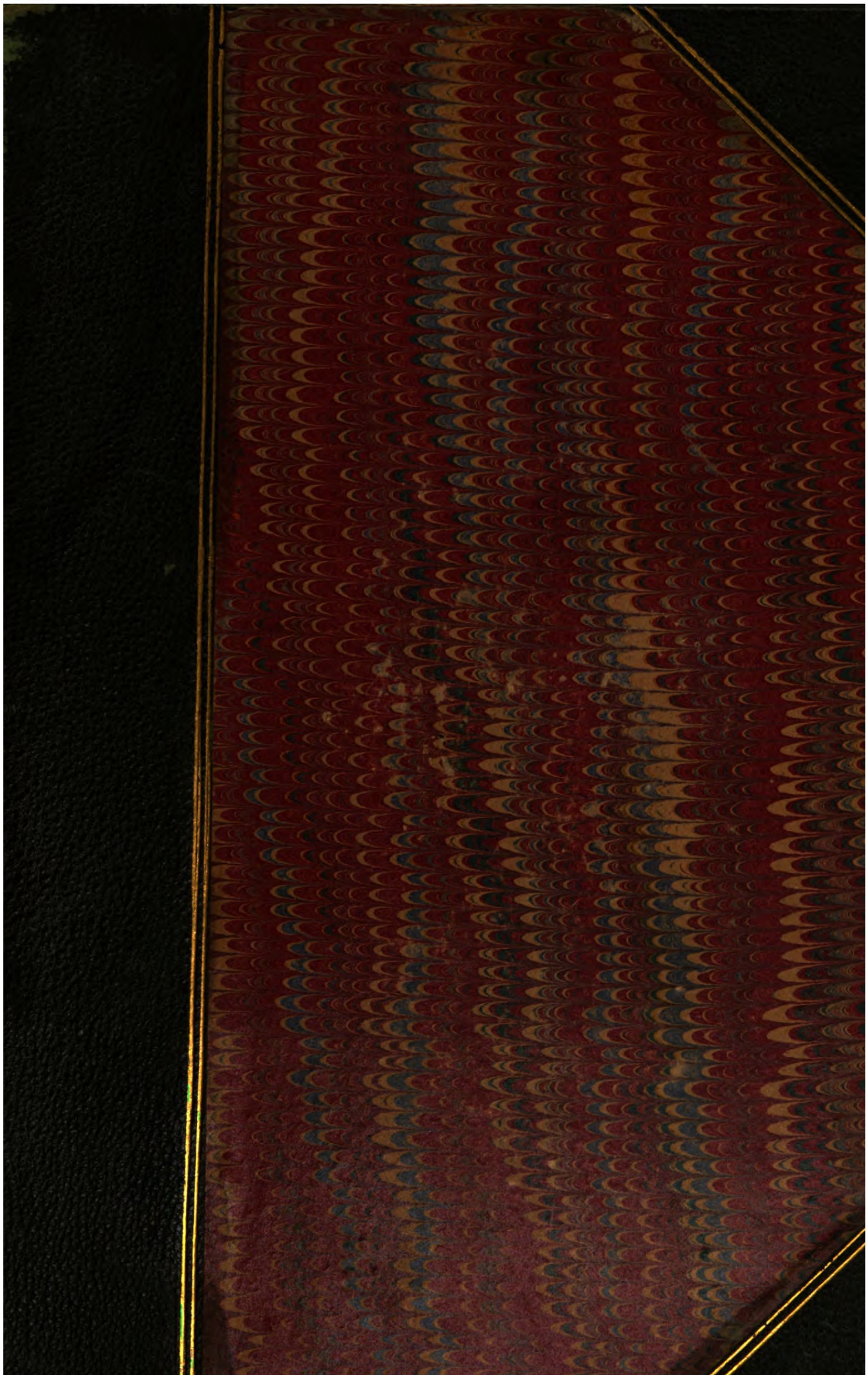
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

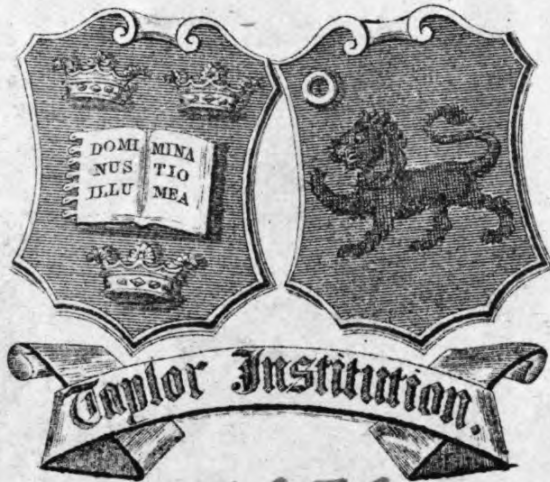


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





58. c. 101.



1878.















•

1  
2







*Constantin Zappas.*

# CONTES ET NOUVELLES

PAR

A. R. RANGABÉ.

---

*Traduction du grec autorisée par l'auteur.*

**TOME I.**

**GLOOMYMOUTH. — LE NOTAIRE D'ARGOSTOLI. —  
LES DEUX SOEURS.**

---

BIBLIOTHÈQUE DU **MESSAGER DE VIENNE**  
ESCHENBACHGASSE, Nr. 11.

**VIENNE.**

---

Tous droits réservés.

[1876.]

55.0.10





~~~~~  
EDITEUR : B. WOLOWSKI.

IMPRIMERIE : A. KLISS & PH. LOEB.  
~~~~~

*Lettre à S. E. M. Rangabé,*  
*Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Grèce*  
*à Berlin.*

Vienne, le 20 Septembre 1876.

Excellence,

Vous avez bien voulu m'autoriser à publier en feuilleton, dans le *Messenger de Vienne*, quelques-unes de vos *Nouvelles* d'après la traduction que vous avez approuvée. Le public leur a fait, ainsi que je l'avais prévu, le même accueil empressé qu'à toutes vos productions littéraires; et le succès qu'elles ont obtenu m'a donné l'idée de les réunir en volumes.

Mais, sous cette nouvelle forme, il m'a paru légitime de reporter à votre Patrie l'honneur que ne peut manquer de lui faire la publication de ces *Nouvelles*, aussi remarquables par la pensée morale qui s'en dégage que par le talent éprouvé de l'auteur. Afin de mieux affirmer cette intention, je viens solliciter de vous, Excellence, la permission de dédier ces volumes à l'un des patriotes grecs qui honorent le plus leur pays par la dignité de leur vie et la noble protection qu'ils accordent à toutes les oeuvres utiles, à M. Constantin Zappas.

\*

En m'accordant cette autorisation, où je  
verrais une nouvelle preuve de votre haute bien-  
veillance à mon égard, vous me mettriez en me-  
sure de témoigner publiquement à la nation hel-  
lénique toutes mes sympathies ; et vous auriez  
ainsi réalisé l'un des vœux les plus chers de

Votre très-dévoué serviteur

B. WOŁOWSKI.

*Réponse de S. Exc. M. Rangabé.*

—  
M. Wolowski, rédacteur en chef du **Messa-  
ger de Vienne.**

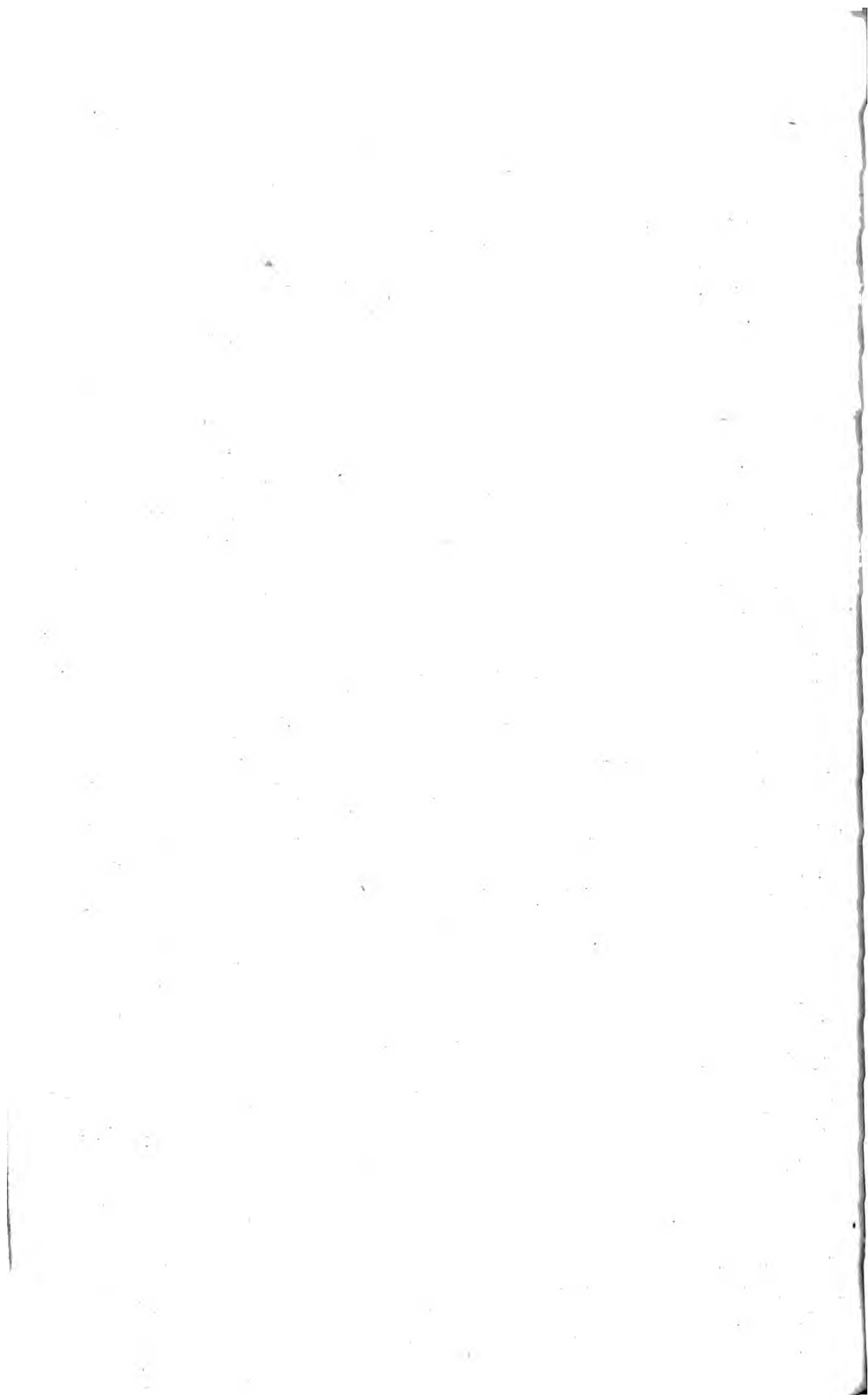
Monsieur,

Vous me demandez mon autorisation pour dédier la traduction de mes *Nouvelles* à M. C. Zappas ; non seulement je vous y autorise, mais je vous remercie d'avoir eu cette pensée. Le nom d'un homme généralement connu par son noble patriotisme honorera tout livre qui en sera orné.

A. R. RANGABÉ.







A

M. CONSTANTIN ZAPPAS.

---

*Hommage de l'Éditeur.*

---



## **M. Constantin Zappas.**

---

Rien n'est plus difficile à porter dignement qu'un nom célèbre ; et nous avons vu trop souvent de nos jours les héritiers d'un homme illustre déshonorer par leur nullité, quand ils ne le traînaient pas dans la boue, le nom glorieux qui leur avait été transmis. L'Orient chrétien nous offre heureusement des exemples tout contraires. A côté de la décomposition sans cesse croissante de l'empire ottoman, il offre à nos regards, comme un consolant contraste, des familles où le talent et les vertus sont héréditaires. Ce que l'aïeul a commencé, le fils, les petit-fils et les neveux le continuent. Aux services éclatants rendus pendant les luttes de l'indépendance, succèdent les services plus modestes en apparence, mais non moins utiles et peut-être même plus glorieux encore, rendus à la patrie en vue du progrès intellectuel et pacifique, c'est-à-dire du véritable

---

but, de la vraie mission qui incombe à nos temps modernes.

Parmi les patriotes grecs chez lesquels le mérite et la vertu sont ainsi héréditaires, la reconnaissance publique a depuis longtemps placé à l'un des premiers rangs l'heureux possesseur du domaine de Brosthény, M. Constantin Zappas.

Etre l'héritier d'un homme qui a légué *vingt millions* à la Grèce après avoir versé son sang pour elle, et trouver moyen d'ajouter encore de nouveaux titres à ceux que la famille Zappas possédait déjà à la gratitude de son pays; avoir en main une fortune colossale et vivre avec une simplicité digne des temps antiques, en mettant son seul plaisir à répandre autour de soi d'intelligents bienfaits; doter son pays d'institutions utiles auxquelles on a assuré des revenus vraiment royaux, et conserver dans les relations de chaque jour cette dignité modeste, cette bienveillante bonhomie qui dénotent à la fois le cœur généreux et l'esprit élevé; telle a été la destinée de M. C. Zappas; tels sont les traits caractéristiques qui donnent à cette noble figure un cachet tout spécial. L'Occident doit apprendre à connaître de tels hommes; il ne leur rend pas assez justice; il faut l'habituer à les mieux apprécier, à les évaluer à leur juste valeur.

La demeure même des Zappas produit au premier abord sur un Européen une impression étrange. Après avoir traversé, au sortir de Bucharest, de vastes landes, auxquelles succèdent d'immenses champs de maïs, les plus riches peut-être que possède la Roumanie, l'on arrive en présence d'une véritable forteresse. N'étaient les jardins féeriques qui l'entourent, et les serviteurs grecs, en costume national, qui viennent au devant de vous avec une politesse empressée, l'on croirait entrer dans une place de guerre. Au milieu de l'enceinte s'élève cependant un palais qui n'a plus rien du château fort; et une gigantesque cheminée d'usine démontre que nous sommes là dans la demeure du travail.

Dans ce premier aspect déjà se déroule toute l'histoire des Zappas: Les travaux de l'agriculture succédant aux luttes héroïques contre l'oppression turque; l'administration intelligente d'un immense domaine enrichissant ceux que la guerre avait rendus célèbres; et le progrès introduit dans une contrée quelque peu retardataire en matière agricole venant la récompenser de la généreuse hospitalité que la Roumanie a de tout temps accordée aux fils de la Grèce.

Cette habitation à moitié aristocratique, à moitié belliqueuse, a été construite par l'oncle du possesseur actuel, par Evanghéli Zappas. Rappe-



lons en quelques mots les principaux évènements de sa vie à ceux qui les auraient oubliés (ceux-là, Dieu merci, sont rares en Orient).

Evanghéli Zappas naquit à Lambavo, bourgade de cette Épire aux nobles rejetons, de parents distingués mais appauvris par la domination inique des Turcs ; lorsque la guerre de l'indépendance éclata, le jeune Evanghéli, alors âgé de 20 ans, quitta ses études pour s'enrôler sous la bannière des héros de l'Épire ; il rêvait déjà la renaissance de son pays, et combattit ardemment pour réaliser ce beau rêve.

Il prit part comme volontaire à toutes les batailles qui eurent lieu à cette époque ; et son nom, cité avec honneur sur les ordres du jour de tous les généraux, acquit bientôt un relief qui ne devait être éclipsé que par ses propres œuvres ultérieures.

L'Occident finit par être ému de l'héroïsme et des infortunes de la nation grecque ; on intervint pour assigner maladroitement à un grand peuple quelques parcelles de terre d'une petitesse impossible. Des provinces inondées de sang patriotique, telles que l'Épire, la Thessalie, la Macédonie, la Thrace, les îles de l'archipel restèrent en partage aux barbares du Croissant.

Les armatoles, et parmi eux le jeune Zappas, remirent à regret le sabre au fourreau, et

dès lors une autre lutte, bien plus sublime, s'éleva entre la Croix et le Croissant, entre la civilisation et la barbarie; c'est dans cette lutte que notre héros acheva d'immortaliser son nom. Voyant son pays rester esclave, il s'expatria et vint en Roumanie chercher ce qu'il ne pouvait trouver chez lui: la sécurité de la vie, la certitude de la fortune. Zappas devint fermier de la maison des Manos, noble famille grecque de Byzance émigrée en Valachie, et dont les rejetons font grand honneur à la Grèce. Des deux frères Alexandre et Thrasybule Manos, par exemple, le premier est agent diplomatique du roi Georges en Egypte, et le second, avec la valeur de ces preux qui ne sont plus de notre siècle, a fait ses preuves en Crète, notamment au combat de Vafés.

C'est dans le travail de la terre qu'Evanghéli trouva la source de cette immense fortune qu'il a toujours si noblement employée; de fermier il devint propriétaire, et propriétaire vraiment modèle! son nom devint le synonyme de bon cultivateur en Roumanie, et lorsque les envieux voulurent répandre le bruit qu'Evanghéli avait trouvé un trésor, Zappas répondit en homme d'esprit: il publia une brochure dans laquelle il avouait naïvement qu'il avait en effet trouvé un

trésor dans la terre en labourant un peu plus profondément que ne le faisaient les indigènes.

Quel usage fit-il cependant de son immense fortune? Il fonda des écoles de filles et de garçons à Lambovo, sa ville natale, ainsi que dans plusieurs autres villes et villages de l'Épire; il soutint de sa bourse les jeunes gens pauvres, qui faute des moyens nécessaires se voyaient obligés d'interrompre leurs études; et finalement il mit le couronnement à ses œuvres de bienfaisance et de patriotisme en faisant revivre l'antiquité à Athènes par la fondation des jeux Olympiques. Toutefois, appropriant cette fondation aux exigences modernes, il comprit que la Grèce devait concentrer son attention désormais sur le développement de son industrie. En conséquence il bâtit le magnifique palais des Olympies vis-à-vis du stade d'Adrien l'Atticus, auquel son neveu, le réunit par un magnifique pont jeté sur l'Ilissus et il le destina surtout à des fêtes industrielles. Les expositions y ont lieu tous les 4 ans, et de tous les centres helléniques les industriels accourent en foule y exposer les produits de leur travail. L'œuvre de Zappas ne tarda pas à obtenir les résultats les plus satisfaisants. Dans le court espace d'une dizaine d'années, près de cent usines à vapeur se sont élevées en Grèce faisant affluer l'or dans le pays

et donnant de l'ouvrage à des milliers de bras. Les rapides progrès que la Grèce a accomplis dans un si court délai sont dûs en grande partie, de l'avœu de tous, à l'émulation suscitée par l'oeuvre de Zappas.

En répandant ses bienfaits sur sa patrie, Zappas n'oublia pas le pays dont il avait reçu l'hospitalité. En mourant, il légua à la Roumanie une rente annuelle de 3000 ducats, destinée à des travaux littéraires, et surtout à la création d'un dictionnaire et d'une grammaire de la langue roumaine.

Telle fut en résumé la vie de cet homme, grand par la pensée et les œuvres, qui en laissant la jouissance de ses immenses revenus à son digne neveu M. C. Zappas, lui a surtout légué le soin de continuer ses grandes travaux.

L'intelligent héritier de cette fortune, est le premier à le reconnaître. Le plus grand éloge qu'on puisse lui adresser, c'est de constater qu'il est constamment resté à la hauteur de la situation. Loin de succomber sous le poids des obligations que lui imposaient son nom et sa fortune, il a trouvé moyen d'augmenter la seconde et de rehausser encore le lustre du premier.

Comme son oncle il continua surtout à semer avec une libéralité royale le grain de l'instruction parmi ses compatriotes. Quel plus splendide témoi-

gnage pouvons-nous en donner que le *Zappion*, ce magnifique établissement pour les jeunes-filles, que M. C. Zappas vient de fonder à Constantinople et qu'il a doté de *quarante mille francs* de rente annuelle. Par sa direction, par ses succès, par l'ensemble de son installation, le *Zappion* fait honneur à la nation hellénique tout entière.

Tels ont été, tels sont aujourd'hui les Zappas. Nous n'avons rien à ajouter.



**GLOOMYMOUTH.**

---





I.

Lord Barley avait atteint sa majorité. N'ayant plus ses parents il avait pris possession de sa fortune, une des plus considérables de la grande Bretagne; et il aurait cru se montrer un membre bien indigne de la Chambre des lords, si, dès le premier jour, il n'avait fait usage de sa liberté et de ses immenses revenus pour visiter les quatre parties du monde.

Toutefois, lord Barley était quelque peu étrange, et il avait ses idées à lui: tel était du moins l'avis de ses compatriotes; et il ne fit, dans cette circonstance, que les confirmer dans leur opinion, en renonçant à commencer sa tournée par Hong-Kong et l'Australie. Il prétendit qu'il voulait connaître son pays avant tous les autres, avoir vu l'Angleterre avant de visiter l'Amérique.

Autre caprice: Il refusa de prendre le chemin de fer; car, disait-il, il se mettait en route pour voyager et non pour arriver. Il monta donc son plus beau cheval, se fit suivre d'un jockey, et se dirigea vers le Nord, allant de ville en ville,

notant sur son carnet tout ce qui lui paraissait digne de remarque dans les mœurs et dans les usages. Lord Barley était un observateur fin et spirituel. Son portefeuille fut bientôt rempli de nombreuses appréciations : il était déjà devenu un livre, que son propriétaire n'avait encore vu qu'un coin du pays. Nous avons eu la bonne fortune d'en lire quelques fragments, et nous en détachons l'anecdote suivante écrite à la dernière page.

Lord Barley allait de Durham à Newcastle, capitale du Northumberland, d'abord pour voir la fameuse muraille de Pictes ou d'Alexandre Severe, qui partage l'Angleterre d'une mer à l'autre, puis pour entrer en Ecosse par l'Est et en sortir par l'Ouest. Comme il traversait une fort belle allée, il vit une voiture découverte déboucher d'une route latérale et prendre le chemin qu'il suivait lui-même. Cette voiture avait de l'avance sur lui et allait dans la même direction. Elle contenait deux dames. — Au bout d'un quart d'heure le jeune lord, ennuyé de n'apercevoir que les roues de l'équipage, poussé peut-être aussi un peu par la curiosité, fit sentir l'éperon à son cheval, atteignit la voiture, la dépassa, et, tout en galopant, y plongea un regard scrutateur. Des deux dames, l'une paraissait dans la force de l'âge, et même tout près de la maturité; l'autre était jeune et belle, autant du moins que lord

Barley put en juger par un coup d'œil rapide. Elle était, si cette première inspection ne l'avait pas trompé, d'une beauté ravissante.

Cette rencontre parut au cavalier mériter une ligne dans ses notes. Mais pour tirer son portefeuille et y tracer quelques mots au crayon, il lui fallut ralentir le mouvement de sa monture; pendant ce temps la voiture gagna du chemin, et devança bientôt le noble voyageur. Cependant comme elle n'allait pas de son train le plus rapide, Barley put à son aise sonder le fond du véhicule. Il lui fut alors possible de remarquer deux choses: d'abord que la beauté de la plus jeune des deux dames était de celles que rêvent les poètes et les artistes, et sur lesquelles paraît sourire un rayon céleste; ensuite, que cette dame baissa les yeux lorsque le jeune lord la regarda, et que ses joues rougirent comme deux anémones; car lord Barley était beau et toute son apparence respirait l'aristocratie.

C'est ainsi qu'il resta de nouveau derrière la voiture, avec cette différence, que maintenant l'aspect ne lui en paraissait plus monotone, car elle était ornée à la fois par son imagination et par sa mémoire. Cette vision d'un moment occupait même à tel point son esprit, qu'il passa devant deux chapelles rustiques et trois châteaux sans toucher à son crayon ni à son calepin.

Après une heure de route, la voiture s'arrêta, pour laisser reposer les chevaux, ou pour tout autre motif. Lord Barley n'avait aucune raison d'interrompre son voyage; il ne jugea ni nécessaire, ni convenable, de régler ses mouvements sur ceux du véhicule étranger. Force lui fut donc de passer outre. Mais, en se retrouvant en face des deux dames, il sentit que son assurance était singulièrement diminuée; au lieu de les fixer comme auparavant, c'est à peine s'il osa lever les yeux. Il était troublé, et, prenant pour des connaissances celles qui occupaient son esprit depuis une heure, il mit machinalement la main à son chapeau.

C'était commettre une infraction aux règles de l'étiquette anglaise, qui ne veut pas qu'un monsieur salue une dame le premier, à moins qu'il ne soit très-familier avec elle.

Il fut répondu à sa politesse. Mais lord Barley ne put dire s'il y avait eu vraiment un sourire prompt comme l'éclair, ou si quelque rêve trompeur de son imagination lui avait montré les lèvres de la jeune fille s'épanouissant gracieusement. Il n'en sentit pas moins son cœur palpiter, lorsque, après quelque temps, il entendit de nouveau les roues tourner et diminuer de plus en plus la distance qui le séparait de la voiture.

Sa première pensée fut de piquer des deux

et d'avancer rapidement, afin d'éviter une quatrième rencontre. Puis, il songea qu'il serait ridicule de fuir devant les deux dames inconnues, comme s'il en était poursuivi, par la seule raison que l'une d'elles lui avait paru jolie. Il voyageait sur la voie publique, au pas ordinaire de son cheval, et indubitablement il en avait tout le droit. Qu'une voiture étrangère passât devant lui, était-ce de sa faute? Par suite de ces réflexions, il continua sa route sans changer d'allure, et permit stoïquement au véhicule de le rejoindre.

Cette fois, les dames furent les premières à saluer. Lord Barley rendit le salut par une inclination profonde; et puis, lorsqu'elles furent passées, il ralentit le pas, et resta loin derrière elles. Cependant il se sentait curieux de savoir qui elles étaient, d'où elles venaient, pourquoi elles ne voyaient pas en chemin de fer? Qu'elles fussent d'une famille noble, il n'en pouvait pas douter, bien qu'il n'y eût pas d'armoiries sur la portière de leur voiture. Quant à l'emploi qu'elles faisaient de leur propre équipage, il l'attribuait à leur bon goût, au désir qu'elles avaient sans doute de jouir du voyage. Pour ceux qui volent à travers les campagnes emportés par une locomotive, la nature n'est qu'une ombre informe, un mélange confus, une table de matières d'un beau recueil de poésies.

Il comptait bien satisfaire sa curiosité le soir, car il était sûr de les rencontrer dans le plus bel hôtel de Newcastle où il se proposait aussi de passer la nuit.

Comme il faisait tous ces calculs, il leva les yeux, et vit que la voiture s'était détournée de sa première direction, et prenait un chemin à gauche. Il n'avait pas prévu cet incident. Aussi pressa-t-il sa marche, et bientôt il arriva à la porte d'une petite taverne, située sur la route à l'endroit même où elle se bifurquait. Il s'arrêta, et demanda un verre de bière.

— Où va-t-on de ce côté? demanda-t-il au cabaretier en prenant sa boisson écumante.

— Le chemin droit devant nous, répondit celui-ci, mène à Gates-Head et, au delà de la rivière, à Newcastle. Cet autre qui va à gauche, se divise à une demi-lieue plus loin: un embranchement conduit vers le bord du fleuve et aboutit à Corbridge, l'autre mène vers la forêt et les houillères de Gloomymouth.

— Il paraît donc certain, se dit lord Barley à lui même en vidant son verre, que ces dames vont à Corbridge, pendant que moi je vais à Newcastle. J'aurais voulu cependant en savoir un peu plus sur leur compte. Mais après tout, quelle nécessité me presse de me rendre à Newcastle? Je ne suis pas parti de Londres pour voir New-



castle, mais pour voir l'Angleterre. Est-ce que Corbridge n'est pas aussi en Angleterre ?

Et, dans cette conviction que Corbridge était aussi en Angleterre, il tourna la tête de son cheval vers l'Ouest.

Cependant ses hésitations n'étaient pas entièrement apaisées. Suivre une voiture de cette façon, est-ce un procédé bien convenable ? Que vont dire ces dames en le voyant ainsi courir après elles ?

Hé bien ! qu'ont-elles à dire ces dames ?

La route n'est-elle pas pour tout le monde ? Est-elle réservée à leur usage exclusif ? Puis, ce sont elles qui l'ont rencontré, ce n'est pas lui qui les a cherchées. Y peut-il mais, si elles ont décidé d'aller à Corbridge, où il se rendait lui-même ?

Par suite de ces débats intérieurs, sa marche était devenue incertaine et s'était ralentie, tandis que la voiture semblait voler au loin. Néanmoins il ne la quittait pas du regard, comme s'il craignait qu'elle ne lui échappât.

C'est justement ce qui arriva. Au lieu de continuer à longer la rivière, la voiture tourna tout d'un coup et se dirigea vers la forêt. Les dames n'allaient donc pas plus à Corbridge qu'à Newcastle, le but de leur voyage était les houillères de Gloomymouth.

Quelle idée étrange avaient donc eue ces

dames! Qu'avaient-elles à faire dans un lieu pareil? Visiter peut-être l'épouse du chef gérant? Peut-être étaient-elles les propriétaires de ces mines.....

Son embarras augmenta; il arrêta son cheval. De quel prétexte colorer son excursion aux houillères? Il n'y connaissait personne; il n'avait aucune affaire qui l'y appelât. N'était-il pas évident qu'il s'attachait aux pas des deux voyageuses? Là-dessus, il tournait déjà bride pour prendre une autre route.

Mais, avant qu'il eût exécuté ce mouvement, de nouvelles considérations prirent le dessus dans son esprit vacillant.

— Les houillères! pensa-t-il; et comment? ne méritent-elles pas d'être vues autant que la muraille des Pictes? N'avait-il pas souvent entendu parler à la Chambre des Lords de la vie insupportable de ces malheureux enfants que la misère ou l'avarice des parents envoient s'ensevelir dans ces gouffres fétides où ils se flétrissent privés d'air et de la lumière du soleil? Pouvait-il choisir un but d'excursion plus intéressant et plus philanthropique que celui de s'assurer par ses propres yeux du sort de ces infortunés, et de pouvoir un jour, par les notions qu'il aurait acquises, contribuer à adoucir leur sort? Lord Barley s'étonnait de n'avoir pas eu tout



d'abord cette idée. Ne pas visiter les houillères de Gloomymouth lui paraissait maintenant un crime.

Il lâcha donc la bride à son cheval, et le laissa tranquillement avancer.

La route traversait la forêt, où la voiture s'était enfoncée et avait disparu depuis longtemps. Une heure après, le cavalier sortit du bois, et se trouva en face d'une belle et grande maison, séjour du fermier et directeur de Gloomymouth. En passant devant la cour, il y vit dételée la voiture qu'il avait suivie. Ce fut pour lui un grand sujet de désappointement; il comptait rencontrer ses compagnes de voyage dans quelque hôtel voisin : et maintenant les voilà descendues en visite dans une maison particulière où il n'avait aucun droit, aucune raison de pénétrer.

Il commença à prévoir que son excursion en ce lieu n'aurait d'autre résultat qu'une étude philanthropique; à défaut de mieux, il élaborait dans sa tête l'exorde du discours qu'il aurait à prononcer devant la Chambre des Lords, dans l'intérêt de la classe ouvrière, en soutenant que la Providence elle-même lui avait fait mettre le doigt sur la plaie de ces êtres déshérités du bonheur, et il continua son chemin.

A quelques cinq cents pas de la maison de la direction s'élevaient, dispersées ça et là dans la plaine, de misérables chaumières à côté

de nombreux tas de charbon. Entre ces noirs monceaux et les huttes se mouvaient des formes humaines, à peine couvertes de vêtements en lambeaux : il y en avait de tout sexe et de tout âge. Les uns poussaient péniblement des brouettes de houille, d'autres ployaient jusqu'à terre sous le fardeau qui chargeait leurs épaules. Devant chaque cabane s'ouvrait un puits obscur, d'où sortait de temps en temps une figure pâle, un corps courbé, d'une maigreur de squelette, pareil à un mort qui aurait soulevé la pierre de son tombeau ; d'autres au contraire s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre ; on eût dit que le sol béant les engloutissait.

Arrivé près de la première chaumière, lord Barley descendit de son cheval, dont il jeta la bride à son jockey. Devant lui était une femme d'un extérieur repoussant ; des haillons pourris couvraient ses membres osseux, sa chevelure était sale et en désordre, son visage était noirci de poussière et de fumée ; c'était comme un spectre infernal. Elle tournait de ses deux mains un treuil placé au-dessus du puits, et semblait puiser de l'eau.

— Bonne femme, lui dit le lord, je voudrais voir la bure. — Pourriez-vous m'indiquer par où je dois descendre ?

La femme arrêta sur lui un regard hébété, et poussant un grognement inarticulé.

— Ah! Fit-elle. Tirez, tirez, tirez. Tirez pendant tout un jour cette engeance de l'enfer. Que la terre s'effondre et les écrase! Le soir, ils vous jettent une bouchée de pain de cendres et deux pommes de terre pourries: tiens! mange! A force de travail, la peau me colle aux os, et je n'ai pas même un chiffon pour habiller ma marmaille qui gémit de froid et qui pleure de faim à la maison. Ce n'est pas assez de travailler pour le fermier, il faut que d'autres se fassent servir aussi.

Et elle reprit son stupide grognement.

— Prends ceci et renseigne-moi, dit lord Barley en se détournant avec dégoût et en lui donnant un écu.

Les yeux ternes de la malheureuse s'élargirent et lancèrent des flammes. Elle oublia la manivelle du treuil qu'elle tournait, et elle saisit machinalement de ses deux mains l'argent qu'on lui tendait; elle le serra sur son sein, comme si elle avait peur qu'on ne vint le lui dérober. Le treuil cédant alors au poids de l'objet suspendu à l'extrémité de sa corde, tourna en sens inverse, et le fardeau commença à redescendre dans le puits. D'horribles jurements sortirent des entrailles de la terre.

— Puantes fourmis des enfers! s'écria la femme, que le diable votre père puisse vous

étrangler ! Et elle ressaisit la manivelle, et se remit à tourner.

— Ce que j'ai dit tantôt, dit-elle à lord Barley, n'était pas à votre intention. J'entendais parler de ceux qui nous pressurent jusqu'à ce qu'il ne reste plus de nous qu'une écorce sèche, et qui nous envoient créver ensuite dans un coin, sur la paille. Pour un shelling qu'ils nous jettent à la figure, ils demandent la force de nos bras, la sueur de notre front, l'air que nous respirons, la lumière de nos jours, le sommeil de nos nuits. Si vous voulez descendre, donnez-vous la peine...

— Et par où descendre ? demanda le lord en promenant les yeux autour de lui.

— Mais, par ici, répondit la femme, en lui montrant le noir orifice. Dès que ces gamins seront sortis, vous enfourcherez la pièce de bois qu'ils auront quittée.

Lord Barley se pencha audessus de la bure pour examiner l'abîme qu'on lui proposait de sonder. L'ouverture en était étroite et obscure comme celle de tous les puits ; on n'en voyait pas le fond, qui d'ailleurs était caché par un obstacle informe suspendu à la corde du treuil.

Bientôt cet objet apparut au jour, et on vit alors deux enfants de huit à dix ans, établis jambe de ci, jambe de là, et poitrine contre poitrine, sur une barre de bois horizontale, à la quelle se rattachait par deux cordes un panier plein de houille.

Les deux enfants ressemblaient à deux petits démons noirs sortant des cheminées de l'enfer.

— C'est par ici qu'il me faut descendre ? demanda le lord avec une voix hésitante.

— Si votre seigneurie le désire, elle n'a qu'à se mettre à califourchon sur cette pièce de bois.

— Y a-t-il beaucoup de gens qui descendent par ce trou ? reprit-il.

Il trouvait sans doute cette voie un peu étrange pour un noble de la Chambre des lords.

— Beaucoup ? demandez-vous ; pendant quatorze heures, chaque jour, travaillant comme un cheval je tourne sans cesse. Le soleil vient et s'en va, et il me trouve toujours tournant. Il y en a cinq cents qui montent et cinq cents qui descendent. Allez, n'ayez pas peur ! Voyez ces gamins qui ne craignent rien.

Ces dernières paroles s'adressaient à l'amour-propre du noble visiteur ; d'ailleurs ces premiers échantillons de la misère des ouvriers employés dans les mines lui inspiraient le désir, lui imposaient le devoir, croyait-il, de pénétrer plus avant dans l'étude de leur situation.

Il oublia donc le motif léger qui l'avait amené dans ces lieux, il ne pensa plus aux deux dames qu'il n'avait aucune probabilité de revoir, ni aucune intention de rechercher ; il enfourcha



hardiment la pièce de bois, se remit aux soins de la femme, et se cramponna d'un mouvement convulsif à la corde; puis il se sentit descendre dans le gouffre.

II.

Parvenu dans ces profondeurs, lord Barley quitta son siège peu sûr, et s'arrêta quelque temps pour s'habituer à l'atmosphère étouffante de ce monde souterrain et aux ténèbres épaisses qui y régnaient. Des formes incertaines et fantastiques, qu'éclairait parfois un rayon de lumière arrivant d'en haut, détachaient leurs vagues contours au sein de la nuit immense. Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, et que les objets qui l'entouraient s'accusèrent plus nettement, il reconnut qu'il se trouvait dans une vaste salle souterraine, creusée dans la houille, et dont la voûte était si basse, qu'un homme de haute stature n'aurait pu s'y tenir debout. Tout le long de ces parois s'ouvraient des trous sombres, par quelques-uns desquels le regard plongeait dans de longs corridors souterrains. Dans les parties les plus éloignées on voyait souvent passer des lumières ternes, pareilles à des étoiles mobiles. Dans l'espace que leurs rayons lumineux arrachaient à ces mornes ténèbres, on

distinguait des ombres noires se mouvant çà et là, exécutant des mouvements pénibles et inexplicables, comme les damnés dans l'enfer.

Un des contre-mâtres s'approcha du lord, et lui proposa de le conduire. Il prit une lanterne, et promena le voyageur dans son vaste et ténébreux *pandæmonium*.

Tandis que Barley chevauchait auprès de la brillante voiture, dévorant des yeux le doux sourire de sa compagne de voyage, il était loin de prévoir le triste spectacle qui se déroulerait à ses regards avant la fin de ce même jour!

La grande salle souterraine où il se trouvait était un des centres où venaient aboutir les galeries sans nombre de l'obscur labyrinthe. Plusieurs puits, semblables à celui par lequel il s'était hasardé, perçaient la voûte en maints endroits, établissant des communications avec la surface de la terre. A chacune de ces ouvertures s'agitait sans relâche une foule de mineurs, comme des abeilles autour de leur ruche; suspendus à l'extrémité des cordes, les uns descendaient, les autres montaient avec le produit de leur travail.

Lord Barley voulut s'aventurer dans une des galeries latérales de la houillère: mais il avait à peine sondé du regard celle qui se trouvait le plus près de lui, qu'il sentit son cœur se serrer

et son désir se refroidir. Ce passage était si long, qu'on n'en voyait pas le terme, et si bas, que les ouvriers, pour le franchir, étaient obligés de se tenir courbés dans toute son étendue. Ils ne pouvaient s'avancer qu'en pliant leur corps presque à angle droit. D'un autre côté, la voûte suintait sans cesse, et le sol n'était qu'une mare bourbeuse, où les mineurs s'enfonçaient jusqu' à mi-jambe.

Barley s'éloigna de ce cloaque, se proposant bien d'en dénoncer l'existence à la Chambre des lords.

La galerie suivante était au moins sèche et un peu plus élevée. On lui dit qu'il n'y en avait pas de plus hautes dans la houillère, et il résolut de s'y hasarder. Il avait fait à peine une cinquantaine de pas, que la pensée qu'il ne pourrait se tenir debout, ni se mouvoir librement, lui causa un malaise mêlé d'une certaine crainte, et, à mesure qu'il avançait et que l'étroit souterrain se prolongeait, les ténèbres répandues autour de lui et que *rendait visibles* la lueur douteuse de la lanterne qui l'éclairait, l'air condensé et vicié de ce passage, transformaient ce malaise en une véritable angoisse.

Aussi, quand il put sortir de cette galerie basse, et se retrouva dans une des salles plus spacieuses, il respira profondément, comme un

homme qui vient d'échapper aux abîmes de la mer.

Il renonça donc à prolonger son enquête, et se mit en devoir de quitter au plus tôt cet inhospitalier et sombre empire de la mort, dont les misérables habitants pouvaient seuls supporter l'horreur.

Il s'approcha de l'un des puits et attendit que deux femmes qui descendaient suspendues au bout de la corde, au-dessus de sa tête, fussent arrivées au fond, pour leur succéder sur leur pont aérien. Pendant qu'il stationnait, il vit, d'une des ouvertures latérales sortir une lanterne suivie d'une femme dont la toilette distinguée formait un contraste frappant avec le tableau que présentaient ces lieux. Nous avons déjà remarqué que lord Barley, n'était pas exempt de curiosité; il voulut approfondir ce mystère. Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il reconnut, à sa grande surprise, la plus agée des deux dames qu'il avait suivies durant le voyage. Cette dame le salua comme une vieille connaissance. Dans ces abîmes souterrains, deux habitants du monde d'en haut sont comme deux compatriotes qui se rencontrent en pays étranger, et il s'établit promptement des relations entre eux.

— Lord Barley, si je ne me trompe, dit la dame, après que le jeune homme lui eut rendu son salut.

Le lord fit un signe affirmatif, et son regard trahit l'étonnement d'être connu d'une dame qu'il ne connaissait pas.

— Je vous ai vu une ou deux fois aux bals de l'ambassade française à Londres, poursuivit-elle. — Un endroit peu agréable pour s'y promener ajouta-t-elle, en montrant autour d'elle.

— Surtout pour des dames, repartit lord Barley en souriant. Mais, madame est sans doute propriétaire de ces mines.

— Nullement, reprit-elle; elles appartiennent à lord Rosamond. Je suis lady Sherfild; car nous sommes obligés de nous présenter nous-mêmes; c'est l'étiquette du lieu.

Ce nom était connu à lord Barley. La famille Sherfild était une des plus nobles et des plus riches de l'aristocratie anglaise.

— Vous êtes venu, continua la dame, pour étudier la condition ou plutôt la misère de ces êtres infortunés? Si vous voulez bien me suivre, je m'offre à vous faire les honneurs de céans.

On pense bien que lord Barley aurait rougi de refuser par peur la promenade que lui proposait une dame. D'ailleurs, il sentit renaître en lui l'espérance de revoir la gracieuse apparition qui s'était présentée à lui le matin. Il voyait bien que la jeune fille n'avait pas accompagné sa compagne plus agée dans ces gouffres ténébreux,

si peu faits pour une fleur délicate comme elle ; mais, il lui paraissait probable que des rapports commencés sous des pareils auspices ne discontinueraient pas sur la surface de la terre. Là-dessus, il présenta le bras à lady Sherfield et ils s'engagèrent tous deux dans de nouvelles galeries. Barley devait, pour suivre sa compagne, se courber en deux ; mais l'amour-propre et le bon exemple soutenaient son courage.

Ils rencontrèrent partout, et dans les boyaux obscurs, et dans les vastes salles, des bandes d'ouvriers des deux sexes, portant sur leur dos de lourds fardeaux, et ployant sous le faix. On eût dit qu'ils marchaient à quatre pattes, comme les bêtes de somme dont ils remplissaient le pénible office. Ailleurs, c'étaient de tout jeunes enfants, qui traînaient ou poussaient péniblement des chariots pleins de houille ; cette rude besogne épuisait leurs forces naissantes. Le long des galeries s'ouvraient, des deux côtés, des trous percés à égale distance, et qui n'étaient pas même assez élevés pour permettre à un enfant de six ans d'y rester debout. Lord Barley plongea le regard dans quelques-uns d'entre-eux, et il crut y distinguer des objets qui grouillaient dans les ténèbres.

— Ce sont les galeries latérales, fit observer lady Sherfield. Malheureux sont les hommes qui doivent y travailler !



— Comment! des hommes travaillent dans ces trous?

— Si vous voulez en voir un, reprit la dame, il faut vous résigner à vous y introduire en rampant.

— J'éprouve vraiment un vif désir de connaître de près la vie de ces infortunés; mais il me semble impossible de pénétrer là-dedans. Une pareille entreprise dépasse les devoirs du dévouement le plus absolu.

Il parlait encore, qu'il vit une femme de service déboucher d'une de ces ouvertures; d'une main elle tenait une lumière, de l'autre elle s'appuyait à terre pour assurer sa marche. Derrière elle marchait une autre femme. Celle-ci pliait les genoux, tenait la partie supérieure de son corps dans une position presque horizontale, et, de ses deux mains s'appuyait aux parois.

Lord Barley s'arrêta brusquement, muet et interdit de surprise: il n'en pouvait croire ses yeux. Cette femme, c'était sa charmante apparition de voyage!

— Ma chère Emma, dit lady Sherfield, je te présente lord Barley.

La jeune fille leva les yeux, rougit et salua.

Au même instant, on vit sortir de la galerie un petit chariot rempli de charbon, et qui occupait à peu près en largeur et en hauteur, toute la capacité du passage.

Lord Barley crut d'abord qu'il était trainé par un grand chien; mais en regardant attentivement, il reconnut que ce prétendu chien était un enfant d'une douzaine d'années. Ce malheureux était attaché au chariot par une chaîne qui lui ceignait le milieu du corps, et repassait entre ses jambes. Contraint de se courber jusqu'à terre, pour ne pas donner du front contre la voûte, et pour déployer en même temps tout ce qu'il avait de force, il marchait littéralement à quatre pattes. La sueur coulait à flots de son visage maladif; sa poitrine se soulevait et s'abaissait comme le soufflet d'un forgeron.

— Ma mère, dit Emma, voici ma dernière recrue. Cet enfant a une mère malade, et cinq frères plus jeunes que lui, qui tous vivent de son travail. Le surveillant de l'exploitation, monsieur Falkner, m'a dit, qu'un jour que les autres déjeunaient, il l'avait vu assis dans un coin et pleurant. Il lui demanda s'il était malade: „Je ne suis pas malade, répondit le pauvre petit, j'ai faim. Si je déjeunais, mes frères n'auraient pas de quoi diner“. Et, afin de gagner du pain pour ses frères, il travaille quatorze heures à l'affreuse besogne que vous avez vue. Aussi le malheureux enfant ne tardera-t-il pas à mourir d'épuisement, comme son frère, son front est déjà marqué du sceau livide de la faim; ses

jambes, quand il veut se redresser, ploient comme des roseaux.

— Quel est son nom? demanda lady Sherfield.

— Rob Hob.

La dame inscrivit ce nom sur un petit carnet d'ivoire rehaussé d'or. Puis, s'adressant au jeune lord :

— Vous avez vu, lui dit-elle, à peu près tout ce qu'on peut voir de cet enfer terrestre; au moins tout ce qu'on peut raisonnablement demander que voie le dévouement chrétien. En outre, l'épisode de ce jeune enfant nous a suffisamment initiés aux mystères de ces réduits inabordables. Peut-être désirez-vous maintenant l'air et le soleil?

— En effet, répondit lord Barley, celui qui est étranger à cette atmosphère ressent dans sa poitrine une oppression physique, dans son cœur une oppression morale. Il aspire à retrouver le soleil, et à contempler des scènes plus riantes. Quand nous volons sur les ailes de flamme de la locomotive ou du pyroscaphe, et que nous voyons les admirables produits de nos ateliers, nous ne songeons pas, que, pour nos jouissances, des milliers d'hommes gémissent dans les entrailles de la terre, souffrent dans les ténébres, et vivent d'une vie qui est sœur de la mort.

Après ces réflexions philosophiques, lord

Barley, qui ressentait une véritable impatience de voir le jour montra aux deux dames une échelle appuyée contre les parois de la bure. Sur les barreaux de cette échelle se succédaient sans interruption des femmes portant de lourds fardeaux qui étaient suspendus à leur tête par des courroies et qui reposaient sur leurs épaules.

— Je crois, reprit-il, qu'il ne doit pas être fort agréable à ces dames de remonter de la manière dont je suis descendu. Ce vol souterrain, m'a paru fort désagréable. Si vous me le permettez, je vous précéderai sur cette échelle.

Et il mit son pied sur le premier échelon.

— Prenez garde ! s'écria tout à coup Emma, et elle le tira violemment par le bras.

Lord Barley avait fait à peine un mouvement en arrière, qu'il vit tomber à ses pieds une pluie de gros quartiers de houille, dont chacun pouvait le tuer. La courroie qui retenait le fardeau de la dernière ouvrière, s'était rompue, et les blocs de charbon roulaient ça et là risquant de l'entraîner dans leur chute.

— Voilà, dit Emma, un des accidents les plus communs dans les houillères, et surtout sur ces échelles. Les attaches se brisent, les houilles tombent, et blessent ou tuent les malheureuses dont les mouvements sont trop embarrassés par leur faix pour qu'elles puissent se garer. Si vous

voulez me suivre, j'espère vous montrer une issue moins dangereuse.

On partit donc sous la conduite de la jeune miss; on traversa une nouvelle galerie, et l'on parvint à une salle dans la voûte de laquelle s'ouvrait un puits plus large que les autres. Ce puits contenait un escalier en colimaçon construit en bois et très-long, bien qu'il fût renfermé dans un étroit espace. C'est par là que montaient d'un pas lent les ouvriers le plus lourdement chargés. Cette voie d'ascension était plus longue et non moins obscure que toutes les autres, mais elle n'offrait aucun danger. Aussi, était-ce comme l'escalier d'honneur de l'exploitation: c'était par là, que les surveillants communiquaient avec l'intérieur des travaux.

Quand nos voyageurs parvinrent enfin à la surface de la terre, le soir était venu.

Je crains que votre désir de saluer le soleil ne doive patienter jusqu'à demain matin, dit lady Sherfield à lord Barley. Il n'y a pas d'hôtellerie habitable dans tout un rayon de trois lieues d'ici. Milord, acceptez notre souper et notre hospitalité, simplement, comme nous vous l'offrons. Cette maison est celle du fermier de l'exploitation, M. Falkner; mais, chaque fois que nous venons en ce pays elle est toute à notre disposition, et nos hôtes sont les hôtes de notre ami.

Lord Barley ne se défendit pas longtemps contre cette bienveillante invitation, elle le préservait d'ailleurs de l'inconvénient de passer la nuit à la belle étoile ou dans quelque sale taverne. Une demi-heure après, il était assis à table avec lady Sherfild et sa fille.

Il va sans dire que la conversation roula surtout sur la houillère de Gloomymouth. Le jeune lord décrivit ses impressions sous de sombres couleurs. Il ne croyait pas, disait-il, que beaucoup des voyageurs voulussent se résoudre à visiter ces gouffres affreux; et, quant aux dames, il doutait même que jamais lady Rosamond, la propriétaire, eût songé à y descendre. Il soutenait qu'il fallait pour décider une femme à une pareille entreprise, ou une nécessité pressante ou une dose extraordinaire de curiosité; encore assurait-il n'en pas connaître beaucoup qui eussent assez de force d'âme pour exécuter un tel projet. Ensuite il remerciait miss Emma de les avoir, comme un autre Mercure, fait sortir de cet enfer, dont elle paraissait connaître les moindres recoins.

— Toutes ces périphrases, reprit lady Sherfild en souriant, signifient que lord Barley n'est pas exempt d'une certaine dose de curiosité, et voudrait bien savoir ce que nous allons faire dans cette houillère et comment nous en con-



naissons toutes les issues et tous les plus petits coins.

— Madame, répondit le lord, vous m’effrayez. Je vois que Mercure ne vous a pas seulement prêté sa baguette pour conduire les âmes, mais qu’il vous a remis une baguette magique. Vous lisez au fond de mon cœur plus clairement que je n’ose le faire moi-même.

— Soit donc, puisque votre curiosité est si vive; force nous est de la satisfaire, ne fût-ce que pour racheter l’excessive modestie de notre souper de voyage.

Suivit un silence de quelques instants, pendant lequel la figure de la noble dame prit une expression plus sérieuse et un peu mélancolique. Enfin, elle commença le récit suivant!

---

### III.

Il y a treize ans que lord Sherfield est mort, après cinq années de mariage. Pardonnez-moi, milord, si le nom de mon mari fait monter à mon front un nuage de tristesse: devant des étrangers, je le prononce rarement, mais, il résonne constamment dans mon cœur. Quand vivait mon Adolphe, le monde, pour moi, se concentrait en lui; après sa mort, le monde, n’a plus existé que dans son souvenir et dans ma petite Emma, sa vivante image. Couché sur son

lit funèbre, il prit par la main cette enfant qui alors avait quatre ans, et la baisa tendrement : „Ma chère Caroline, me dit-il, je meurs ; je vous remets notre fille ; vivez pour elle, soyez sur la terre son ange gardien. C'est ma dernière prière, c'est mon legs le plus cher.“ Ce furent ses dernières paroles.

Vaincue par l'émotion, lady Sherfield s'interrompit un instant. Puis elle reprit :

— Dès lors, ma vie fut partagée entre les larmes et les soucis maternels. Mon Emma était le seul but de mon existence. Mon cœur n'avait pas d'autre consolation, et les dernières recommandations de mon époux rendaient cette enfant sacrée à mes yeux. Ainsi se passèrent les premiers mois de mon deuil. Le jour anniversaire de mon malheur, j'avais pris ma fille avec moi et j'étais allée pleurer sur le tombeau d'Adolphe, où se trouvait enseveli tout mon bonheur. Je revenais à pied avec Emma, quand, à travers mes larmes, je distinguai une pauvre femme qui nous suivait et ne cessait de se plaindre. Rien ne nous dispose à la sympathie pour les malheurs d'autrui comme nos propres malheurs. Je m'arrêtai donc et demandai à cette femme, en quoi je pouvais lui être utile. „Mon infortune défie tout secours, répondit-elle ; ils ont enlevé mon mari pour en faire un matelot. Je les ai suppliés, j'ai pleuré,

je leur ai dit que, sans lui, il m'était impossible de vivre; ils ont ri de mes larmes et me l'ont enlevé. Lui parti, j'ai attendu son retour, j'ai compté les jours et les heures; mais, au lieu de mon mari, est survenue la nouvelle.....qu'il s'était noyé, alors, madame je me suis enfuie des lieux où je retrouvais partout son image; je me suis enfuie comme une insensée et j'erre sans appui sur la terre, n'ayant pas une place où reposer ma tête, pas une obole pour acheter mon pain de chaque jour, invoquant pour dernière ressource la mort. Qu'importe qu'elle vienne par la faim ou par le désespoir? „Et, se voilant les yeux de ses deux mains, elle se remit à gémir d'une manière lamentable. Le rapport de cette douleur avec la mienne m'émut profondément. „Bonne femme, lui dis-je, vous n'êtes pas la seule à qui Dieu ait envoyé cette terrible épreuve. Si les larmes d'une autre femme peuvent adoucir l'amertume des vôtres, venez chez moi: vous y trouverez du pain, un abri et peut-être quelque soulagement à vos peines.“

„Elle accepta mon offre avec des expressions d'excessive reconnaissance. Puis, prenant mon Emma entre ses bras, elle se mit à l'embrasser, à la caresser, à jouer avec elle, et parut dès lors aimer l'enfant avec tendresse. Chez moi, je lui donnai une chambre dans l'enceinte du jardin.

„Le lendemain, j'étais malade. Les violentes émotions de la veille avaient ébranlé mon système nerveux, et je fus forcée de garder le lit toute la journée. Il me fallait du repos pour calmer l'ébullition de ma tête. Au soir, je demandai ma fille. Mais la domestique qui était allée pour la prendre revint bientôt et me dit qu'elle ne trouvait miss Emma nulle part. Elle la croyait sortie avec son institutrice, parceque celle-ci non plus n'était pas dans la maison. Une heure après, l'institutrice revint; elle se précipita dans ma chambre, pleurant, se tordant les bras et s'arrachant les cheveux. „Miss Emma est perdue! s'écria-t-elle; elle est perdue!“

„Hors de moi-même, je m'élançai de mon lit. „Que dites-vous? lui demandai-je. Où est Emma? Que signifient vos paroles? Elle est perdue!“ répétait l'institutrice sans pouvoir s'apaiser.

A la fin cependant, elle put s'expliquer plus clairement. „Ce matin, dit-elle, elle m'a demandé la permission de porter elle-même le déjeuner à la veuve étrangère, et de jouer ensuite au jardin. Insensée! J'eus la folie de le lui permettre. Deux heures se passèrent; voyant qu'elle ne revenait point, j'allai l'appeler. Mais ce fut en vain que je la cherchai dans tout le jardin, puis dans la maison, puis dans le jardin de nouveau. Je

finis par remarquer que la porte qui donne sur la campagne était ouverte, et j'eus l'idée qu'elle pourrait être sortie seule et s'être rendue à l'un ou à l'autre des villages voisins où j'avais coutume de la conduire en promenade. Dans cet espoir, je me mis en route et j'allai d'abord aux villages les plus proches, ensuite aux plus éloignés. A la fin, je m'étais mise à courir comme une insensée, frappant à toutes les portes, interrogeant tous les passants : personne n'avait vu Emma, personne ne pouvait donner de ses nouvelles. Je revins sur mes pas. Peut-être, me disais-je, la trouverai-je revenue. Mais ici, je vois qu'on la cherche également. Elle est perdue ! elle est perdue !

„Et la pauvre institutrice de recommencer à pleurer et à sangloter. „L'étrangère, m'écriai-je, courez chez la femme étrangère ! A moitié vêtue, presque nu-pieds, je m'élançai moi-même à la suite de mes domestiques. Nous arrivons au jardin . . . . l'étrangère était partie ; sa chambre était vide ! Je tombai demi-morte sur le seuil. J'ignore combien de temps je demeurai dans cet état.

„Quand je revins à moi, une fièvre mortelle me fouettait le sang. Les médecins désespéraient de me sauver ; et cependant, durant les intervalles de calme, l'amour maternel triomphait de la

maladie, et je me sentais assez de force pour prescrire de nouvelles recherches. Hélas ! quelles recherches étaient possibles ! Mes soupçons portaient surtout sur la femme étrangère, mais elle était complètement inconnue ; on ne savait ni son domicile, ni ses antécédents ; on ne savait qu'une chose : elle m'avait dit (et peut-être même m'avait-elle trompée ?) qu'elle s'appellait *Maggy*. Or, les trois quarts des femmes du peuple en Angleterre portent le nom de *Maggy*.

„Toutes les perquisitions demeuraient inutiles, et néanmoins —, la nature est si capricieuse — au lieu de mourir, je revenais à la vie. Je conservai l'existence, mais je m'ensevelis vivante dans le tombeau. J'avais fait tapisser de noir l'appartement que j'occupais ; aux deux extrémités, étaient suspendus les portraits de ma fille et de mon mari. Pendant deux ans, je ne mis pas le pied hors de cette chambre, je ne dis pas une parole, je ne voulus entendre aucune voix humaine, je ne vis pas un visage vivant, sauf celui de l'institutrice qui entrait chez moi une fois par jour, me rendait quelques services en pleurant silencieusement, et sortait. Mon seul plaisir était de pleurer devant les deux portraits.“

A ce point du récit, Emma, saisissant la main de sa mère la baisa avec tendresse.

„Deux ans plus tard, reprit lady Sherfield, la



duchesse d'Athol, qui est ma parente du côté de ma mère, après m'avoir écrit plusieurs fois sans avoir reçu de réponse, vint enfin elle-même, et me contraignit presque par la violence à la suivre à Edimbourg. La bonne duchesse n'avait jamais éprouvé de véritable malheur; elle ignorait qu'il y a des chagrins pour lesquels les distractions ne sont pas un remède, mais un simple surcroît de torture, et qui ne sont tolérables que quand on les laisse livrés à eux-mêmes. Je me résignai à passer quelques mois dans la société des hommes, dont la vue m'était odieuse, et qui, croyant me consoler, ne faisaient que rouvrir les plaies de mon cœur. A la fin, cette position dépassa entièrement mes forces; et, quand approcha le fatal anniversaire de la mort de mon mari, j'insistai pour retourner en Angleterre, dans le but de visiter son tombeau, comme je l'avais fait les trois années précédentes, et je promis de revenir.

„Arrivée dans cette province, à quelques lieues de Newcastle, je m'arrêtai, pour laisser souffler mes chevaux, dans une petite auberge ou plutôt un cabaret situé sur la route. Vous l'aurez peut-être remarqué vous-même, à l'endroit où le chemin se bifurque. J'y trouvai tout le monde en émoi par suite d'un terrible accident survenu, quelques jours auparavant, dans une

houillère voisine; c'était celle-ci même où nous nous trouvons.

„La voûte d'une galerie s'était écroulée, ensevelissant sous ses débris plusieurs travailleurs, et l'on ne savait s'ils étaient tués ou s'ils vivaient encore. Les travaux de sauvetage étaient commencés; mais on craignait de ne pouvoir les pousser avec assez d'activité pour sauver les malheureux qui peut-être respiraient encore. „Oh! m'écriai-je, qu'elle doit être affreuse l'agonie de ces infortunés! Combien de familles tremblent peut-être en ce moment pour un père; combien de mères pour un fils! Mon Dieu, me dis-je en moi-même, vous m'avez appris combien est amer le calice de la douleur. J'essaierai, si c'est possible, de le détourner des lèvres des autres!“

„Et je donnai ordre à mon cocher de me conduire à Gloomymouth. Il y régnait la plus grande agitation. Tout le monde courait çà et là, les ordres se croisaient, chacun émettait son avis, donnait son conseil. Seul M. Falkner avait conservé son calme et son sang-froid; seul il dirigeait les mouvements avec intelligence. Il ordonna de cesser les travaux d'extraction, arma tous les mineurs de pioches, et il commença le déblaiement avec un ordre méthodique.

„Cependant la besogne n'avancait guère: la terre était fort meuble, de nouveaux éboulements

venaient combler les vides qu'on avait opérés avec des peines infinies. Quand j'arrivai sur les lieux, la nuit était presque venue; les ouvriers étaient épuisés, et ne se voyaient encore qu'au début de leur tâche. Je m'adressai à M. Falckner; je mis toute ma fortune à sa disposition, et le priai d'en user sans ménagement, pourvu qu'il pût obtenir le salut des pauvres victimes. Aussitôt des courriers furent expédiés dans les villes voisines pour requérir le secours de la force armée; on engagea dans les villages d'alentour de nouveaux ouvriers, on les divisa en deux escouades travaillant tour à tour, de manière à n'interrompre le travail ni jour ni nuit. En même temps on passa en revue les ouvriers-mineurs, afin de savoir quels étaient les malheureux ensevelis sous terre. Trois hommes, John Blair, Tom Darn et Dick Gantley, une femme, Mary Hag, et sa petite fille, du nom de Bessy, manquaient à l'appel.

„On reprit le travail avec une nouvelle ardeur. Nous passâmes toute la nuit sur pied, encourageant les travailleurs et suivant avec anxiété les progrès de leurs efforts. Vers minuit, arrivèrent des officiers du génie qui se chargèrent de la direction des fouilles. La besogne fut régulièrement poursuivie jusqu'au matin: on avait atteint la moitié de la profondeur voulue, mais nous n'avions aucun indice qui nous indiquât si

les malheureux enfouis sous terre étaient morts ou vivants.

„Bientôt cependant circula une joyeuse nouvelle. Des bruits sourds venaient de retentir sous les pieds des ouvriers qui travaillaient au fond l'excavation : les victimes de l'éboulement vivaient donc encore et ne restaient pas inactives ; elles creusaient de leur côté et avaient engagé une lutte désespérée, comme celle du naufragé qui cherche à se sauver en nageant à travers une mer sans fin.

„L'officier qui dirigeait les ouvriers suspendit immédiatement le travail ; avant tout, il fallait donner aux prisonniers de l'air, de la nourriture et surtout de l'espoir. Il fit donc forer le sol perpendiculairement à l'aide d'une tarière, comme cela se pratique pour le percement des puits artésiens.

„A midi, des acclamations enthousiastes annoncèrent que l'instrument était parvenu à la voûte du souterrain. On le retira et l'ouverture ainsi pratiquée fut consolidée à l'aide de planches. Par ce conduit, on descendit une corde à l'extrémité de laquelle étaient attachés, une bouteille de bière, un pain coupé en tranches et un billet contenant ces mots : „Ayez confiance, nous travaillons.“ Quand la corde fut retirée, on lut sur le revers du billet ces mots écrits avec

un morceau de charbon : „Nous espérons; nous prenons patience; envoyez-nous de l'eau.“ On répondit à cette dernière demande, et l'œuvre du sauvetage recommença.

„Elle devint plus aisée quand les piôches purent creuser dans les couches de houille; le sol à enlever était plus dur sans doute, mais on n'avait plus à lutter contre ces éboulements continuels. Enfin, grâce à l'habile direction des ingénieurs, au zèle infatigable de M. Falckner et à l'empressement charitable de tous les ouvriers, la galerie encombrée fut ouverte, des échelles y furent placées; et, en un clin d'œil, on en vit sortir trois hommes, qui se jetèrent à genoux, baisèrent la terre, se précipitèrent dans les bras de ceux qui les entouraient et se mirent à pleurer.

„Cependant leurs compagnes d'infortune manquaient encore. M. Falckner descendit aussitôt dans le gouffre béant qui menaçait de s'effondrer encore; il le parcourut en tous sens avec un courage au dessus de tout éloge. Le gouffre était vide. On interrogea les mineurs sauvés: ils répondirent qu'ils étaient seuls à l'endroit où l'éboulement les avait surpris, mais que, dans l'éloignement, du côté de l'ouest, ils avaient cru entendre des cris et quelquefois des gémissements.

„Alors toute l'attention se tourna de ce côté. Une escouade d'ouvriers descendit dans le puits,



pendant qu'une autre s'occupait d'en consolider l'ouverture. Mais, après une courte tentative, ils comprirent qu'il était impossible de parvenir par une tranchée horizontale au lieu où l'on supposait les deux dernières victimes. A mesure qu'on touchait à sa base, la terre s'éboulait et rendait inutiles tous les efforts. On commença donc une nouvelle opération : partant de la voûte du souterrain, on dirigea le percement en sens oblique vers le sol de l'autre puits contigu à l'ouest.

„Après un travail de deux heures, un faible murmure, venant du point vers lequel ils se dirigeaient, frappa l'oreille des mineurs. Il était tantôt plus étouffé, tantôt plus distinct ; et, à mesure qu'on avançait, la voix retentissait plus nettement. Une heure encore, et de bruyants gémississements se firent entendre, sortant des entrailles de la terre. Aux gémississements succédèrent des clameurs terrifiantes, aux clameurs des paroles proférées à haute voix, puis des éclats de rire qui ébranlaient les voûtes souterraines, puis de nouvelles lamentations.

„Vers la fin de la nuit, la voix pouvait être reconnue pour une voix de femme ; les paroles qu'elle prononçait entre ses cris de détresse et ses éclats de rire étaient d'affreux blasphèmes. Le soleil se levait quand les ouvriers touchèrent à une crevasse communiquant avec l'endroit d'où



partaient toutes ces expressions de désespoir. Mais cette déchirure du terrain était très-étroite ; elle ne pouvait point servir au sauvetage des victimes.

„En ce moment, un rayon de soleil tombant en biais par l'ouverture et donnant par hasard sur la crevasse, éclaira l'espace qui s'étendait derrière elle. Dans une enceinte ayant à peine la largeur d'une de ces cages dans lesquelles sont enfermées les bêtes féroces des ménageries, une femme était assise sur ses talons : de ses deux mains elle se frappait la poitrine et la tête, qui touchait à la voûte. Cette femme aperçut les ouvriers à travers la crevasse ; et se traînant sur ses genoux de leur côté, elle tendit les bras d'un air suppliant : „Sauvez-moi, cria-t-elle, sauvez-moi. Les démons m'ont enfermée dans l'enfer pour tous les péchés que j'ai commis sur la terre. Ils me retiennent par la gorge, ils veulent m'étouffer, parceque j'ai mangé le cœur de trois enfants, et bu le sang de trois autres ! Sauvez-moi ! Sauvez-moi !“ Puis remarquant l'hésitation de ses sauveurs, elle leur adressait les injures les plus ignobles ; elle les menaçait de leur arracher les yeux de ses ongles, elle leur lançait les plus effrayantes malédictions.

---

## VI.

„Ce n'étaient pas les fureurs de l'infortunée qui paralysaient le dévouement des travailleurs, c'était la menace d'une affreuse catastrophe.

„Vers la droite de la crevasse, toute la voute de la chambre souterraine était ébranlée : au premiers coups de pioche, elle pouvait s'écrouler, et ensevelir sous ses ruines la victime qu'on voulait délivrer.

„Les ouvriers demeurèrent pendant longtemps dans l'hésitation, se demandant ce qu'ils avaient à faire. Ils examinèrent tout avec attention, sondèrent avec beaucoup de précaution le sol sur tous les points, et reconnurent malheureusement que le danger était le même partout. Cependant, la femme, se cramponnant de ses deux mains aux parois de l'étroite ouverture, continuait ses supplications ; la terreur semblait avoir calmé, par son excès même, la démence qu'elle avait produite. „Ne m'abandonnez pas, criait-elle ; ayez pitié de moi ! J'étouffe, l'air me manque ! Hâtez-vous, tendez-moi la main, sauvez-moi ! Je veux être éternellement votre esclave ; je consens à baiser éternellement la trace de vos pas ! Rendez-moi au soleil ; faites que je respire l'air libre ! Tenez ! ici je tremble, ici j'ai peur !“

„Et elle tremblait de tout son corps, et l'on entendait d'en haut le claquement de ses dents.

L'officier qui dirigeait l'œuvre du sauvetage ne put maîtriser sa pitié. Comprenant que si l'on interrompait les travaux, il s'ensuivrait pour la malheureuse une mort horrible et certaine, et qu'il restait encore une probabilité de salut au moins égale à celle du danger, il prit une résolution désespérée, et ordonna de poursuivre l'entreprise avec les plus minutieuses précautions.

„Mais la pioche venait à peine d'attaquer les parois du souterrain, qu'un bruit pareil à celui du tonnerre retentit, et se prolongea en mugissant dans ces espaces souterrains. La voûte entière s'était écroulée, elle couvrit de ses débris l'infortunée dont les cris d'angoisse dominèrent un instant ce lugubre fracas.

„En un clin d'œil, tous les mineurs se précipitèrent par la brèche qui venait de s'ouvrir, et d'où s'élevait un nuage étouffant de poussière. Ils s'empressèrent d'enlever les décombres, et retirèrent enfin cette pauvre femme toute couverte de sang. Ils la croyaient morte. Ils la ramenèrent à la surface du sol où nous attendions avec anxiété le dénouement de ce drame horrible.

„La malheureuse n'était qu'évanouie. Dès qu'elle eut respiré l'air frais, elle poussa un profond soupir et ouvrit les yeux. J'étais à ses côtés, et je me penchai vers elle.

„Mais tout à coup je tressaillis, je ne me

sentis plus, mes cheveux se hérissèrent sur ma tête: „Femme maudite! m'écriai-je, rends-moi ma fille! Où est ma fille? où est mon Emma?“

„Mary Hag, se mit alors sur son séant; ses yeux s'ouvrirent d'une manière effrayante, et elle les arrêta sur moi. „Tu ne me reconnais pas! lui dis-je; tu ne reconnais pas lady Sherfield qui t'a nourrie quand tu avais faim, t'a désaltérée quand tu avais soif, t'a consolée quand tu pleurais! où est mon Emma?“

„Elle fit signe du doigt vers les profondeurs de la terre. Où? où? est-elle morte? Parle, rends-moi mon enfant et je te pardonnerai toutes mes tortures dans cette vie, et puisse le Juge éternel te pardonner aussi dans l'autre. Où est Emma?“ Les traits de cette femme se contractèrent violemment. Après quelques instants de pénibles efforts elle ouvrit la bouche: „Elle est là“, réussit-elle à articuler en montrant l'ouverture de l'excavation souterraine.

„Des flots de sang s'échappèrent aussitôt de sa bouche et, tombant à la renverse, elle expira. Mais, moi, je ne vis pas sa mort. A peine avais-je entendu les trois mots qu'elle avait prononcés, que je me jetai comme une folle vers l'entrée de la bure, je me laissai glisser le long de l'échelle, risquant mille fois d'être précipitée au fond du gouffre, et je m'élançai vers l'endroit où l'officier

du génie, conjecturant par ses observations où devait se trouver l'enfant, la dernière victime, avait commencé de nouvelles fouilles. Mon apparition, mes transports, frappèrent les ouvriers qui se retirèrent et me firent place. Je tombai la face contre terre. . . . „Emma, mon Emma, mon Emma chérie!“ m'écriai-je; et je creusais la terre de mes ongles. La terre n'était pas tassée, la couche des matériaux écroulés offrait peu de profondeur, et une partie de la voûte s'était arcbutée de manière à former un toit solide. Aussi après une heure d'un travail opiniâtre, était-on parvenu à se frayer un passage assez large. Je fus la première à m'y élancer.

„Dans l'angle le plus éloigné du souterrain éboulé, gisait, étendue par terre et dans une complète immobilité, une petite fille vêtue de haillons; Elle avait les mains croisées sur sa poitrine, sa chevelure dénouée lui tombait sur les épaules, ses yeux étaient fermés; elle paraissait dormir. A la faible lumière de la lampe qui nous éclairait, on ne pouvait distinguer les traits de sa figure. „Mon Emma! mon Emma!“ m'écriai-je en me précipitant sur elle, et je perdis connaissance.

„Le chirurgien qui était descendu avec nous pour prêter, au besoin, le secours de son art à ceux qui seraient trouvés vivants encore, me fit

porter en plein air avec la petite fille, et nous prodigua les soins les plus empressés.

„Bientôt j'ouvris les yeux, et je les attachai aussitôt sur le visage de l'enfant. Je cherchais dans sa physionomie quelque ressemblance avec l'image de mon Emma, demeurée vivante dans mon cœur.

„Ce visage était sans mouvement, comme celui d'une statue de marbre, et recouvert d'une épaisse poussière de houille. Parfois la douce tranquillité répandue sur ces lèvres pâles, remuaient mon cœur maternel, et alors je serrais avec ivresse cette enfant dans mes bras. Parfois, cette figure semblait entièrement étrangère à mes souvenirs, et alors je repoussais la pauvre petite avec désespoir. Mais enfin, grâce aux persévérants efforts du médecin, la petite fille respira profondément, et ouvrit les yeux. Pendant quelques instants elle resta interdite et regarda avec étonnement, les uns après les autres, tous les objets qui se présentaient autour d'elle. Son regard s'arrêta enfin sur moi: „Maman!“ s'écria-t-elle tout à coup.

„Elle se jeta sur moi et m'étreignit dans ses bras, comme si elle craignait de me voir lui échapper; elle riait et pleurait à la fois.

„Imaginez ce que j'éprouvai: c'était Emma.



Je crois que, devant tout le monde, je tombai à genoux et je priai“.

— Donc, fit lord Barley en s'adressant à Emma, est-il possible que vous ayez passé trois ans dans ces horribles profondeurs, que vous ayez enduré cette vie affreuse ?

— C'est très-vrai, répondit Emma, et je dois interrompre ma mère, pour continuer moi-même mon histoire.

„Quand, avec la permission de mon institutrice, j'allai porter à déjeuner à la femme qui occupait le petit pavillon dans le jardin, celle-ci me retint auprès d'elle par divers récits ; elle se mit à me raconter des fables, puis descendit avec moi au jardin, et m'enseigna toutes sortes de jeux. Elle m'engagea ensuite à l'accompagner en dehors de l'enclos. Elle se proposait, me dit-elle, de me montrer encore quelque chose de beau dans un joli endroit, mais que, pour cela, il me fallait faire un petit trajet avec elle.

„Je répondis que je ne le pouvais pas, que je n'en avais pas reçu la permission de ma mère. Elle m'assura qu'elle prendrait tout sur elle, qu'elle le dirait à ma mère, et que d'ailleurs elle me ramènerait promptement. Toute jeune et irréfléchie, je la crus et la suivis.

Après avoir marché pendant longtemps, elle me dit que nous allions jouer, et m'invita à me

laisser bander les yeux. Sa proposition me sourit. Quand j'eus les yeux bien bandés, elle me prit dans ses bras, et se mit à courir en riant. Moi, je riais avec elle; je m'amusais de cette nouvelle espèce de collin-maillard.

„Cependant, comme la course se prolongeait, je voulus me débarrasser du bandeau, et je me trouvai dans un lieu tout à fait inconnu. L'inquiétude me prit, et je demandai de retourner chez moi. Maggy, comme cette femme se faisait alors appeler, y consentit aussitôt, et changea de direction. Nous marchâmes longtemps; parfois j'allais à pied, parfois elle me portait; mais nulle part je ne voyais notre maison. Deux ou trois fois, elle prit une autre route prétextant qu'elle s'était trompée; à la fin, elle m'avoua que nous étions égarées.

„Je me mis à pleurer. Elle me dit de me taire, me faisant espérer que nous rencontrerions quelqu'un qui nous remettrait sur la bonne voie. Je la suivis à travers des sentiers solitaires, où nous n'avons rencontré âme qui vive.

„La nuit vint, et je commençai à crier.

„Tout à coup, une lumière nous apparut dans le lointain: Maggy me calma, en prétendant que ce serait bien sûr notre maison. Quand nous fûmes tout près, je ne vis qu'une sale et misérable cabane, au milieu d'un bois. „Silence, me

dit cette femme d'un ton quelque peu rude, et qui me fit peur; n'ouvrez pas la bouche. Nous ne savons pas quelles gens habitent ici; il faut qu'ils pensent que vous êtes ma fille. Demain, quand il fera jour, nous demanderons notre chemin.

„Quand nous fûmes entrées dans la cabane, elle me donna un morceau de pain noir, et me prépara une couchette de paille, où je m'endormis aussitôt, car je n'en pouvais plus de fatigue. Au matin, elle m'éveilla. „Bessy, me dit-elle, ma fille, — c'était la première fois qu'elle me donnait ce nom fatal, — lève-toi et partons.“ „J'ai retrouvé notre route“, ajouta-t-elle tout bas en se penchant à mon oreille.

„Nous nous mîmes en marche. Nous parcourûmes pendant plusieurs heures encore des lieux entièrement inconnus. Enfin je refusai d'avancer; je m'assis sur le tronc d'un arbre, en criant que je voulais retourner près de ma mère. Alors cette mégère me prit par les cheveux, me frappa des pieds et des mains, et me laissa à moitié morte. „C'est pour t'apprendre à demander ta mère, dit-elle. Tu n'as pas d'autre mère que moi. Si tu ouvres jamais la bouche pour raconter à quelqu'un que tu as une autre mère, je te couperai la langue avec cela.“

„Et portant la main à sa poche, elle en

tira une paire de grands ciseaux. Cette femme m'inspira dès lors une invincible terreur. Nous passâmes cette nuit en plein air. Le lendemain matin, elle m'enleva mes habits et me passa une robe sale et déchirée, qu'elle avait prise la veille, sans me dire pourquoi, à la cabane où nous nous étions arrêtées.

Vers midi, nous fîmes la rencontre d'un cavalier; dès que je le vis, je me mis à crier: „Je veux ma mère, je veux ma mère!“ Maggy me battit. Le cavalier vint à nous, et demanda ce que l'enfant avait à pleurer ainsi. „Monsieur, répondit cette femme d'un ton hypocrite, ma fille est très-entêtée. Je veux la conduire à l'école, et elle fait ce qu'elle peut pour y échapper.“ — „Non, c'est ma mère, c'est ma mère que je veux! repris-je.“ — „Mon enfant, me dit le monsieur, allez à l'école, c'est pour votre bien. Quand vous serez bien instruite, vous irez de nouveau avec votre mère.“

„Il piqua des deux, et disparut. Aussitôt, la furie demeurée seule avec moi, me jetta contre terre, m'écrasa la poitrine sous son genou, meurtrit mon visage de son poing de fer, et m'obligea à ouvrir la bouche. Tirant alors de sa poche son arme terrible: „Ah! voilà comme tu fais, s'écria-t-elle pleine de rage. Je t'arracherai les dents une à une chaque fois que tu appelleras

ta mère, et si je ne puis t'apprendre à te taire, je te couperai la langue."

„Elle m'introduisait déjà sa tenaille dans la bouche quand sous l'impression de l'épouvante, je fus saisie d'une convulsion, qui fut suivie d'un évanouissement. Cette circonstance me sauva; car cette femme craignait de me voir mourir, et d'être privée des ressources qu'elle espérait tirer de moi.

Nous errâmes plusieurs jours encore; mais à partir de ce moment, la peur me ferma la bouche. Mon affreuse compagne me conduisit enfin à Gloomymouth, où elle prit le nom de Mary Hag, et me présenta comme sa fille. Je n'aurais pas osé la contredire. L'administration nous admit toutes deux à son service, et ainsi, au lieu d'un shelling, Mary en gagnait deux par jour.

„Le premier soir, dès qu'elle fut seule avec moi: „Ecoute, me dit-elle, s'il t'arrive d'ouvrir seulement la bouche, et de dire que tu n'es pas ma fille, apprends-le bien de moi, je te percerai le corps d'un fer chaud, et te couperai en dix morceaux."

„Je savais parfaitement que ce n'étaient pas de vaines menaces: aussi, je ne cherchai jamais à souffler mot à personne, et cela m'était d'ailleurs impossible, car cette femme ne me quittait jamais un instant. La nuit, je couchais

près d'elle sur la paille; le jour je travaillais à ses côtés dans la houillère.

La première année, mon travail consistait à me tenir assise dans un coin humide du souterrain, où jamais ne parvenait le moindre reflet de la lumière du jour, et à ouvrir à chaque minute, quand passaient les brouettes de houille, une porte servant à la ventilation. Cette besogne commençait une heure avant le lever du soleil, et finissait une heure après son coucher, de sorte que, pendant toute une année, je ne vis pas une seule fois la lumière du jour.

„Quand j'eus atteint l'âge de six ans et que je fus reconnue assez forte pour traîner des brouettes, on m'attacha une courroie autour du corps, une autre à la tête; et, pendant quatorze heures, chaque jour, il me fallut tirer de lourdes charges de charbon dans des galeries si basses, que je ne pouvais avancer qu'en rampant sur mes mains et mes genoux. Vous avez vu cet enfant, Rob Hob, dans la mine: mon sort était le même, et je puis dire plus fâcheux, car les souterrains que je desservais étaient plus écrasés, mes membres plus faibles. Quand mes forces étaient épuisées, et que je tombais de fatigue, l'horrible femme qui travaillait à peu de distance m'observait, craignant que je ne fusse renvoyée, se



jetait sur moi, et à force de coups m'obligeait à me relever.

„Telle fut pendant trois ans ma vie à Gloomymouth.“

— Oh! c'est affreux! s'écria lord Barley. Et vous pouvez encore supporter la vue de ces lieux funestes? Qu'est-ce donc qui peut vous y ramener encore? J'aurais cru que vous deviez en détourner à jamais vos regards.

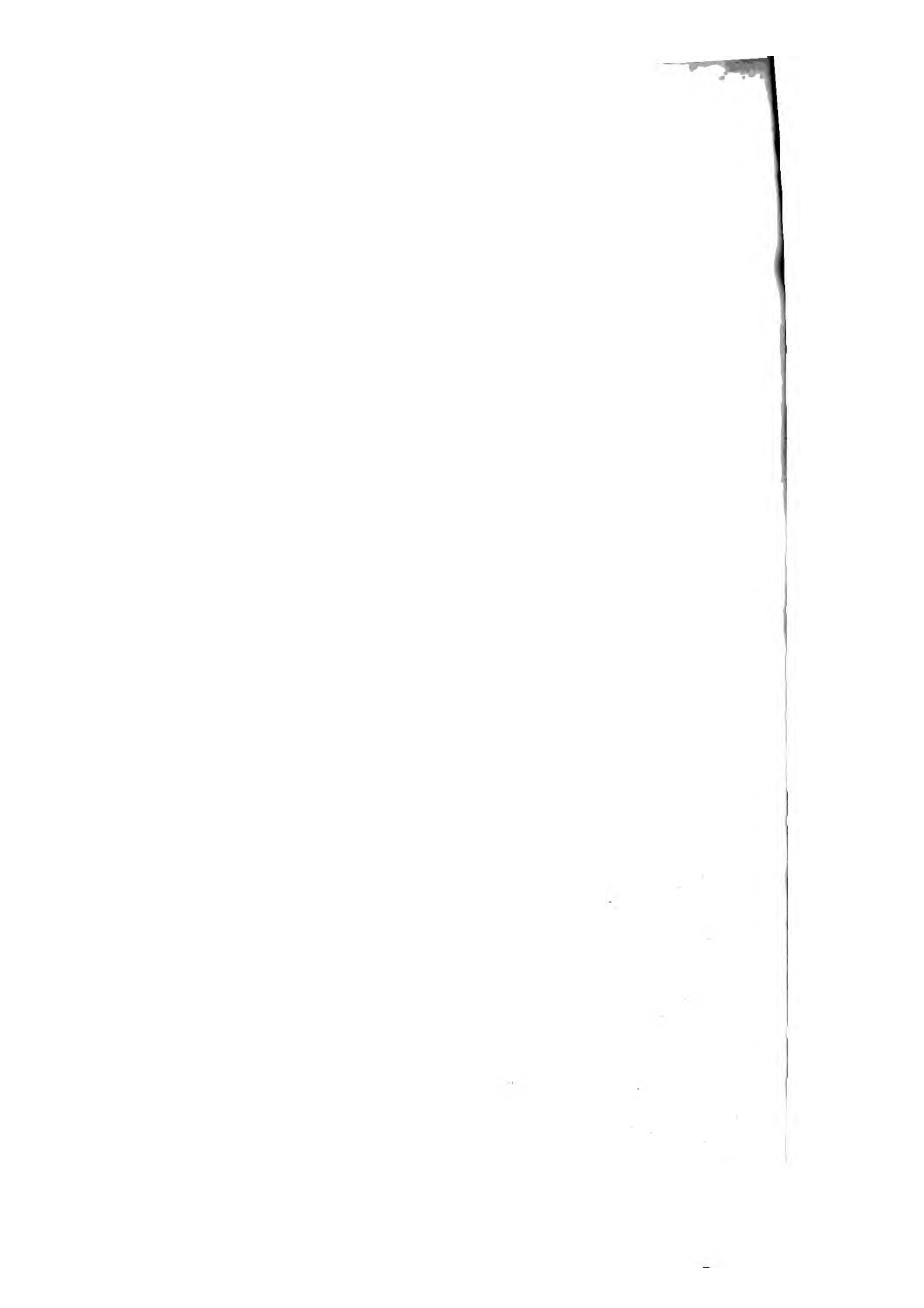
— Depuis le moment de la délivrance de mon Emma, reprit lady Sherfield, nous venons chaque année à Gloomymouth, à cette date, qui est aussi le jour anniversaire de la mort de mon époux. Emma descend dans la houillère, y juge par elle-même de la situation des enfants qui y travaillent, et prend des informations sur eux. Nous en choisissons cinq parmi ceux qui ont le plus de droit à notre pitié, et nous nous chargeons de leur éducation et de leur sort futur. Car, ce qu'Emma vous a raconté n'est pas une chose exceptionnelle, une situation particulière de ces tristes chantiers souterrains. Dans tous les départements miniers du Royaume-Uni, c'est là la condition qui est faite à des centaines et à des milliers d'enfants nés pour le malheur.

„A peine au monde, ils sont ensevelis dans ces immenses tombeaux par la misère de leurs parents, qui, n'ayant pas de pain pour eux, sont

réduits à les enterrer vivants, en maudissant l'heure où ils leur ont donné le jour. D'autres dont le cœur est fermé à tout sentiment d'amour paternel, les jettent dans ces gouffres pour satisfaire leur froide et inhumaine cupidité. L'histoire d'Emma vous prouve enfin qu'il en est, parmi ces malheureux, qui sont victimes des attentats les plus révoltants. Ils sont enlevés par des malfaiteurs, qui spéculent sur les sueurs de ces pauvres enfants, et les envoient à ces travaux où bientôt leurs forces s'épuisent. Leur corps et leur âme s'étiolent comme des boutons de fleurs foulés aux pieds avant qu'ils ne s'épanouissent, et ils y meurent avant de mourir. Vous avez vu un de ces infortunés. Nous nous sommes déjà entendus avec M. Falckner à son sujet, et au sujet de quatre autres“.

A l'anniversaire suivant du sauvetage d'Emma, au lieu de cinq enfants, on en retira dix des mines de Gloomymouth: cinq au nom de lady Sherfield, les cinq autres au nom de *lady Emma Barley*.





LE  
**NOTAIRE D'ARGOSTOLI.**

---



## LE NOTAIRE D'ARGOSTOLI.

### I.

Ceux des Grecs qui, au début de la guerre d'indépendance, ont joui de la sympathique hospitalité des habitants de Céphalonie, se souviennent peut-être d'avoir rencontré, dans Argostoli, chef-lieu de cette île, le notaire Tapas. C'était un vieillard tout ridé, courbé, chauve, au sourire faux, cachant sous des lunettes vertes des yeux vitrés et un regard oblique. Son langage était une sorte de jargon bâtard, composé de grec et d'italien.

Cette façon de s'exprimer n'était pas d'ailleurs une particularité qui lui fût propre ; il la partageait malheureusement avec la plupart des Ioniens, ses compatriotes. C'est là un détail que nous devons relever ici, non point certes dans une intention ironique, mais uniquement pour signaler le danger auquel ont été exposés nos frères des îles sous la domination vénitienne, celui de perdre le plus noble des attributs de leur nationalité : les descendants d'Ulysse ont été sur le point d'oublier la langue d'Homère. Hâtons-nous d'ajouter que depuis lors ils ont amplement mé-



rité un juste tribut d'éloges. Depuis que la Grèce a brisé ses chaînes, ils se sont livrés aux plus nobles efforts pour relever leur idiôme. Leur succès est complet, et ils comptent parmi eux plus d'un auteur capable de rivaliser par le style avec les meilleurs écrivains de la Grèce régénérée.

Mais revenons à Tapas.

Un jour, assez tard dans l'après-midi, le digne notaire était assis devant son bureau sur un fauteuil boiteux; il écrivait sans faire grande attention à ses nombreux clients, qui attendaient tranquillement leur tour, lorsqu'un jeune homme entra et s'avança d'un pas indécis vers le vieux serviteur de Thémis.

Tapas releva légèrement ses lunettes, et lança à la dérobée un regard au nouvel arrivant. Il le reconnut, fixa ses besicles sur son front, mit sa plume derrière l'oreille, et interpella le visiteur dans son langage habituel, dont nous renonçons à noter tous les italianismes (1).

— C'est vous, *signor* Rodinis? Bien venu, *mia gioia* (2). Que commande le *signor* comte Nanetto?

---

(1) C'est surtout dans la traduction que nous sommes dans l'impossibilité de reproduire les nuances du langage dont se sert ce personnage, et qui donnent un cachet particulier à son caractère.

(2) Mon chéri.

— Le comte est malheureusement encore souffrant, répondit le jeune homme dans un grec plus pur. Ce n'est pas un message de sa part qui m'amène ici: j'ai à vous demander un service en mon nom.

Effrayé à ce mot de *service*, le vieillard abaissa machinalement ses lunettes, car il tenait à ce que son regard ne bavardât pas, lorsque sa langue se taisait prudemment.

— *O bene! bene!* dit-il; *Commandi*. Qu'y a-t-il à votre service?

— J'aurai peut-être besoin un de ces jours de quelque chose comme mille écus; je voudrais savoir si vous pouvez me les procurer.

Le notaire prit en riant cet air de renard qui lui était familier.

— Mille écus! dit-il; *per Bacco, sior mio*, les écus ne se cueillent pas dans les rues de Céphalonie par le temps qui court; le commerce languit, *mio caro*, la *passolina* (1), ne se vend guère, et les caisses sont vides.

— Sieur Tapas, reprit Rodinis, c'est parce que je reconnais toutes ces difficultés que je suis venu vous importuner sitôt. Je n'aurai besoin de l'emprunt que dans quelques jours, si tant est que je doive en avoir besoin. Pour vous mettre

---

(1) Les raisins de Corinthe, un des principaux produits de Céphalonie.

plus à l'aise, je vous dirai qu'il n'y a pas à vous gêner pour les intérêts et les autres conditions : je suis prêt à tout sacrifice.

— *Va ben! Va ben!* (1) mais, comme j'ai l'honneur de vous le dire, *Caro*, les temps sont mauvais. Aujourd'hui, celui qui a des *oboles* (2) les garde pour lui-même, ou s'il les prête, il en exige des sûretés solides.

— Je donne ma signature, ropliqua Rodinis du ton de ce général espagnol qui s'écriait : Pour gage, voici ma moustache !

— Votre signature ! *Cospetto* (3). *Carissimo signor* Rodinis, s'il ne s'agissait que de moi, je vous donnerais toutes les richesses de Crésus si je les avais : mais ces maudits prêteurs, — que Dieu les confonde ! — ne se contentent pas de la signature seule.

— Qu'ils prennent donc les appointements que me donne le comte Nanetto. Ne leur suffisent-ils pas non plus ?

— Comment donc ! Mais savez-vous ce que disent ces malappris ? Aujourd'hui, disent-ils, l'appointement existe ; demain il peut ne plus

---

(1) C'est bon ! c'est bon !

(2) C'est ainsi qu'on appelle les *sous* dans les îles ioniennes.

(3) Formule italienne de jurement : Parbleu !

être ; et puis avec lui les intérêts peuvent être saufs ; mais qui rendra le capital ?

— Dieu y pourvoira, cher M. Tapas, répondit en souriant Rodinis ; nous aviserons aux moyens de payer aussi les capitaux.

— Dieu, je ne dis pas non, dit Tapas en haussant les épaules. Mais voyez vous, *mia gioia*. Dieu, n'est pas tenu à acquitter les lettres de change à leur présentation. Croyez-moi, *mio caro* : bâtit mal qui bâtit sur des emprunts. L'emprunt est une pierre que l'on s'attache au cou, et qui nous entraîne au fond de l'abîme. Renoncez à vouloir emprunter, croyez-moi ; avec les ailes d'autrui, on ne vole pas loin.

— Voyez, mon cher notaire, si vous me trouvez les mille écus, reprit Rodinis du ton d'un homme qui a plutôt besoin d'argent que de conseils ; et si le prêteur ne se contente pas de mes appointements, dites-lui qu'on peut lui fournir des biens-fonds en garantie.

— Votre maison de Corfou ? *Mi dispiace* (1), mais veus ne trouveriez même pas deux cents écus sur cette hypothèque.

— Si cels ne suffit pas encore, répondit Rodinis, offrez en hypothèque des maisons, des vignes, des champs et des jardins, sis en Cépha-

---

(1) Je le regrette.

lonie même; des propriétés qui assureraient dix fois la somme que je demando.

Le notaire se tourna vers Rodinis avec étonnement, comme s'il le croyait atteint subitement de folie, et il le toisa de la tête aux pieds. Rodinis s'étant alors approché de lui, lui dit à voix basse :

— Sieur Tapas, puis-je vous dire quelques mots en particulier ?

— *Va ben*, messieurs, dit le notaire en se retournant vers ses autres clients; *va ben dunque*, demain nous reparlerons de vos affaires; *a rivederli*, (1), *cari signori*.

Et d'un sourire accompagné d'un geste, il expliqua mieux encore sa pensée qui était :

— Pour le moment, faites-moi le plaisir de vous en aller. Ses clients le comprirent, et, un instant après, il ne resta dans l'étude que Rodinis et le notaire.

— *Dunque*(2), nous avons des palais et des châteaux, dit ce dernier, avec un regard pénétrant qu'il essayait de dégager de toute expression de curiosité; nous sommes millionnaire, et vous ne me dites pas, *caro amico*, comment ce miracle s'est opéré? Si vous avez trouvé quelque part un trésor enfoui, qu'avez-vous besoin d'un emprunt?

---

(1) Au revoir.

(2) Donc.

— Mon cher M. Tapas, répondit Rodinis, un notaire est presque un confesseur. Je puis donc vous dire ce que tout autre n'a pas besoin d'entendre. D'abord, vous me permettrez de ne pas vous expliquer aujourd'hui pourquoi j'ai besoin d'emprunter. D'ici à quelques jours vous serez peut-être appelé à une cérémonie qui vous expliquera la nécessité dans laquelle je me trouve de me procurer de l'argent comptant.

— Oh! oh! *capisco, per Dio!* Je vous félicite, signor Rodinis. Cela sent le *matrimonio, per Bacco!* et nous pouvons savoir...

— Vous le saurez, mon cher, quand la chose aura lieu.

— Ah! *cospetto, matrimonio secreto!* Tant mieux! dot grasse? Hein? Voilà, hein? les vignes et les châteaux; mais, *mio caro*, ne savez-vous pas que la dot ne peut pas être donnée en sûreté hypothécaire?

— Je le sais, sieur Tapas; aussi la garantie que j'offre est-elle indépendante de toute dot.

Puis, s'approchant de l'oreille du vieillard et promenant son regard autour de lui, comme pour s'assurer qu'on ne l'écoutait pas :

— L'hypothèque que je fournis, dit-il, est la fortune du comte Nanetto; il me constitue son légataire universel. Voilà, j'espère, de quoi contenter les prêteurs les plus exigeants.



— *Come, come*, (1) son légataire, dites-vous? s'écria Tapas en bondissant sur son fauteuil comme s'il avait été lancé par un ressort.

Puis, abaissant ses lunettes et fermant à demi les yeux comme un chat qui feint l'indifférence :

— *Per dio santo!* poursuivit-il, le comte vous constitue son légataire? *Bello, o bello!* mais, *carissimo*, en êtes vous bien sûr? Je ne me rappelle pas avoir écrit un pareil testament.

— Vous avez raison, sieur Tapas; il a fait ses dispositions sous seing privé.

— Oh! oh! et vous ne me dites pas quand cela a eu lieu?

— Aujourd'hui-même, il y a un instant; mais vous pensez bien que personne ne doit le savoir.

— *Per Dio!* à qui le dites-vous? Un testament du comte Nanetto! Par Saint-Gérasimo (2), c'est une sûreté solide. Mais, *aspetta, aspetta* (3), *carissimo!* Le comte a un neveu, si je ne me trompe. N'en a-t-il pas un?

— Oui, à Lixouri (4), son neveu Gérasimo.

— *Dunque*, celui-là n'est-il pas son héritier?

.....  
(1) Comment, comment?

(2) C'est le patron de Céphalonie.

(3) Attends, attends.

(4) Un bourg de Céphalonie.

Il aurait dû l'être, répondit Rodinis; et croyez-moi, mon cher monsieur Tapas, j'ai fait tout mon possible pour fléchir l'oncle, mais en vain. J'ai remarqué que je chagrinais le vieux comte sans rien gagner. J'étais prêt à affronter sa colère et à ne pas accepter son legs: „Ne rejette pas mes dispositions, me dit-il, et ne prononce pas son nom en ma présence; écarte de mon lit de mort ce sombre nuage qui a pesé sur toute ma vie. N'aie aucun scrupule d'accéder à mes prières: je te donne mon héritage afin que, par tes mains, il passe à l'homme à qui il revient cent fois, mais qui jamais ne consentirait à le recevoir de moi-même. Par ton intermédiaire, je le laisse à celui qui a été volé par mon indigne neveu, et qui, par un héroïsme sublime d'amitié, a mieux aimé souffrir la misère et le déshonneur, que de me chagriner en me révélant l'opprobre de mon proche parent. Tu ne veux pas recevoir la richesse de ma main; mais ne veux-tu pas m'aider à mourir heureux et satisfait d'avoir rempli le plus sacré de mes devoirs? „Vous pensez bien que, dès lors, le refus était impossible.

— *Per Dio!* Le comte Gerasimo est donc...

— Déshérité; et le vieillard me donne sa malédiction dans son testament si je donne jamais à son neveu, de quelque manière que ce soit, la plus petite part de sa fortune.

— Déshérité! s'écria Tapas avec un rire spasmodique, et en faisant un soubresaut sur son siège. Déshérité! *O bella cosa!* Je vous conseille pourtant, *caro* Rodinis, de faire attention à ces affaires. Elles pourraient vous jeter dans des embarras. Sans des raisons valables on ne peut priver ses héritiers de leurs droits légitimes. Le comte Gerasimo peut revendiquer son héritage devant les tribunaux.

— Par malheur, répliqua Rodinis, les raisons ne manquent pas au seigneur Nanetto, et il les a consignées dans son testament. Voilà pourquoi il l'a fait sous seing privé: Vous comprenez?

— *Sicuro! Sicuro!* J'ai aussi entendu parler de quelques étourderies de jeunesse du comte Gerasimo; mais il ne peut m'entrer dans l'esprit que le comte *Dionysi*, que nous considérons ici comme un saint, s'en soit si fort irrité.

— Il ne m'appartient pas d'accuser le jeune homme, reprit Rodinis; mais il ne faut pas non plus que la conduite du comte Denis vous paraisse blâmable. Gerasimo a déshonoré le nom respectable des Nannetto. En Italie, il a été emprisonné pour vol. Ce fut un coup fatal pour le cœur de son oncle: la honte l'a jeté malade sur son lit de douleur qu'il ne quittera que pour descendre au tombeau. Cependant, les lettres du jeune

homme parvinrent à émouvoir sa pitié et à calmer son ressentiment : elles respiraient un tel repentir, que le vieillard, attribuant sa conduite à la légèreté de son âge, le tira de la prison, et couvrit d'un voile son ignominie. Les amis de l'oncle accueillirent le neveu sans aucune défiance. Jean Voratis surtout, qui autrefois avait été le bienfaiteur et qui maintenant est l'intime ami du comte Denis, le riche négociant Voratis reçut Gerasimo dans sa famille comme un ami, comme un fils. Un jour Voratis, étant parti pour Corcyre, avait laissé le jeune homme chez lui : quand il fut de retour, ce dernier était en voyage, et des voleurs avaient pillé les coffres du négociant. Ce vol réduisit le malheureux à la faillite et à l'indigence.

Vous vous rappelez peut-être encore l'étonnement du public, quand, au lieu de presser la découverte des auteurs de ce crime, on sut que Voratis étouffait toutes les poursuites. On a été jusqu'à le soupçonner de banqueroute frauduleuse.

Cet homme vit en un moment sa réputation perdue, sa famille en proie à la misère ; et cependant il préféra souffrir en silence plutôt que de déchirer le cœur d'un vieillard, de son ami malade. Depuis lors, l'infirmité du comte a pris le caractère d'un mal mortel ; il avait malgré tout deviné l'auteur du vol et le dévouement caché

de Voratis; depuis lors aussi, il a résolu de déshériter le coupable et de réparer indirectement les torts que celui-ci a causés à sa victime. Maintenant que vous savez tout, mon cher monsieur Tapas, voyez si vous pouvez me procurer la somme en question, dans le cas où je viendrais vous la demander dans quelques jours.

Rodinis se tut; et pendant assez longtemps son interlocuteur garda lui aussi le silence. Appuyant sa tête sur ses deux mains, le notaire paraissait plongé dans de profondes réflexions. Tout à coup, on entendit le son d'une guitare partant d'une chambre voisine; il accompagnait un chant à deux voix qui redisaient ces paroles :

Et la lune et les étoiles  
Vont s'éteindre devant vous.

Tapas, comme sortant d'un profond sommeil, jeta autour de lui un regard effaré; et, reconnaissant Rodinis :

— Ah! *caro mio*, dit-il, tout en recueillant ses idées, l'emprunt, *non è vero?* l'emprunt? *Va ben, va ben!* Nous en parlerons demain; nous verrons à arranger cela. Ce soir, *con permesso* (1) j'ai une petite occupation. A demain, *carissimo signor Rodinis*.

En parlant ainsi, il se leva. Rodinis le salua pour se retirer.

(1) Avec votre permission.

— *I miei rispetti* au signor conte, lui cria Tapas le voyant s'éloigner; à *rivederli*.

Et à part soi il ajouta :

— *Vadi al diavolo!* (1)

Il se dirigea ensuite vers la porte de la chambre voisine, lui donna un vigoureux coup de pied, et la porte s'ouvrit.

## II.

Tapas s'arrêta sur le seuil et croisa les bras. Ses lunettes, ces télégraphes des sentiments intimes de son âme, étaient relevées sur son front, et ses yeux laissaient tomber un regard foudroyant sur deux personnes assises l'une à côté de l'autre sur un sofa. Une belle jeune fille, aux yeux bleus, à la blonde chevelure, à la physionomie mélancolique, chantait d'une voix douce, tout en regardant, avec une expression amoureuse, un jeune homme assis ou plutôt couché tout de son long à côté d'elle, avec des manières nonchalantes et qui touchaient vraiment à l'indécence. Ce jeune homme unissait à la mélodie de sa compagne les accords de sa voix et de sa guitare.

---

(1) Va-t-en au diable.



— Que vous semble de ce *sol dièze, mia cara?* dit-il en interrompant les accords de son instrument? Je l'ai appris de Tamburini. La *prima dona assoluta* de *San Carlo* à Naples ne put l'entendre sans en perdre l'esprit, et depuis lors elle s'obstine à me nommer son *sol dièze*.

Apercevant, en ce moment, le notaire debout dans l'ombre projetée par la porte:

— Ah! bonsoir, signor Tapas, lui dit-il. Quel dommage que vous ne soyez pas venu plus tôt pour entendre mon fameux *sol dièze!* Vos fâcheux vous ont retenu tard, aujourd'hui.

— Et Votre Seigneurie est venue de bien bonne heure, répondit Tapas d'un air sombre.

— De bonne heure, dites-vous? Le vieux père est impayable! Et savez-vous d'où je viens? De Corfou en ligne directe! Vous haussez les épaules? cependant, c'est vrai, par Saint-Gérasimo! Il y a deux mois, j'achetai à Malte une magnifique jument. Je pariai alors avec le commandant Redcoat et ses officiers que, dans une course de Lexouri à Phalacrades (1), je les devancerais tous, d'au moins cinq minutes. Dans le cas où je serais battu, je devais leur offrir un dîner, en quelque endroit qu'ils pussent se trouver.

Il y a dix jours, j'ai reçu la jument; je l'ai payée dix-huit cent shellings... C'est-à-dire,

(1) Un village de Céphalonie.

je la paierai, quand j'aurai de quoi. Tenez, vieux père, si vous la voyiez, vous seriez capable de la baiser à la bouche, tant elle est belle ! Avant-hier donc, la course a eu lieu. Ma diablesse volait comme le vent. Mais voilà qu'arrivée près du village (je ne sais ce qui lui prend) elle se câbre et me désarçonne. Alors le porte-enseigne Harsewip m'atteignit et me devança. Si les officiers ne m'avaient pas retenu, j'aurais brûlé la cervelle à ma capricieuse monture. J'avais déjà le pistolet en main. J'ai dû hier, en conséquence, donner mon dîner à la *Grande-Montagne* (1), et voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu le soir. Vieux Tapas, vous avez lu votre histoire : eh bien ! depuis que les Phéaciens ont fait les honneurs de ce lieu à Ulysse, les Sept-Iles n'ont pas vu un festin comme le nôtre. Nous avons bu du *Tokai* comme n'en a jamais rêvé le Palatin de Hongrie.

— Que grand bien vous fasse, fit Tapas d'une voix grognarde.

— Et cela n'est rien encore, reprit Gérasimo sans y faire attention. Le commandant Redcoat est retenu à Corfou avec quelques-uns des officiers. A ceux-là je dois encore leur dîner ; et, en conséquence, j'ai frété une goëlette, et je

---

(1) La plus haute montagne de Céphalonie, l'ancienne *Samé*.

l'ai chargée de vins et de friandises. Elle nous attendait à l'ancre à proximité de la *Grande Montagne*. A la fin du repas, je prends congé de mes amis, je monte à bord, et nous mettons à la voile. Mais depuis deux jours je n'avais pas vu Marina, je ne lui avais pas fait mes adieux. Qu'ai-je fait, croyez-vous ? Pendant que la goëlette faisait aux officiers des signaux de salut et tournait sa proue vers Corfou, moi, sans être vu de personne, parceque le jour baissait déjà, je prends une barque et je reviens à Argostoli. Avant le jour, je serai de nouveau en pleine mer. Mon dîner fera du bruit, vieux père. Tous les journaux des Sept-Iles en parleront. Ceux de Naples se sont déjà occupés tout un mois d'un déjeuner que j'ai donné à Pompéi par suite d'un pari avec un Anglais, sur la question de savoir si l'éclat du visage de la *conprimaria* était un éclat naturel comme celui du soleil, ou un éclat d'emprunt comme celui de la lune.

Tapas écoutait ce bavardage avec une visible impatience.

— Marina, dit-il tout à coup, va ma fille, veille à ce que le souper soit bientôt prêt, dit Tapas.

La jeune fille sortit.

— Donc vous vous êtes bien diverti à Naples, *signor* comte ? poursuivit le notaire en s'adressant à Gerasimo.

— Vous me le demandez? C'était une vie de bienheureux.

— Eh bien mais, si vous y passiez une vie de bienheureux, pourquoi en êtes vous parti? Qui vous empêchait d'y rester?

En parlant ainsi, le notaire pinçait ses lèvres minces d'un air sardonique.

— Je suis parti, vieux Tappas, je suis parti... c'est long à dire... parceque mes principes ne s'accordaient pas avec ceux de la police du roi de Naples. J'étais là-bas un libéral, et partant suspect aux ministres. Ils voulurent me faire emprisonner comme *carbonaro*. M'emprisonner! *Servitor umilissimo!* (1) Je ne suis pas de ceux qu'on met sous les verroux: j'ai brisé ma cage et je me suis envolé de retour vers mon nid.

— Voilà un gaillard! Vous avez agi admirablement, *signor* comte! Mais comment se fait-il que vous ne soyez pas non plus resté dans votre nid à couvrir vos œufs? Pourquoi avez-vous pris aussitôt votre élan vers de nouveaux climats? Savez-vous une autre affaire? Au moment même où vous tourniez le dos, on a enlevé la caisse et tout l'argent du *povero* Voratis, et on l'a planté là, désolé comme un valet de

---

(1) Très humble serviteur!

pique. Avez-vous appris cet accident, *signor* comte?

— Quand même je l'aurais appris? repliqua le comte avec impatience, qu'y puis-je faire? suis-je, moi, le gardien de la caisse du *signor* Voratis?

— A la bonne heure! à la bonne heure, *signor* comte. C'est connu depuis longtemps. Le vieux Caïn a déjà fait autrefois cette même réponse au sujet de son frère. Mais pourriez-vous me dire, *signor* comte, quels sont aujourd'hui vos projets? Vous êtes allé à Naples, on vous a mis en prison pour vos opinions libérales; vous êtes revenu, et puis vous êtes reparti, je ne sais pourquoi, au moment où l'on volait, où l'on dépouillait le pauvre *signor* Voratis.....

— Comment, qu'est-ce à dire? s'écria Gerasimo en colère.

— Est-ce que je le sais moi-même, ce que cela veut dire? Ne vous mettez pas en peine. Le passé est trépassé. Mais faites-moi la faveur de me dire ce que vous vous proposez de faire à présent.

— Vous le savez fort bien! Dès que le vieillard aura été retrouver ses ancêtres, je prendrai votre fille, ma chère Marina; nous irons droit à Rome, de là à Paris, de là à Londres, pour jouir de la vie comme en jouissent les lords anglais. Puis je reviendrai ici, j'y bâtirai deux palais,

j'achèterai un *yacht*, je prendrai six chevaux, et j'inviterai à dîner le lord haut-commissaire.

— Vous ferez à merveille, signor Gérasimo. Mais j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous monter sur ce train avant de prendre ma fille.

— Et pourquoi cela, vieux père?

— Pour une raison fort simple: c'est que vous n'aurez jamais ma fille.

— Comment dites-vous? s'écria Gérasimo avec jactance. Et pourquoi ne l'aurai-je pas, s'il vous plaît?

— Pour ce motif, que je ne vous la donnerai pas.

— Voulez-vous plaisanter, monsieur mon beau-père? Ou bien m'expliquerez-vous ce qui vous trotte par la tête?

— Vous voulez que je vous l'explique? *Benissimo! Dunque* écoutez. Vous ne recherchez Marina avec tant d'empressement que parceque vous la savez riche.

— Oh! voulut interrompre le comte.

— Laissez-là vos *oh!* Écoutez ce que je vous dis, insista le notaire. Tant que vit le vieux Tapas, et, *per Bacco!* j'espère que Votre Seigneurie ne se donnera pas le mal de l'enterrer, il veut tout son or pour lui-même, tout pour lui seul.

— Eh quoi! fit Gérasimo d'une voix mal



assurée; vous ai-je demandé votre fille pour son argent? Je la veux pour sa beauté, pour ses belles qualités.

— *Signor* comte, demanda l'impitoyable vieillard, avez-vous appris la diplomatie dans les prisons de Naples? Que vous l'aimiez, je le crois. Si je ne le croyais pas, je n'aurais jamais eu la pensée de vous la donner. Mais l'amour n'apporte pas de pain, et je ne veux pas que, tant que je vivrai, ma fille mendie avec son époux.

— Qu'elle mendie, vieux père! avec moi! dit Gêrasimo en riant avec orgueil. C'est gentil, ma foi! Croyez-vous que le comte, mon oncle, soit fait d'acier, ou qu'il ait bu de l'eau d'immortalité (1)? Un de ces jours, il s'endormira en paix, et vous ne direz pas alors que je suis un mendiant!

— Si le *signor* votre oncle vient à mourir, vous aurez à dépenser par dessus le marché pour l'enterrer.

— Soyez tranquille, vieux Tapas, je lui ferai des obsèques magnifiques. J'en prendrai les dépenses dans son héritage, et cet héritage est d'un million.

— *Mio caro*, si vous dormez de cette oreille, tout cet héritage n'est que des noix creuses.

---

(1) Allusion à une légende contenue dans les contes populaires de la Grèce.

— Comment! cet héritage même n'a pas l'avantage de vous plaire? Vous êtes difficile, par Saint-Gérasimo!

— L'héritage a pris des ailes, vous dis-je; votre héritage s'est envolé; il n'est plus là. M'entendez-vous?

— Radotez-vous, père Tapas? Parlons sérieusement, s'il vous plaît.

— Eh bien! il s'est envolé dans la poche de Rodinis. M'avez-vous compris maintenant? Voilà qui est sérieux.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Nous parlons par énigmes, vieux Tapas; reprit le jeune homme qui commençait à devenir inquiet.

— Je ne parle pas par énigmes; je parle clair et net, répondit le notaire: le comte Nanneto a déshérité Votre Seigneurie, et votre héritage est devenu celui de Rodinis.

— Ah! ah! fit Gérasimo en riant aux éclats; vous me faites des contes, père! Le vieux Mathusalem me déshériter, moi, son appui, la gloire, l'espoir de sa famille?

— Je ne vous conte pas des bluettes, *caro*, je vous dis la pure vérité. Il a vu de mauvais œil que vous fussiez allé à Naples faire le libéral et le carbonaro, au lieu de rester chez le signore Voratis, prendre soin de sa cassette. Allez, le vieux Mathusalem a ses idées.

— Ainsi, vous dites?....

— Ainsi, j'ai l'honneur de vous dire que vous pouvez une fois pour toutes effacer votre héritage de votre *libro maëstro* (1). Le *zio* (2) a fait un testament sous seing-privé, et il ne vous laisse pas un *bichichino* (3), *signor* comte.

— Tapas, vieux Tapas, si vous ne radotez pas; vieux père, si vous n'avez pas perdu la tête, vous me rendrez fou, cria Gerasimo en frémissant. Déshérité, moi, moi, par cette vieille gagnache, par ce squelette ambulante; je boirai son sang, par saint Gerasimo! Je suis dans les dettes jusqu'au cou, Tapas! Il veut me voler mon héritage, me voler mon bien, me prendre ma vie, mon souffle! J'irai devant les tribunaux.

— Grand bien vous fasse, *signor* comte! Vous paierez par dessus le marché les frais d'avocat.

— Que me reste-t-il donc à faire?

— Ce qui vous reste à faire? *Per Bacco!* Il vous reste, *o gran defensor della liberta*, d'aller à Naples:

Charger le canon, bourrer le fusil.  
De vermicelle et de macaroni (4).

---

(1) Grand livre.

(2) L'oncle.

(3) Un liard.

(4) Citation d'une chanson populaire.

— Eh bien, père Tapas, je vous l'assure, je me tuerai.

— Vous ferez-là un coup de maître, *per Bacco!* Rodinis composera votre épitaphe.

— Mais êtes-vous bien certain de ce que vous dites? Si mon oncle meurt dans ces dispositions.....

— Si le *signor* oncle vient à mourir, et si le testament reste tel quel, j'en suis très-sûr et très-certain, Rodinis hérite, *ne più ne meno* (1).

— Il faut que je le prévienne. Il y a maintenant six mois que le vieux est à l'agonie, et je me disais qu'il était dur à cuire, qu'il avait l'âme collée à ses os; maintenant, Tapas, je crains qu'il ne meure avant que mes mesures ne soient prises; maintenant, Tapas, je veux qu'il vive!

— A la bonne heure! Voilà parler en bon neveu, dit le vieillard avec ironie. *Evviva il zio!* (2)

— Et si le testament existe, n'y a-t-il aucun moyen de l'annuler? demanda le comte en se creusant l'esprit et en cherchant le côté par lequel il devait lutter contre sa disgrâce.

— S'il n'y en a pas? Comment donc? répondit du même ton railleur le malicieux vieillard. Il suffit que le *signor* oncle m'appelle et me dise:

---

(1) Ni plus ni moins.

(2) Vive l'oncle.

écrivez ceci, écrivez cela, qu'ensuite il y appose sa signature; le testament est aussitôt annulé.

— Qu'il vous appelle et qu'il vous dise.... Non! c'est impossible! dit Gerasimo avec désespoir. Il n'y consentira jamais. Je le sais, je le sens.

Et il parcourait l'appartement à grands pas.

— Si cependant, poursuivit-il après quelque temps de silence, au lieu d'attendre qu'il vous appelle, je lui portais moi-même un acte tout préparé et s'il signait cet acte, cela ne pourrait-il pas servir? serait-ce la même chose?

— Ce ne serait pas précisément la même chose; néanmoins cela pourrait servir.

— Alors, écrivez, Tapas, écrivez; dressez un acte dans la forme voulue.

— Eh! mais à quoi bon? Le signera-t-il jamais?

— Ecrivez, écrivez, vous dis-je! Nous verrons, nous aviserons après.

— Ecrire n'est pas la difficulté, dit le notaire en secouant la tête, et en lançant sur Gerasimo un regard pénétrant.

Il écrivit pendant quelque temps, puis il lut à haute voix ce qui suit:

„Par devant moi, notaire public à Argostoli, ville de Céphalonie, et en présence de témoins, le signor Nicolo Vafura et Denis Serveta,

de moi connus, et n'ayant avec moi ni parenté, ni relations . . . .“

— Ah! des témoins! fit Gêrasimo en pâlisant. Il faut que les témoins signent aussi!

— Bah! Ayez seulement soin, vous, que l'oncle mette son nom au bas de l'acte; pour les témoins ne vous en inquiétez pas. Ce sont de braves et honnêtes gens. Trois fois déjà je les ai arrachés à la potence, et quand ils signent pour moi, jamais leur main gauche ne sait ce qu'a signé la main droite.

Et il continua sa lecture:

„. . . . Le *signor* comte Denis Nanetto a déclaré ce qui suit: Considérant qu'il croit se trouver à l'article de la mort, il déclare et reconnaît comme son seul héritier et comme successeur légitime et incontestable de toute sa fortune, tant en meubles où immeubles, son cher neveu, le comte Gêrasimo Nanetto. La présente étant son unique et irrévocable volonté, il fait savoir à tous et à chacun, que jamais il n'a rédigé, ni signé aucun autre acte testamentaire, soit public, soit privé, antérieur à celui-ci; et que toute autre disposition postérieure qu'on pourrait trouver, si elle n'est le codicile du présent testament, est menteuse et fictive. Fait à Argostoli, ville de Céphalonie. . . .“

— J'ai antidaté d'un mois, poursuivit le



notaire. Tout est en règle, *signor* comte. Voilà votre testament, vous êtes millionnaire, *mio caro*. C'est dommage qu'il manque au bas un tout petit nom. Allez, caressez, flattez de votre mieux le cher oncle; insinuez-vous dans son esprit! S'il veut bien ajouter le petit mot qui fait défaut à l'acte, je vous en fais mon compliment; sinon, embarquez-vous pour Naples en toute hâte.

— Il l'ajoutera, Tapas, il l'ajoutera, morbleu! s'écria Gerasimo en rugissant! de gré ou de force il faut qu'il signe!

— De force, dites-vous! *o bello!* Voilà une parole insensée, par Dieu! reprit le vieillard avec un regard sinistre. Et si vous le faites signer par force, ne savez-vous pas qu'il n'a qu'à vivre deux minutes encore et à dire un seul mot; alors il vous envoie, non plus dans la prison de Naples, mais tout droit, *retta via*, à la potence, *signor conte carissimo?*

— Enfin, voyons! si je vous envoie l'acte revêtu de sa signature, demanda Gerasimo après un moment de silence, vous faites-vous fort d'en assurer l'exécution?

— Envoyez-le moi seulement, dit Tapas, et soyez tranquille; je saurai faire respecter la signature et la dernière volonté du seigneur comte.

— Donne donc, donne vite! cria le jeune

homme, et que Dieu me vienne en aide; si non.. le diable!

Au moment de sortir, il s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Rappelez-vous, vieux Tapas, dit-il, que ce que vous faites pour moi, vous le faites pour Marina.

Puis il s'élança au dehors.

— Sans doute, je me le rappelle, murmura Tapas quand il fut seul. Sans cela, irais-je donc me mettre ainsi la corde au cou pour tes beaux yeux noirs, *mia gioia?*

Un instant après, la fille du notaire entra en sautant dans l'appartement, et s'écria gaîment!

— Venez souper, messieurs, venez souper:

Mais elle s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre, promena avec étonnement ses grands yeux bleus tout autour d'elle, et demanda:

— Où est donc Gérasimo?

Il est parti, répondit son père; il ne soupe pas ce soir avec nous.

— Il ne soupera pas avec nous? fit la jeune fille d'une voix altérée; quand je lui ai dit que je lui ai cueilli moi-même les cerises de notre arbre.

— Enfant que tu es! Ne vas-tu pas pleurer maintenant parcequ'il ne mangera pas tes cerises, dit Tapas d'un ton de léger reproche? Il avait des affaires pressantes et il est parti.

— Si pressantes qu'il ne pouvait même pas nous souhaiter le bonsoir? reprit Marina; et elle semblait réellement sur le point de pleurer.

— Enfant! dit son père, *dunque* tu aimes tant ce Gérasimo?

Sans répondre, Marina prit la main de son père et la couvrit de baisers, cherchant à y cacher la rougeur de ses joues.

— Sois tranquille, ma fille, sois tranquille. Je ne te gronderai pas pour cela. Aime-le, *per Dio!* S'il t'agrée, prends-le. Quand il aura hérité de son oncle, tu seras la femme la plus riche et la plus enviée des Sept-Iles.

Alors Marina jeta ses bras au cou de son père, et ses larmes coulèrent abondamment.

Le notaire serra contre son cœur la gracieuse jeune fille, et la baisa au front avec une vivacité et une tendresse dont on aurait cru incapable le caractère sec et dur que nous connaissons au vieillard. Mais, de même que, dans la solitude des plaines dévorées par les feux brûlants du soleil, ou sur le bord d'un précipice jadis frappé par la foudre, un arbre, débris d'un taillis florissant, pousse encore parfois des jets vigoureux et dresse sa cime verdoyante, en attirant à lui seul tous les sucs nourriciers; ainsi, dans les cœurs endurcis ou livrés aux passions les plus basses, il arrive qu'un seul sentiment

généreux survive encore et qu'il se développe dans d'étonnantes proportions.

Chez Tapas, ce sentiment était la tendresse paternelle.

Jeune encore, il avait épousé la fille d'un des plus riches négociants de l'île contre le gré des parents de sa fiancée. Ce fut là son premier et dernier écart de jeunesse, et encore la réflexion avait-elle été complice des entraînements de son cœur. Sa femme mourut après avoir mis au monde Marina. Cette enfant lui demeura comme un souvenir d'heureuses années, et en même temps comme un témoin du triomphe que son amour-propre avait remporté sur ses rivaux. Aussi concentra-t-il sur elle toute la puissance d'affection que conservaient les fibres les plus intimes de son cœur. Ce sentiment prit en lui une telle intensité, qu'après avoir absorbé ce qui reste toujours de sève saine à l'état latent au fond des âmes même les plus perverses, il se nourrissait également de ses plus mauvaises passions, et unissait à toute la force d'une vertu tout l'entraînement d'un vice. Tapas n'aurait, en effet, reculé devant aucun sacrifice, fût-il le plus grand, mais aussi il n'aurait pas hésité devant un crime, même le plus affreux, si, par l'un ou par l'autre, il eût pu procurer à sa fille la richesse, la jouissance, le bonheur.

## III.

En sortant de chez le notaire, Rodinis s'était dirigé vers le centre de la ville; et avait pris une rue tortueuse pour gagner une maison en apparence propre et convenable, mais en réalité des plus modestes. Au haut de l'escalier qui menait à l'étage supérieur, il rencontra une jeune fille qui arrosait des fleurs, et qu'on aurait pu prendre aisément pour leur sœur. Sa taille était plus souple que le chèvrefeuille; sa main avait la blancheur du lys. Elle tenait à la main une aiguière d'argent, et rappelait, dans cette position, les nymphes de l'antiquité; ses lèvres souriantes étaient aussi rouges que ses œillets.

Cette ravissante créature se nommait Angélique; c'était la fille du négociant Augustin Voratis. Chaque soir Rodinis venait voir Voratis; chaque soir aussi il rencontrait la jeune fille au haut de l'escalier, et il préludait, par de longs entretiens avec elle, aux visites qu'il faisait à son père. Les deux jeunes gens s'aimaient d'une égale tendresse, sans toutefois se l'être jamais dit d'eux-mêmes. Mais ce sentiment naïf et sincère n'avait pu échapper à l'œil du vieux négociant. L'idée d'une union, qui aurait comblé ses vœux, se présentait involontairement à son esprit; mais il n'osait s'y arrêter; la pauvreté des deux

familles lui semblant un obstacle insurmontable à sa réalisation.

Cette union, Rodinis, lui aussi, l'entrevoyait parfois sous la forme d'une image céleste et insaisissable. C'était pour lui comme un rêve doré, mais impossible, et il n'en avait jamais dit mot à Angélique. Content de la voir et de l'aimer en silence, il se résignait à la fatalité, comptant vaguement sur l'avenir, qui peut-être modifierait l'état des choses.

Ce soir-là il lui sembla qu'il était attendu plus impatiemment que d'habitude.

— Accourez, monsieur Rodinis, lui cria de loin la jeune fille, dès qu'elle le vit monter l'escalier, accourez : elle est en fleurs la rose du Bengale que vous m'avez donnée. C'est qu'aussi elle aurait été bien ingrate, si elle n'avait pas fleuri après tous les soins que je lui ai donnés. J'aime tant les roses du Bengale.... et surtout celle-ci, ajouta-t-elle plus bas et d'une voix hésitante, quand Rodinis fut à côté d'elle.

Le jeune homme, au lieu de répondre et de profiter comme d'ordinaire du plus léger prétexte pour rester auprès d'elle, lui saisit la main avec vivacité et la porta à ses lèvres : chose qu'il n'avait jamais osé se permettre depuis qu'il la connaissait ; puis, avant qu'Angélique fût revenue de l'étonnement que lui causa cette agression



insolite, il la quitta brusquement et courut chez Voratis. Angélique le suivit sur la pointe des pieds, légère comme une ombre et curieuse de savoir ce que Rodinis pouvait avoir de si importante à dire à son père pour que cela suffît à l'empêcher de rester un moment auprès d'elle.

Rodinis n'avait, en apparence, aucune communication importante à faire.

— Si vous n'avez rien de mieux de projeté pour ce soir, dit-il au père d'Angélique, le comte Denis vous prie d'aller passer, avec mademoiselle Angélique, quelques instants chez lui, attendu qu'il s'ennuie tout seul à la maison.

Cette invitation si naturelle, si simple, il la prononça d'une voix tellement troublée, qu'Angélique chercha vaguement à se rendre compte de ce qui pouvait être survenu.

On comprend du reste que le souhait du comte Denis était un ordre pour son ami Voratis : aussi appela-t-il immédiatement sa fille, et tous trois se rendirent chez le comte.

Ils trouvèrent le vieillard alité. Il l'était déjà depuis longtemps ; le dernier méfait de son neveu Gerasimo avait achevé d'épuiser une santé déjà minée d'avance par les chagrins. Cependant, malgré les souffrances corporelles qu'il endurait, ses traits annonçaient toute la sérénité de son âme, et ses yeux s'animèrent d'un contentement visible, quand il vit entrer ses amis.

— Mon bon Voratis, dit-il, je vous remercie d'être venu avec cette chère Angélique. Plus je vieillis, mes amis, plus je deviens égoïste. Ma vie ne compte plus maintenant que par instants, et je veux que ces derniers soient adoucis autant que possible par votre présence, comme d'autres veulent en mourant jouir de la vue du soleil.

— Ne vous arrêtez pas à ces tristes pensées, cher conte, répondit Voratis; la Providence, nous l'espérons, ne nous enlèvera pas le bonheur de nous trouver ensemble sur la terre, pendant de longues années encore.

— Ne le croyez pas, mon ami, dit le comte, et pour moi ... ne le souhaitez pas. Quoi qu'il en soit, j'ai une dette qui me pèse, et je crois que j'attendrai avec plus de patience le moment où Dieu m'appellera à lui, quand je l'aurai acquittée.

— Et quelle est cette dette? Envers qui l'avez-vous contractée? demanda Voratis?

— Dans un temps où mon sang circulait plus bouillant dans mes veines, répondit le vieillard, où des nerfs jeunes et vigoureux affermissaient mon bras, le spectacle des événements qui se précipitaient en Europe et des changements consécutifs que subissaient alors les destinées de notre pays, me fit rêver sa délivrance entière et

complète. J'espérais en faire le foyer d'où la liberté rayonnerait sur toute la Grèce. Quelques actes imprudents, un essai trop hâtif pour réaliser nos projets qui n'étaient pas encore mûrs, m'attirèrent la poursuite des autorités, qui, comme vous le savez, étaient d'une grande sévérité.

Dans ces tristes jours, il se rencontra quelqu'un qui, s'exposant lui-même aux plus grands dangers, assura ma fuite. J'eus la vie sauve, mais mon existence eût été détruite, ma fortune engloutie, si ce même ami généreux ne s'en était constitué l'administrateur volontaire, pour me la remettre à mon retour intacte et augmentée. C'est lui encore qui, profitant habilement de la première circonstance propice, et usant de son influence auprès de nos maîtres, fit effacer mon nom de la liste des proscrits et me facilita le retour dans mes foyers. Voilà ma dette, voilà celui envers qui je l'ai contractée.

— Et votre intention est de payer cette dette en ce moment? demanda Voratis d'une voix qui accusait un certain déplaisir.

Il ne me demande même pas ce que je lui offre pour m'acquitter, et il se fâche, l'homme sauvage; il veut me dévorer! dit en souriant le comte Nanetto.

— Je ne vous l'ai pas demandé, répondit doucement Voratis, parce que le plaisir que j'ai

éprouvé à vous rendre ces petits services m'a déjà récompensé au centuple.

— Enfin! Voyons, mon cher débiteur, quel genre de paiement allez-vous me proposer?

— Quelque chose qui me coûtera peu, et qui pourra vous être utile : un conseil.

— Oh! Quant à cela, tant qu'il vous plaira, s'écria Voratis tout joyeux. Donnez-en cent pour un, si vous voulez.

— D'abord cette méchante jeune fille que voilà, qui se joint à son père contre moi, et qui semble prête à me manger de ses grands yeux, je vous conseille... de la marier.

— Père, si les quatre-vingt-dix-neuf autres conseils ressemblent au premier, fit Angélique en rougissant, croyez-moi, bouchez vos oreilles.

— Oh! la méchante descendante d'Ulysse, dit le malade avec une bonté enjouée; elle craint le chant de la Sirène.

Mais Voratis silencieux pencha la tête; un nuage de tristesse couvrit son front.

Le comte Nanetto feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Voilà donc le premier conseil; mon deuxième est que vous lui trouviez un époux qui soit digne d'elle. Je connais quelqu'un qui l'adore en secret, comme on adore les saints, et qui lui donnera certainement tout le bonheur que

l'on peut trouver sur cette terre. Demandez-lui si elle veut écouter mon troisième conseil et recevoir de ma main Rodinis... Regardez-le, tenez; voyez comme son silence, à lui, est éloquent; comme il la supplie par ma bouche. Rodinis, mon enfant, ai-je mal interprété votre silence?

Ainsi interpellé, le jeune homme ne put que saisir respectueusement la main du vieillard, et la couvrir de baisers.

— Mon cher bienfaiteur, dit-il enfin, vous avez entr'ouvert pour moi la porte du paradis, vers lequel je n'osais lever les yeux. J'attends maintenant qu'une bonne parole vienne me l'ouvrir tout-à-fait.

— Entendez-vous? demanda le comte se tournant surtout vers Angélique, qui restait là immobile, et pâle comme une ancienne caryatide.

— Mon très-cher ami, dit Voratis, s'emparant aussi de la main du comte Nanetto, ma fille est pauvre. Je n'étais en droit d'espérer d'autre bonheur pour elle que celui que pouvait lui procurer ma tendresse. Mais, respectable ami, dès que vous intervenez en faveur de Rodinis, dès que Rodinis agrée notre pauvreté, les choses changent de face. Si la volonté d'Angélique n'y est pas contraire, je l'unirai à votre protégé. Je lui donne même à cette occasion, du fond de mon cœur, tout ce dont je puis disposer, ma

bénédictio paternelle. Qu'en dites-vous, ma fille ?

Angélique se jeta dans les bras de son père, et le secret renfermé jusque-là dans son cœur éclata avec ses larmes.

— Mon père, dit-elle, mon sort est entre vos mains. Faites de moi ce que vous voulez.

— Mon cher Voratis, ajouta le comte, ne vous inquiétez pas de la pauvreté de Rodinis. L'homme d'honneur et d'action ne craint pas l'indigence : Dieu ne l'abandonne pas dans ses efforts.

— Aucun trésor, répondit Voratis, n'est comparable au bonheur d'avoir Rodinis pour gendre, et de savoir que le sort de ma fille est remis en ses mains. Va, ma fille, remercie ce second père d'assurer ainsi ton bonheur.

En parlant de la sorte, il la poussait doucement, de façon qu'elle tomba à genoux devant le vieillard malade. Elle lui prit la main pour la baiser, et s'y cacha la figure devenue plus rouge qu'une anémone. En même temps, Rodinis s'empara aussi de la main gauche du comte, qui, unissant alors les mains des deux jeunes gens et plaçant les siennes sur leurs têtes, leva les yeux au ciel, et parut prier pendant quelques instants.

— Mes amis, dit-il enfin, le plus ardent de mes désirs sur la terre est rempli. Maintenant,



j'ouvrirai joyeusement mes bras à la mort qui frappe à ma porte vermoulue. Si le bonheur des enfants peut réjouir l'âme des parents dans l'autre vie, soyez heureux, mes enfants, et je dormirai content dans mon tombeau.

Tous les trois se jetèrent dans ses bras, les yeux humides de larmes.

— Mais, ajouta le bon vieillard, je ne sais combien de gouttes il reste encore pour moi au fond de l'urne de la vie. Vous paraîtrais-je importun, mes enfants, si je vous demandais de hâter cette union de manière à ce que je puisse y assister avant de mourir ?

— Mon cher bienfaiteur, répondit Voratis, j'espère que vous vivrez encore assez longtemps pour bénir leurs enfants comme vous venez de les bénir eux-mêmes. Mais nous sommes tout disposés à célébrer ce mariage aussitôt que vous le voudrez, et dès que notre cher Rodinis sera prêt.

— Je n'ai qu'un seul devoir à remplir, dit Rodinis, mais un devoir qui prend place même avant ma félicité : je dois aller à Corfou pour y recevoir la bénédiction de ma mère.

— Va, mon fils, va, dit le comte ; porte-lui de ma part un petit présent, et demande-lui son consentement en mon nom. La piété filiale sanctifie la vie, et la bénédiction des parents affermit les familles.

Voratis se leva pour partir avec Angélique et Rodinis. Au moment où ce dernier sortait, le comte le rappela.

— Demain, avant l'aube, dit-il, mon navire, le Saint-Gérasimo, met à la voile pour Trieste. Profite de cette occasion, afin d'éviter toute lenteur et de revenir plus vite. Porte-toi bien : quand tu partiras demain, je ne serai probablement pas encore éveillé.

Rodinis se précipita de nouveau sur la main de son bienfaiteur, la baisa, puis il courut rejoindre Angélique.

Pendant que le vieillard s'endormait, pour la première fois depuis sa longue maladie, d'un sommeil doux et léger, Rodinis se dirigeait vers la maison de sa fiancée, rêvant au bonheur qui l'attendait.

Il était déjà plus de minuit quand le vieux Nicolo, le fidèle serviteur du comte Nanetto, qui avait son lit au rez-de-chaussée, crut entendre un bruit étouffé de pas montant l'escalier. Ses facultés assoupies commencèrent à s'éveiller. Cependant on montait toujours ; et au haut, à l'étage, les pas devinrent plus sonores et plus lourds. Le domestique allait s'élancer de sa couche : mais, ayant prêté l'oreille, il entendit qu'on se dirigeait vers la chambre de Rodinis, et se rappela alors que, sorti avec Voratis et sa fille, celui-ci

n'était pas encore revenu. Il comprit que c'était le jeune homme qui était monté; et ce qui le confirma dans cette opinion, c'est que le même pas se porta ensuite de la chambre de Rodinis à l'appartement où reposait le comte. Bientôt même il entendit qu'une conversation était engagée. Rassuré dès lors et se croyant certain que c'était Rodinis qui était rentré, le vieux Nicolo s'abandonna de nouveau, sans la moindre inquiétude, aux douceurs à peine interrompues du sommeil. Pendant quelques instants encore le bruit de la conversation parvint jusqu'à son ouïe affaiblie; mais enfin il s'endormit profondément.

Le serviteur dévoué se leva avec l'aube du jour; il se rendit immédiatement à l'appartement de son maître, et y entra doucement. Après avoir attendu quelques instants en silence, voyant que le comte ne lui disait rien, il se retira en retenant son haleine. Dans le grand vestibule, il rencontra Rodinis sortant de son cabinet:

— Vous êtes revenu hier bien tard, signor Rodinis, lui dit-il.

— Il était en effet fort tard, père Nicolo. Mais que fait le comte?

— Il dort.

— Il dort? Dites-lui donc, quand il s'éveillera, que je lui fais mes adieux et que je suis parti.

— Comment, vous partez, signor Rodinis ?

— Oui, mon ami, pour quelques jours. Il le faut.

— Et vous n'attendez pas pour faire vos adieux au comte ?

Je les lui ai déjà faits, hier au soir. Je ne puis attendre; le navire part.

A ces mots il descendit; quelques minutes après, il était à bord, et le navire s'éloignait.

Vers la même heure, un inconnu remit au notaire une lettre cachetée, et disparut à l'instant.

Tapas ouvrit la lettre, en tira un autre écrit qui y était enfermé, et après avoir considéré ce papier avec quelque surprise, il le mit dans sa poche. Puis il lut la missive avec un trouble manifeste.

— *Birbone!* (1) s'écria-t-il après l'avoir parcourue.

Il était sur le point de la déchirer. Mais il se ravisa, ouvrit un tiroir secret de son bureau, et l'y enferma.

— Qui sait ce qui peut arriver? dit-il; ah! *chi sa?*

Une heure après le départ de Rodinis, Nicolo se rendit de nouveau sur la pointe des pieds à l'appartement du comte. Ne remarquant aucun mouvement, il sortit de même, pour ne pas trou-

(1) Gueux.

bler son sommeil. Il remonta ainsi trois fois, dans l'intervalle d'une demi-heure. Enfin effrayé de ce repos prolongé, il s'approcha du lit, écarta légèrement les rideaux, et quel fut son étonnement, quand il vit que les oreillers recouvraient entièrement la tête du malade. Quelle fut son épouvante quand, les ayant écartés, il vit que le vieillard était mort, et que le visage et les draps étaient souillés de sang!

— Mort! cria le fidèle serviteur en se précipitant hors de la chambre comme un insensé, et en s'arrachant les cheveux; le comte Nanetto! Au secours! au secours! le comte Nanetto est mort!

#### IV.

Les cris de terreur poussés par Nicolo attirèrent les voisins consternés; en un clin d'œil, la fatale nouvelle se transmit de bouche en bouche dans tout Argostoli, où le comte était aimé et vénéré comme un ancien patriarche. La multitude épouvantée accourut à la maison mortuaire et diverses rumeurs commencèrent à circuler, variant et grossissant sans cesse. Les uns disaient que la mort subite du comte était due à un coup d'apoplexie, d'autres que des voleurs l'avaient assassiné pendant la nuit et avaient enlevé dans sa caisse une grosse somme d'argent.

Parmi ceux qui étaient survenus les premiers, se trouvait le notaire Tapas. Vu sa profession, il était d'ordinaire informé avant tout autre des évènements qui s'accomplissaient dans la cité ou dans l'île. Ecartant du coude la foule qui bourdonnait sur l'escalier, fendant les groupes qui montaient et descendaient, le vieux tabellion entra précipitamment dans la chambre où gisait le défunt. Il paraît que le triste spectacle qu'offrait ce visage déjà livide, crispé par l'agonie et encore tout ensanglanté, excita chez Tapas, comme chez les autres assistants, une violente émotion; plus violente même chez le notaire: car si tous les yeux n'avaient pas été en quelque sorte rivés au lit funèbre, chacun l'aurait vu devenir en un instant aussi pâle que le cadavre. Mais bientôt, maîtrisant sa douleur et reprenant son air impassible et sévère, il tira d'une main les couvertures du lit et en couvrit religieusement la tête du mort; puis il appela à part le désolé Nicolo.

— *Caro*, lui dit-il, le comte était vieux; un coup d'apoplexie nous l'a enlevé. Hélas! à quoi servent les larmes? Le réveilleront-elles? Aujourd'hui c'est lui, demain ce sera moi, après-demain vous. Ainsi va l'homme. Une fois mort, il n'est plus bon qu'à être jeté en terre. Maintenant, *caro mio*, qu'avez-vous besoin de tous ces gens ici réunis? Ayons donc un peu de respect



pour le défunt, *cospetto!* Le *merschino* est allé trouver le repos dans l'autre monde : il ne faut pas que sa dépouille soit donnée en spectacle à la foule. Ferme la porte, mon brave, je te le conseille ; mets tous ces curieux dehors, jusqu'à ce que les prêtres soient venus. On l'emportera sans bruit ni tumulte, de même que sa vie s'est écoulée au milieu du calme et de la dignité.

Le fidèle serviteur suivit avec empressement les conseils du notaire qui s'accordaient avec les dispositions actuelles de son cœur, brisé par la douleur et réclamant le silence et la tranquillité. Il invita donc l'assistance à se retirer. Déjà il avait commencé à faire évacuer l'appartement quand arriva Voratis tout hors de lui. Ce dernier se jeta sur le lit en sanglotant ; il saisit dans ses bras le corps enveloppé dans les couvertures ; il baisa ce cadavre qu'accusaient les vagues contours des plis qui le voilaient. Tapas s'étant approché du domestique, lui dit quelques mots à l'oreille ; et Nicolo, allant à Voratis, le prit par le bras pour l'engager, en employant la persuasion et une légère contrainte, à s'éloigner de l'objet de son désespoir. Mais Voratis restait là comme un homme dont l'esprit se rend, mais dont le cœur se refuse encore à céder.

— Permettez-au moins que je revoie encore une fois ses traits vénérables, s'écria-t-il : Sa der-

nière parole a sans doute été une bénédiction pour moi. Permettez que je la recueille sur ses lèvres maintenant sans vie.

Et tout tremblant, il tira le drap qui cachait la figure du comte.... Mais il l'avait à peine écarté, qu'il fut comme frappé de la foudre.

— Le médecin, cria-t-il; courez chez le médecin!

— Le médecin? dit Tapas, que peut faire le médecin? Le malheureux n'a plus ni vie, ni souffle: Il est mort, *povero amico*. Aucun docteur ne le ressuscitera plus.

— Le médecin! cria de nouveau Voratis en courant vers la porte. Immédiatement, amenez-le immédiatement!

— Laissez-le dire, fit Tapas d'un ton de pitié. Ne voyez-vous pas que la douleur l'égaré. Venez, *caro Voratis*, venez, nous sortirons et nous fermerons à clef ce cabinet. Montrez que vous êtes un homme sage: prenez garde de nuire à votre esprit et à votre santé. Venez, *caro*.

Mais, au même instant, deux des assistants qui, au premier cri de Voratis, étaient déjà sortis pour exécuter son ordre, introduisirent un médecin dans la chambre mortuaire; ils l'avaient rencontré passant devant la maison.

Dès qu'il le vit, Tapas abaissa ses lunettes sur ses yeux, ce qu'il faisait toujours, soit à dessein quand il avait à dissimuler quelque pensée, soit machinalement quand il éprouvait une contrariété. Mais, qui s'occupait alors de Tapas ?

— Monsieur, dit Voratis au docteur, vous avez appris la mort de ce bon vieillard. Approchez, monsieur, et dites ce que vous en semble ? De quoi est-il mort ?

— Un *colpo*, *cospetto* ! s'écria Tapas. Qui peut en douter ? Un terrible coup d'apoplexie.

— J'ai mes doutes, répondit Voratis. Laissez dire le médecin.

Le médecin alla près du cadavre. Dès la première vue, il parut frappé, comme l'avait été Voratis, comme l'avait été Tapas lui-même. Puis, il l'observa plus attentivement ; il approcha la main du cou, tâta les glandes, et secouant la tête :

— Signor *Nicolo*, dit-il, d'un ton ferme, allez quérir la justice.

— *Per Bacco* ! que dites-vous-là ? s'écria Tapas. La justice ! Vous ne laissez pas ensevelir un chrétien en paix ? Allez-vous le mettre en jugement comme les Pharaons d'Égypte ?

Le serviteur s'éloigna. Mais le médecin insista avec force :

— Je vous rends responsable, signor *Nicolo*, dit-il. Informez immédiatement les autorités judiciaires.

Après deux minutes, durant lesquelles le médecin poursuivit son examen silencieusement, entra l'agent de police avec un magistrat instructeur.

— Monsieur, leur dit le docteur, le comte Nanetto est mort, à mon avis, non pas d'une mort naturelle, mais d'une mort violente, un crime a été commis. Faites votre devoir.

— Et sur quoi repose votre opinion? demanda le magistrat.

— Sur la pression du pharynx, répondit le médecin en indiquant de la main les parties qu'il énumérait; sur les taches noires du cou, sur le renflement des glandes et des amygdales, sur le gonflement des yeux, sur la contraction des muscles du visage, sur la contorsion spasmodique des extrémités, et sur l'hémorragie qui est un effet de la rupture de la veine jugulaire. Tout cela prouve, à n'en pas douter, une strangulation.

La déclaration du médecin et les preuves terribles sur lesquelles il l'appuyait produisirent dans l'assistance une impression profonde. Voratis, lui, se cacha le visage dans ses deux mains, et, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, il sentit ses forces défaillir et tomba évanoui et comme mort à côté du cadavre de son ami. Tapas ordonna immédiatement qu'on le transportât chez lui, et, ayant pris aussi l'avis du

médecin, il recommanda avec un intérêt tout fraternel qu'on mit aussitôt le malade au lit.

Il paraît que ce spectacle n'avait pas moins fortement ébranlé son propre cœur, car ses lèvres étaient devenues blanches comme de la cire.

— *Per Bacco!* dit-il, dès que Voratis fut sorti, quiconque possède une fortune comme celle du comte Nanetto ne doit pas négliger les mesures de précaution. Un *vocherello* infirme demeure seul au bout du monde, avec un seul vieux domestique pour toute défense. *Cospetto!* il n'y a rien d'extraordinaire que deux *ladroni* soient entrés de nuit et l'aient expédié. La mer est tout près; les meurtriers seront venus de quelque embarcation, et maintenant attrape-les; ils voguent Dieu sait où.

— Au moins, sieur Tapas, reprit l'agent de police, notre devoir est de chercher jusqu'à ce que nous les ayons découverts.

Puis, il invita tous les spectateurs à se retirer, à l'exception du juge-instructeur, de Tapas, du domestique et du médecin; et, s'adressant à ce dernier, il lui demanda s'il était impossible que le comte eût eu une attaque, pendant la nuit, et que, dans cet état, les oreillers fussent tombés sur sa tête et l'eussent étouffé. La réponse du docteur fut que l'état du visage et la position des membres témoignaient d'une lutte

violente, et non d'une mort subite arrivée au milieu d'une défaillance. Le vieux Nicolo, appelé par le juge, plaça les oreillers sur la tête du mort comme il les avait vus à son entrée dans la chambre. On reconnut qu'il était inadmissible qu'il se fût de lui-même placé dans cette position, et l'on dut constater qu'il y avait eu préméditation et violence.

Le commissaire de police découvrit ensuite complètement le cadavre. Le drap de lit était déchiré en bandes près de pieds. Le domestique, interrogé à ce sujet, répondit que ce drap de lit était neuf lorsqu'il l'avait étendu la veille au soir. Il était donc évident que c'était le défunt qui l'avait déchiré pendant son agonie.

Le commissaire procéda ensuite à la visite des meubles; on n'y voyait nulle part la moindre trace d'effraction. Ayant demandé les clefs à Nicolo, il ouvrit les tiroirs du secrétaire, et y trouva une somme d'environ mille ducats en pièces d'or et d'argent. Tapas, ayant alors exhibé l'acte par lequel Gerasimo, neveu et héritier du défunt, le constituait son fondé de pouvoir universel, et pour plus d'exactitude, ayant aussi montré le testament du vieillard, rédigé un mois avant sa mort en faveur de Gerasimo, demanda que la somme trouvée dans les tiroirs lui fût remise contre reçu. Les deux magistrats n'y firent aucune objection.



Après la visite des meubles, le commissaire examina les fenêtres l'une après l'autre : toutes étaient fermées. Or, il était impossible de les ouvrir du dehors sans violence, et il n'y en avait pas de trace. Les portes étaient également intactes.

— Etonnant ! fit le juge d'instruction. Que le comte ait été assassiné, c'est évident ; cependant les voleurs ne laissent pas d'habitude mille ducats dans les tiroirs, et n'entrent pas par les trous des serrures. N'est-ce pas vrai, signor Tapas ?

— *Sicuro ! sicuro !* répondit le notaire tout en essuyant la sueur de son front.

— Personne autre que vous n'habite dans l'enceinte de cette maison ? demanda le juge au domestique.

— Personne, répondit celui-ci, excepté monsieur Rodinis, secrétaire du défunt, et moi.

— Vous fermez la porte chaque soir ? ajouta le commissaire.

— Oui, chaque soir.

— Vous rappelez-vous l'avoir fermée hier ?

— Hier, comme toujours. Je me le rappelle parfaitement.

— Et ce matin, quand vous vous êtes levé, l'avez-vous trouvée fermée ? reprit le commissaire.

— Non ! répondit Nicolò, je l'ai trouvée ou-

verte. Cependant comme monsieur Rodinis a une seconde clef, et qu'il est rentré hier assez tard dans la nuit, je n'ai pas eu le moindre soupçon et j'ai cru que c'était lui qui avait oublié de la fermer.

— Ah! le signor Rodinis a une seconde clef! s'écria Tapas. Et, en un instant ses lèvres jusque-là affreusement pâles, se colorèrent de nouveau; dans ses yeux brilla un éclair soudain que voilèrent ses lunettes vertes.

— Qu'on fasse venir le sieur Rodinis, dit le juge; il peut nous éclairer dans nos recherches.

— Le sieur Rodinis n'est pas ici, il est parti pour Corfou, répondit Nicolo.

— *Come!* rentré tard pendant la nuit, et aujourd'hui parti de bonne heure! *Per Dio santo!* fit Tapas en se parlant à lui-même, et relevant ses lunettes sur son front, il découvrit un regard exprimant l'étonnement.

— Il est parti pour Corfou! reprit le juge; et quelle heure était-il quand le sieur Rodinis est rentré hier?

— Messieurs, dit Nicolo effrayé, vous n'allez pas soupçonner que Rodinis soit l'assassin du comte.

— *Caro mio*, interrompit le notaire; Rodinis est un excellent jeune homme. Je l'aime comme mes yeux. Cependant, tous les hommes sont

filz d'Adam, et la tentation a de longues pattes, comme dit le proverbe.

Ensuite, *amico*, dans une question aussi grave, il faut que la justice fasse des recherches, et tant mieux pour lui s'il est innocent. — Il a raison, ajouta le juge avec douceur. Il est de notre devoir d'examiner toutes les circonstances. C'est surtout l'innocent qui y est le plus intéressé, afin que son innocence soit établie. Je vous prie de répondre. A quelle heure Rodinis est-il rentré cette nuit?

— Je ne le sais pas au juste; c'est à minuit ou même après minuit, répondit le serviteur.

— Mais, alors sans doute, dit Tapas, comme si cette réflexion lui avait échappé jusqu'à ce moment, le signor Nicolo dormait déjà.

— Avez-vous vu Rodinis, quand il est rentré? demanda le juge.

— Non, je l'ai entendu. Le bruit de ses pas m'a réveillé, mais bientôt je me suis rendormi.

— Et vous n'avez entendu aucun bruit?

— J'ai entendu Rodinis se diriger vers sa chambre. Avant d'y rentrer il s'est rendu à celle du comte. Là, j'ai entendu qu'ils parlaient ensemble, et alors je me suis rendormi.

Tapas jeta un regard expressif sur le juge et le commissaire.

— Et le matin, dit-il, quand il est parti, le comte vivait encore assurément?

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas, répondit Nicolo en versant de nouvelles larmes.

— Comment? Il est parti sans prendre congé du comte? demanda de nouveau Tapas que la curiosité et sans doute aussi son affection pour le défunt entraînaient jusqu'à oublier qu'il n'avait pas le droit d'interroger. Cependant, le juge-instructeur, reconnaissant la grande capacité du notaire, lui céda volontiers ce droit.

— Oui, sans prendre congé de lui, répondit Nicolo. Il m'a dit que le soir, il lui avait fait ses adieux, qu'il était pressé et qu'il ne voulait pas l'éveiller.

Le juge fixa le commissaire d'un œil singulier, et tous deux secouèrent la tête.

— Suspect, *veramento*, fit Tapas, comme interprétant la pensée des deux autres. Cependant, je ne puis concevoir que Rodinis . . . . Quel motif pouvait-il avoir, quel intérêt pour agir ainsi, puisqu'il n'a rien obtenu? Le comte le nourrissait pendant sa vie. Que lui rapporterait la mort du comte? Il n'est cependant pas son héritier.

En disant ces derniers mots il abaissa ses lunettes.

— Quoi qu'il en soit, dit le juge, il faut que Rodinis vienne.

— Peut-être alors découvrirons-nous, par ses réponses, les motifs qui nous échappent.

Là-dessus, la police donna l'autorisation de procéder aux funérailles, qui furent célébrées avec une grande solennité. Le lendemain, Tapas présenta le testament du comte à la confirmation du tribunal, et l'envoyant à Gerasimo, il lui écrivit :

„Mauvaises nouvelles, mauvaises nouvelles, *signor* comte. Le *caro zio* (1) est parti pour le grand voyage. Vous avez ci-joint son testament, *povero amico*. N'allez pas, à votre tour, mourir de chagrin. D'ici à quelque temps, ne venez pas à Argostoli, où tout vous paraîtrait sombre et noir. Restez où vous êtes, cela sera plus sain ; ou bien cherchez une consolation dans les voyages jusqu'à l'apaisement de . . . votre désespoir ?“

---

## V

Cependant Rodinis était en route pour Corfou ; et, comme à cette époque la navigation par les bateaux à vapeur était chose très-rare encore, il avait pris place sur un navire à voiles. Son impatience était grande ; mais les éléments sont peu sensibles à l'impatience des hommes. Aussi

---

(1) Cher oncle.

le trajet dura-t-il, malgré tout, quatre jours, qui lui semblèrent quatre siècles, d'autant plus qu'il calculait déjà qu'il lui en faudrait tout autant pour le retour.

Il est inutile d'insister sur les détails de son entrevue avec sa mère. Le lecteur les devine sans peine. En une heure il lui avait fait part de son bonheur, il avait obtenu son consentement et sa bénédiction, et lui avait montré le testament par lequel le comte lui léguait, à elle personnellement, une somme de quatre mille ducats. Après s'être uni de grand coeur à toutes les expressions que la reconnaissance envers le bienfaisant vieillard inspirait à sa brave mère, Rodinis tournait déjà les yeux vers le rivage, espérant triompher de l'amour maternel, qui voulait lui dérober encore un jour ou deux. Il céda finalement quelques heures, et consentit à attendre le dîner. A table, on discuta s'il ne passerait pas la nuit, et Rodinis était sur le point de sacrifier quelques heures encore aux instances de sa mère, quand un domestique lui remit une lettre cachetée d'un sceau officiel.

— Qui l'a apportée? demanda Rodinis.

— Trois constables de la police, répondit le domestique. Ils attendent dans la cour.

Rodinis ouvrit la lettre et parut troublé.

— Mère, dit-il, en souriant, mais avec une



voix altérée, voici un allié qui me vient en aide contre vous.

— Quel allié?

— La police de Céphalonie. On m'invite à y retourner sans délai.

— Quoi? A peine arrivé! Qu'est-ce que cela veut dire? Mais si tu voulais cependant ne pas y aller aujourd'hui et attendre jusqu'à demain....

— Les huissiers ont l'ordre de m'emmener avec ou sans mon consentement.

— Qu'y a-t-il? ô mon Dieu! Qu'arrive-t-il, s'écria la bonne mère, que la police te fasse saisir? .... mais qu'y a-t-il?

— Je ne le sais pas plus que vous, répondit Rodinis. Mais, calmez-vous, ma mère, ce ne peut être d'aucune importance.

— Voyons d'abord les huissiers.

Ceux-ci furent appelés. L'un d'eux, celui que la police de Céphalonie avait chargé de l'exécution du mandat s'avança vers Rodinis d'un pas mal assuré, tandis que les deux autres, qui lui avaient été adjoints par l'administration centrale de Corfou, afin de lui prêter main forte, restaient près de la porte pour la garder.

— Donc, signor Gianetto, demanda Rodinis, on m'invite à retourner à Céphalonie? Savez-vous et êtes-vous autorisé à me dire la raison de cet ordre?

L'homme parut troublé.

— Monsieur, dit-il, le comte Nanetto est mort et ... on soupçonne qu'il a été assassiné. La police fait des recherches et vous mande comme ... témoin.

Ces paroles produisirent un effet tout différent sur la mère et le fils : chez la première elles dissipèrent les craintes, sur l'autre elles tombèrent comme un coup de foudre.

— Le comte ! ... mort ! ... assassiné ! ... O mon Dieu ! s'écria le jeune homme devenu pâle comme la muraille ; et, abattu par la douleur, il tomba dans les bras de sa mère.

Les envoyés de la police échangèrent un regard d'intelligence. Mais Rodinis ayant dit adieu à sa mère :

— Allons, messieurs, dit-il, aux huissiers. Le bonheur pouvait attendre, le désir pouvait différer, mais un devoir douloureux ne souffre aucun délai.

Quelques instants après ils montaient ensemble sur un navire de l'État, et ils arrivèrent assez rapidement à Argostoli.

A peine débarqué, Rodinis voulut se rendre au tombeau de son bienfaiteur, et lui porter le tribut de ses larmes. Ses compagnons lui firent observer qu'ils avaient l'ordre de le conduire directement à la police. Il les suivit donc chez le magistrat à qui il demanda l'autorisation tantôt

refusée. Ce dernier répondit qu'il avait ordre de s'emparer de sa personne, et il le livra au gardien de la prison; à son tour, le gardien de la prison lui notifia qu'il avait ordre de l'empêcher de communiquer avec qui que ce fût, et il l'enferma dans une cellule isolée.

Rodinis croyait rêver, et ne pouvait s'expliquer d'aucune façon ce qui lui arrivait. Il lui venait parfois à la pensée que le gouvernement était sur les traces d'une de ces conjurations qu'enfantait l'enthousiasme inquiet de nos compatriotes insulaires, au début de l'insurrection de la Grèce, et qu'on l'avait arrêté sur des soupçons imaginaires; d'autrefois, il se persuadait que la police avait simplement commis une erreur de personne. Toute la nuit se passa en conjectures; mais le chagrin causé par la mort de son bienfaiteur, de son second père, étouffait dans son cœur, il faut le dire à sa louange, toute autre préoccupation.

Le lendemain matin, de bonne heure, il fut conduit au tribunal, à son grand contentement, l'interrogatoire devant sans nul doute, pensait-il, éclaircir sa position et le tirer lui-même de son incertitude. Les questions suivantes lui furent posées, selon l'usage :

- Votre nom ?
- Athanase Rodinis.

- Votre patrie?
- Corfou.
- Votre âge?
- Vingt-quatre ans.
- Votre profession?
- Secrétaire du comte Nanetto.
- Où avez-vous appris la mort du comte?
- A Corfou, par les agents de police qui m'ont arrêté.
- Quand êtes-vous parti pour Corfou?
- Le dix de ce mois.
- A quelle heure?
- A cinq heures du matin.
- En quel état avez-vous laissé le comte Nanetto, à votre départ?
- Il dormait.
- Comment savez-vous qu'il dormait?
- Son domestique me l'a dit.
- Et vous n'êtes pas entré chez lui pour lui faire vos adieux?
- Non! afin de ne pas interrompre son sommeil.
- Il paraît fort étonnant, lorsqu'on connaît les relations familières qui existaient entre le comte et vous, que vous n'avez pas tenu à prendre congé de lui avant votre départ.
- Je lui avais dit adieu la veille, sachant que je devais me mettre en route le lendemain de grand matin.

— Vous étiez sorti le soir de la maison : où êtes-vous allé, et à quelle heure êtes-vous rentré ?

— Je suis allé chez le notaire Tapas et, de là, chez monsieur Voratis, avec lequel je suis retourné chez le comte. Puis, j'ai reconduit monsieur Voratis chez lui, et j'y suis resté jusqu'à une heure après minuit ; et alors, je suis rentré me coucher.

— Une fois revenu à la maison, où vous êtes-vous rendu, et qu'avez-vous fait ?

— J'ai été à ma chambre, où j'ai fait mes apprêts de voyage, et je me suis mis au lit.

— Quand vous êtes rentré, la porte extérieure était-elle fermée ?

— Je l'ai trouvée ouverte, et j'ai pensé que le domestique avait eu une raison quelconque pour la laisser ainsi.

— Vous avez une clef de la porte ?

— Oui.

Après ces questions le juge appela Tapas.

Le notaire déposa que, le neuf de ce mois, dans l'après-dîner, Rodinis était venu effectivement à son bureau, et qu'en présence de plusieurs de ses clients, il lui avait demandé de lui procurer une somme de mille écus à emprunter, assurant que, sous peu, il serait à même de la rendre ; que, sur ses propres instances, il lui avait avoué,

en particulier, que le comte Nanetto l'avait, dans un testament sous seing-privé, institué son légataire universel. Tapas ajouta qu'il n'avait pas voulu donner suite à la négociation de l'emprunt, soupçonnant quelque fraude, car il savait qu'un mois auparavant le comte Nanetto avait laissé sa fortune à son neveu Gerasimo par un acte testamentaire notarié. Dès lors, s'il voulait introduire dans ses dernières volontés un changement soit partiel, soit total, il fallait, d'après la loi, et selon un article du testament-même, le faire par un codicille notarié ajouté à ses précédentes dispositions.

Le juge d'instruction trouva cette déclaration d'un grand poids.

Après Tapas, furent appelés les clients qui s'étaient trouvés, le neuf à son bureau. Ils déclarèrent unanimement qu'ils avaient entendu Rodinis demander à emprunter mille écus, et assurer qu'il aurait bientôt des propriétés qui lui permettraient de garantir dix fois un prêt de cette valeur.

Voratis, qu'on fit venir ensuite, confirma que, le neuf au soir, Rodinis était venu chez lui, qu'il les avait accompagnés, sa fille et lui, à la maison du comte; et sur de nouvelles questions qu'on lui adressa, il déclara qu'il avait fiancé Angélique à Rodinis sur les instances du comte.



— Pardonnez-moi si je parais m'ingérer dans vos affaires de famille, dit le juge avec douceur: Soyez persuadé que je me borne rigoureusement à tout ce qui peut m'éclairer dans la recherche de la vérité. Rodinis est pauvre. Le comte Nanetto ne vous l'a-t-il pas dit quand il vous le proposait comme gendre?

— Le comte m'a dit que si Rodinis n'avait pas de fortune, il avait cependant ce qui y conduit, les talents et l'honneur.

— Le soir de sa mort, demanda le juge en insistant, le comte ne vous a donc pas dit qu'il faisait Rodinis son héritier?

— Rodinis son héritier? s'écria Voratis; non? il ne l'a pas dit. C'est là une calomnie contre Rodinis.

— Et, ce soir-là, continua le juge-instructeur, vous êtes sorti de chez le comte avec Rodinis?

— Oui!

— Quelle heure était-il quand Rodinis vous a quitté?

— Il était une heure après-minuit.

Nicolo, interrogé à son tour, répéta exactement ce qu'il avait déjà dit dans sa première déclaration; il persista à dire que Rodinis était rentré la nuit, s'était rendu à la chambre du comte, et que, là, il avait entendu causer avec

le vieillard. Comme on lui demandait s'il était à sa connaissance que son maître eût institué Rodinis son héritier, il répondit qu'il n'en avait jamais rien entendu dire.

On appela de nouveau Rodinis.

— Le neuf de ce mois, lui dit le juge, vous vous êtes adressé au notaire pour obtenir un prêt de mille écus. Pourriez-vous nous dire quel besoin vous aviez de cette somme ?

Comme il voyait que Rodinis hésitait à parler :

— Rappelez-vous, ajouta-t-il que vous nous avez promis et que vous nous devez toute la vérité.

— Si le tribunal a besoin, dit Rodinis, de pénétrer dans le sanctuaire de ma vie privée, pour obtenir quelque lumière dans ses recherches, je ne ferai pas de difficulté de le lui ouvrir, bien que, je l'avoue, ce soit avec regret. J'ai réellement demandé un emprunt, mais éventuellement. La main de mademoiselle Angélique Voratis devait être sollicitée pour moi. Je n'avais besoin de mille écus que dans le cas où ma demande serait agréée.

— Mais vous aviez dit au notaire que vous pouviez assurer aux prêteurs une garantie immobilière valant dix fois l'argent désiré. Vous n'avez pas de fortune en Céphalonie. Comment l'entendez-vous ?

— Non, je n'ai pas des propriétés, mais le comte Nanetto m'a laissé les siennes. Voilà pourquoi je tâchais d'obtenir un emprunt, ne pouvant et surtout ne voulant pas durant la vie de mon bienfaiteur, toucher à sa fortune.

— Le comte Nanetto vous a donc institué son héritier? Mais, comment cela? n'avait-il pas son neveu?

— Il ne m'appartient pas, répliqua Rodinis en évitant de répondre à l'insinuation du juge, il ne m'appartient pas d'apprécier les raisons que pouvait avoir le comte de laisser ses biens à un autre plutôt qu'à son neveu.

— Et il a fait un testament où il vous déclare son légataire?

— Oui.

Rodinis le tira de sa poche et le remit au juge, qui en prit connaissance avec une attention minutieuse.

— La signature est-elle du comte? demanda-t-il enfin.

— Mais sans doute, dit Rodinis avec calme.

— Cependant, elle n'est pas de la même écriture que l'acte lui-même.

— C'est tout simple, l'acte n'est pas écrit de la main du comte.

— Et de quelle main est-il donc écrit? demanda le juge d'un air soupçonneux.

— De la mienne.

— Comment! de la vôtre?

— Oui, répondit Rodinis avec simplicité :  
J'ai écrit sous la dictée du comte.

— Ah! Vous avez écrit sous sa dictée, sieur Rodinis, fit le juge en fixant sur lui un regard scrutateur. Ne me direz-vous pas quand il vous a dicté, et quand vous avez écrit ce testament?

— Le neuf de ce mois, vers midi.

— Ah! le neuf? observa le magistrat d'un air ironique; le dernier jour de sa vie. C'est bien heureux, monsieur Rodinis, qu'il n'ait pas attendu jusqu'au dix.

Rodinis porta son mouchoir à ses yeux.

— Gardez cette ostentation tragique pour le jour du jugement, ajouta le juge avec sévérité. Il se peut qu'elle soit de quelque effet alors. Pour le moment, retournez en prison.

Ainsi, au moment où il espérait que l'interrogatoire l'éclairerait lui-même en éclairant ses juges et mettrait fin à sa détention, Rodinis se voyait de nouveau jeté dans son cachot, avec l'affreuse persuasion qu'on le soupçonnait d'être l'assassin du comte!

## VI.

Ordre fut donné de garder le prisonnier plus sévèrement; et l'on ne permit plus à personne de le visiter. La production des preuves, l'interrogatoire des témoins, dont plusieurs, comme la mère de l'accusé, demeuraient à Corfou, demandèrent un délai de plus d'un mois.

Enfin, arriva le jour fixé pour le jugement. Une multitude innombrable, comme il ne s'en était jamais vu à aucun débat judiciaire dans ce pays, encombra la salle d'audience et les abords du tribunal.

Les spectateurs étaient accourus, non-seulement de tous les points de Céphalonie, mais encore des îles voisines et de Corfou. L'assassinat du comte Nanetto, homme de bien, vénéré de tous et généralement aimé, avait fait naître une indignation universelle. Ceux qui avaient toujours regardé Rodinis, comme un homme intègre et honorable hésitaient à admettre les charges qui pesaient sur lui; d'autres (et c'était le plus grand nombre), avaient appris en frémissant le crime qui lui était imputé. Jamais ils n'avaient ouï parler d'une si affreuse ingratitude, jamais parricide ne s'était produit avec l'entourage de circonstances plus odieuses.

Quand le prévenu fut introduit, ceux qui le connaissaient plus personnellement furent les seuls

qui considérèrent l'assurance de son regard et la fermeté de sa démarche comme une preuve de son innocence ; le reste de l'assistance n'y vit que l'indice d'une impudente perversité, d'un endurcissement criminel. Dès lors, les sentiments de sympathie et d'horreur qui partageaient l'auditoire, furent portés à l'extrême. On procéda d'abord à l'audition des témoins qui avaient subi l'enquête, et on donna lecture des dépositions des témoins absents. Parmi les premiers, le vieux Nicolo attira tout particulièrement l'attention et excita la compassion de l'assemblée. De la tête aux pieds, il était vêtu d'habits noirs. Sa blanche chevelure retombait des deux côtés sur ses épaules ; sa tête était penchée vers la terre comme succombant sous le double poids de l'âge et du chagrin ; son front pâle, ses yeux rougis par les larmes, témoignaient de sa profonde douleur. La sincérité incontestable de la déposition, et la contradiction qu'on remarqua entre sa déclaration et celle de Rodinis relativement à l'emploi que l'accusé avait fait de son temps, la nuit même du crime, produisirent une grande impression sur l'assistance et sur les juges.

Non moins grande était la douleur de Voratis.

Quand il fut appelé à comparaître, et qu'il vit Rodinis au banc des prévenus, il voulut se



jeter dans ses bras, mais les huissiers s'y opposèrent. Ayant retrouvé le calme, il renouvela ses premières affirmations, attestant avec force qu'il n'existait aucun testament du défunt en faveur de Rodinis. Il était convaincu que telle était la vérité, et que la vérité était le plus sûr appui de l'innocence. L'accusé essaya de prendre la parole, mais le président lui intima l'ordre de se taire jusqu'à ce qu'on l'interrogeât.

Lorsque Tapas entra pour déposer à son tour, il avait ses lunettes abaissées sur les yeux. Sur ses lèvres errait un sourire qui semblait être à la fois un signe de modestie et en même temps de compassion pour l'accusé. Il s'efforçait de donner à sa voix un ton insinuant, et pour ainsi dire, de mielleuse douceur.

Pour lui, le prévenu était toujours l'onorable signor Rodinis, le prezievole signor Rodinis, parfois, le carissimo signor Rodinis. Il déclara que le rispettabile signor Rodinis, peu d'heures avant que des malfaiteurs eussent tué le povero conte Nanetto, lui avait assuré que bientôt il aurait de grandes richesses, et lui avait parlé de l'existence d'un testament, par lequel le comte le constituait son légataire universel. Quant à lui, Tapas, cette nouvelle l'avait fort étonné, car, un mois auparavant, le comte avait fait dresser un acte testamentaire dans sa propre étude, et

tout changement postérieur devait y être ajouté sous forme de codicille. Le notaire, interrogé sur la signature du testament privé, répondit quelle ressemblait à celle du comte, mais qu'il croyait néanmoins y trouver quelque différence.

Après l'audition des témoins, l'accusateur public prit la parole en italien.

Alors la langue grecque était encore, dans les Iles Ioniennes, exclue des sanctuaires de Thémis. Dans des provinces grecques, la tribune judiciaire, la meilleure et la plus sûre école d'éloquence, était alors interdite à la Muse hellénique; et l'habitant des Sept-Iles, placé en face de ses juges, entendait son accusateur et son avocat traitants de son honneur, de sa fortune et de sa vie, sans pouvoir comprendre un seul mot de leurs discours.

Heureusement, ceux qui avaient entrepris l'œuvre généreuse d'une réforme dans cette partie des contrées helléniques, résistant vaillamment à une plus longue violation de leur droit naturel, travaillèrent avec ardeur à mettre fin à cette ridicule absurdité et ils parvinrent à couper ce rejeton bâtard de l'ancienne domination vénitienne.

Les premières difficultés, les fautes inévitables à tout apprentissage de cette nature, ne découragèrent point les moins exercés. Tous se mirent à l'œuvre avec enthousiasme pour recon-

quérir la belle langue de leurs pères. Ils savaient que la conviction est toujours éloquente et que d'ailleurs l'idiôme hellénique, même entaché de corruption, serait plus agréable à l'ombre d'Ulysse, que toutes les recherches de style dans une langue étrangère; ils comprenaient enfin que la renaissance de la littérature grecque dans les Sept-Îles serait la protestation la plus énergique de la nationalité hellénique (1).

L'accusateur public s'exprima donc en italien: il parla avec une grande chaleur, avec beaucoup de véhémence. Sa logique était serrée et paraissait invincible.

Il retraça toutes les circonstances qui prouvaient, sans laisser l'ombre d'un doute, que le comte Nanetto avait été assassiné; il rappela qu'au matin qui suivit la perpétration du crime, la porte de la maison avait été trouvée ouverte, sans porter néanmoins aucune trace extérieure de violence: or, „à l'exception du fidèle Nicolo, qui n'avait aucun intérêt à la mort du comte, qui idolâtrait son maître, personne autre que Rodinis n'avait de clef.“

Il s'arrêta ensuite à démontrer que l'assassin n'était pas un simple voleur, puisque l'argent et les effets du comte avaient été trouvés intacts:

---

(1) Ce passage était écrit lorsque les îles Ioniennes étaient encore placées sous le protectorat de l'Angleterre.

„Dès lors, s'écria-t-il, qui pouvait avoir quelque motif de commettre ce forfait, sinon celui qui se présente pour en recueillir les fruits, sinon Rodinis, qui paraît ici tenant en main le testament du défunt ?

„Mais ce testament lui-même, qui tirerait Rodinis de la misère pour l'élever au faite des richesses, quelle valeur a-t-il ? Il est écrit tout entier de la main du prétendu légataire, et ne porte du comte que la signature : encore l'authenticité de cette signature est-elle contestée par les témoins les plus compétents ? Tel qu'il est, cet acte contesté et d'un caractère exclusivement privé prétend annuler d'autres dispositions préexistantes, conclues devant notaire, sans en être le codicille, et contrairement à une prescription expresse contenue dans celles-ci ?

„Quand a-t-il été rédigé ? Peu d'heures avant le crime.

„Quand Rodinis l'a-t-il présenté ? Seulement après la perpétration de l'attentat, lorsque la victime n'était plus là pour le démasquer.

„Qui donc peut en douter encore ? Ce testament est fictif, ou bien la signature en a été extorquée par la violence ! Rodinis rentre très-tard dans la nuit du crime ; il va à la chambre du comte, et cause avec lui. Pourquoi persiste-t-il à nier cette circonstance, alors que Nicolo l'a

entendu? Le comte vivait encore à ce moment; le lendemain matin on ne trouve plus qu'un cadavre ensanglanté. Pourquoi, lorsqu'il faisait jour à peine, Rodinis s'échappe-t-il promptement de l'île? Pourquoi s'en va-t-il, sans même passer par l'appartement du vieillard, comme le domestique l'y engageait?

L'accusateur conclut en affirmant que le prévenu avait fabriqué un faux testament et assassiné le comte.

„Quant à la peine à prononcer contre le coupable; il la laissait à l'appréciation des juges.

— Je connais, dit-il en terminant, la férocité des lions, la soif du sang qui anime les tigres: mais, jamais je n'ai entendu parler d'un tel excès de monstruosité, même chez les animaux les plus sauvages: dans le code d'aucun peuple, on ne trouve un châtiment correspondant à un aussi exécrationnel forfait.“

Rodinis écouta cette accumulation de redoutables syllogismes avec un étonnement toujours croissant.

Le réquisitoire du ministère public lui semblait si fort, ses conjectures si habilement fondées, qu'il sentait que lui-même en serait convaincu, s'il n'avait pas la conscience de sa propre innocence.

Enfin, se levant avec dignité, dès que



l'accusateur eut terminé son discours, il dit que ce qu'il regretterait jusqu'à la mort, c'était la fin déplorable de son bienfaiteur, pour lequel il avait constamment éprouvé l'amour d'un fils. C'était pour lui, ajouta-t-il, un surcroît de malheur d'être soupçonné de l'assassinat de son second père : cependant il souffrait sans murmurer une telle imputation, reconnaissant qu'un étonnant concours de circonstances semblait déposer contre lui. Confiant en la puissance de la simple vérité, il n'avait pas voulu se munir d'un avocat : et même à présent que la vérité semblait si difficile à établir, il ne voulait pas devoir son salut à l'artifice d'une plaidoirie : il opposerait simplement une absolue dénégation à toutes les apparences qui semblaient le condamner.

L'accusé assura de nouveau que c'était avec une complète liberté que le comte Nanetto lui avait dicté son testament, et que lui-même, au contraire, s'y était prêté à contre-cœur ; il soutint que le comte y avait ensuite apposé sa signature, mais il refusa constamment d'indiquer les raisons qui, à sa connaissance, avaient engagé le défunt à suivre cette ligne de conduite. Il ajouta que le comte ne lui avait jamais parlé d'une autre disposition antérieure ; que le neuf au soir, il lui avait permis de partir pour Corfou et lui avait



souhaité le bon voyage, afin qu'il n'eût pas à entrer le matin dans son cabinet et à troubler son sommeil; qu'enfin, lorsqu'il s'était mis en route, il ne savait rien du crime affreux qui venait d'être commis.

— Voilà toute ma défense, poursuivit-il; si les apparences me sont contraires, la vérité m'est favorable.

Après avoir ainsi parlé, il reprit sa place avec calme.

La faiblesse de cette justification parut à tout le monde de fâcheux augure. Les indifférents secouèrent la tête avec une expression menaçante; les amis de Rodinis se cachèrent le visage, et Voratis, prévoyant un dénouement sinistre, se prit à pleurer comme un enfant.

Le tribunal se retira pour délibérer.

Une grande agitation régnait dans l'auditoire; on y entendait ce sourd murmure qui se produit sur la mer quand l'ouragan est prêt à se déchaîner. Lorsque les juges rentrèrent, une heure après, avec un arrêt portant la peine de mort contre Rodinis „convaincu de faux en écriture et d'assassinat“, il n'y eut pas une seule exclamation de pitié en faveur du condamné. Quelques spectateurs firent même entendre des applaudissements. Il se trouvait cependant dans l'assistance bien des personnes qui connaissaient

et aimaient Rodinis ! Mais, chez elles, l'horreur causée par le crime affreux qu'on lui imputait, étouffait tout sentiment de commisération. Quant à Voratis, il avait à peine entendu la sentence, qu'il était tombé en défaillance. On avait dû l'emporter hors de la salle.

Cependant, pour être tout à fait exacts, nous devons dire qu'il s'éleva une voix pour plaindre Rodinis. Au sortir de l'audience on entendit le notaire Tapas répétant à diverses reprises ;

— *Il meschino ! il poveretto !*

Revenu à lui, Voratis courut à la prison. Le condamné n'était nullement abattu ; il n'affichait pas non plus une orgueilleuse indifférence pour la vie ; mais il était absolument confondu par tout ce qu'il venait d'entendre à l'audience ; il avait peine à accorder ses idées.

— Demandez votre grâce, hâtez-vous de demander votre grâce ! s'écria le père d'Angélique. La loi vous accorde un délai de six semaines ; hâtez-vous d'en profiter.

— Ma grâce ! répondit Rodinis en ouvrant des yeux étonnés. S'il m'était encore permis de demander justice, je le ferais avec empressement ; mais il n'y a qu'un coupable qui demande sa grâce, et je ne suis pas coupable. Je ne la demanderai pas.

— Mais ils vous feront mourir ; vous n'avez plus aucun autre moyen de salut.

— Ils me feront mourir, dit Rodinis en pâissant. Je l'ai entendu, et je regrette du fond de l'âme de devoir mourir par suite d'une fausse et fatale interprétation des circonstances, par suite d'une malheureuse erreur des juges. Je regrette de devoir abandonner la vie, si jeune encore, au moment où elle se présentait à moi avec la corne d'Amalthée pleine de toutes les félicités. Un instant, mon union avec Angélique, qui avait été l'objet de l'adoration secrète de toute ma vie, s'est montrée à moi comme une vision céleste : cette éclatante vision, une mort prématurée va l'anéantir.

Nous touchions au moment d'avoir en abondance toutes les jouissances que procurent la richesse, puisque le comte Denis, dont la mort devait être le seul chagrin du reste de ma vie, s'il m'eût été donné de vivre encore, m'avait constitué son héritier.

— Comment ! mon cher Rodinis, vous soutenez...

— Je vois avec peine, répliqua le jeune homme en souriant avec amertume, que ma condamnation a donné le droit au meilleur de mes amis de se méfier lui-même de mes paroles. Oui, mon cher Voratis, oui, je *soutiens* que le comte

Nanetto m'a laissé, par son testament, tout son héritage; c'est maintenant la première fois que vous l'entendez de ma bouche, parceque le testament a réellement été écrit le dernier jour de la vie du comte, et aussi parceque le comte ne voulait pas que vous en fûssiez informé, vous, tant qu'il vivrait.

Voratis se frappa la tête de ses deux mains.

— Malheur! malheur! s'écria-t-il. Le sort nous persécute.

Avouez, mon cher ami, qu'il faut avoir la confiance sans bornes que j'ai en vous, pour croire ce que vous me dites.

— Je l'avoue, répondit Rodinis; aussi je n'en veux pas à mes juges; je n'ai pas le droit d'exiger d'eux la même confiance.

— Mais l'autre testament en faveur de son neveu...

— A ce sujet, je vous répèterai ce que j'ai déjà dit devant le tribunal: le comte ne m'en a jamais dit un mot. Son existence me paraît une énigme inexplicable. Le comte Nanetto, en me dictant ses dernières volontés, aurait pu signaler cet acte; il ne l'a pas fait. Bien au contraire, quand j'ai intercédé pour son neveu, il m'a donné de longues explications, et m'a dit qu'il ne voulait absolument pas que la plus petite

partie de sa fortune passât entre les mains de Gérasimo. Tout cela est pour moi une énigme ; et si je devais vivre, mon devoir serait d'en chercher la solution.

— Mais, il faut, il faut que vous viviez, ne fût-ce que pour savoir la vérité, s'écria Voratis en le serrant dans ses bras : Demandez votre grâce et vivez.

Je vous ai déjà dit, répondit Rodinis, que je désirerais vivre ; j'ai mille raisons pour le désirer. Mais voulez-vous que j'attache moi-même à mon pied, et que je traîne pendant toute ma vie le lourd boulet du déshonneur ? Voulez-vous que j'offre à Angélique un nom dont elle aurait à rougir ? Voulez-vous que l'on me montre au doigt comme un nouveau Caïn, que le gouvernement a grâcié avec une méprisante pitié pour sa lâcheté, mais que Dieu, lui, ne grâciera jamais ? Les juges abusés m'ont déclaré coupable. Ils ont le pouvoir de me mettre à mort. Mais je ne suis pas coupable, et jamais je n'achèterai la vie par un aveu flétrissant ! Je ne demanderai pas ma grâce.

Voratis saisit la main de Rodinis, et la serra dans les siennes en versant des torrents de larmes.

— Soit, ne demande donc pas ta grâce, mais demande justice. Si tu as quelque affec-

tion pour moi, quelque pitié pour ... Angélique, songe à sauver ta vie. Donne-moi ta requête; je ne laisserai aucune porte sans y heurter, aucune pierre sans la remuer; et, s'il y a encore sur la terre une justice, tu seras sauvé!

Rodinis céda enfin à ces prières; il écrivit sa requête, mais dans un style bien différent de celui des recours ordinaires en grâce. Il y disait simplement qu'étant innocent du crime pour lequel il avait été condamné, il demandait qu'on annulât l'arrêt de sa condamnation.

Voratis, ayant pris la réclamation de son ami, le quitta aussitôt pour la faire valoir, espérant bien suppléer, par ses paroles chaleureuses, au défaut de forme de la requête du condamné.

.....

## VII.

Nous avons dû, pour suivre les péripéties du drame judiciaire, perdre de vue l'un des plus intéressants personnages de notre récit. Angélique avait été péniblement affectée lorsque Rodinis, avait refusé de s'arrêter au haut de l'escalier pour admirer son rosier du Bengale; mais plus tard, quand sa main fut placée par le comte Nanetto dans celle de son fiancé, son cœur s'ouvrit aux douces impressions du bonheur, comme la fleur qui se ranime au souffle printanier du



zéphir. La rougeur sur les joues, le sourire sur les lèvres, elle marchait à côté de Rodinis. Pendant le retour à la maison paternelle, et quand ils furent rentrés, assise près de lui, au balcon, elle écoutait avec transport les protestations de son amour. Plus de la moitié de la nuit se passa dans l'échange de mutuels serments. Ils se communiquaient leurs espérances, leurs projets, leurs doux rêves.

L'avenir leur apparaissait sous l'image riante d'un bonheur qui devait être immuable, comme l'amour dont il était le fruit. Rien ne pouvait plus, croyaient-ils, les séparer désormais; et la mort même ne parviendrait pas à rompre le lien étroit qui unissait leurs âmes.

Il était plus de minuit, quand Rodinis, après avoir, comme tous les amants, redit mille fois les mêmes choses en des termes différents, se retira enfin.

L'imagination et le cœur d'Angélique continuèrent à veiller jusqu'au jour, tournant le riant caléïdoscope de l'avenir, où miroitaient à ses regards toutes les faveurs que la bienveillante fortune prodigue à ses élus; et, si nous voulons être fidèles à la vérité de l'histoire, il nous faut avouer que la pensée de sa brillante parure de noces n'était pas la dernière de celles qui souriaient à son imagination; la jeune fille s'arrêta

longtemps à choisir entre les étoffes, à réfléchir à la coupe qu'elle donnerait à sa robe, aux brillants ornements dont elle la rehausserait.

Quand elle s'éveilla le lendemain, ou plutôt quand elle se leva, car elle avait à peine dormi, — le choix de l'étoffe était fait.

Mais ce même jour, la cloche funèbre annonça dans Argostoli la mort du comte Nanetto ; et, au lieu d'une robe de noces, Angélique dut se couvrir d'un sombre vêtement de deuil.

Trois jours entiers, elle demeura plongée dans les larmes à raison de la perte de l'ami de son père, du protecteur de son fiancé. L'absence de Rodinis était sans doute aussi pour quelque chose dans la douleur de la jeune fille. Pour se distraire enfin, elle se mit, le quatrième jour, à broder sa robe nuptiale, heureuse de pouvoir, en attendant son fiancé, vaquer à un travail qui se rapportait encore à lui.

Voratis s'efforça de cacher à sa fille, le plus longtemps possible, le retour et l'emprisonnement du jeune homme, imaginant sans cesse différents motifs pour justifier le retard qu'il mettait à revenir. Enfin, ne pouvant plus lui cacher entièrement la vérité, il lui dit que Rodinis était revenu en Céphalonie, mais qu'une enquête sévère était commencée au sujet de l'assassinat du comte, et que le tribunal, espérant obtenir des

éclaircissements précieux de la part du commensal et ami du défunt, lui avait interdit toute communication avec les habitants d'Argostoli; il devait demeurer sous le coup de cette mesure jusqu'à la fin des recherches, et ne pouvait ainsi faire aucune visite à sa fiancée.

Aux premiers mots de son père, Angélique tressaillit. Quand Voratis eut achevé, elle devint pâle comme une morte, et ses larmes éclatèrent malgré elle. Mais réfléchissant bientôt que ses pleurs étaient puérils, elle se calma et résolut d'attendre avec résignation jusqu'à l'achèvement de l'enquête. Elle s'était assigné comme dernière limite le jour du jugement: c'était Voratis lui-même qui lui avait conseillé de modérer jusqu'à son impatience, car il ne doutait pas de l'acquiescement de Rodinis.

Angélique comptait les jours, les heures, les instants, avec une agitation toute fébrile; et quand elle apprit qu'enfin le jour était arrivé, son regard, tourné vers le soleil, semblait en mesurer la carrière, et lui reprocher la lenteur de son cours.

Vers le soir, elle entendit du bruit sur l'escalier: elle vola plutôt qu'elle ne courut vers la porte. Au lieu d'y trouver, comme elle l'espérait, Rodinis accourant vers elle avec bonheur, elle aperçut son père, la pâleur sur le visage, inanimé

et porté par quatre hommes. Le sang de la jeune fille reflua aussitôt vers son cœur. Elle saisit une aiguère pour mouiller les tempes du vieillard; mais ses mains tremblaient si fort qu'elle fut obligée de la déposer; et elle fut près de tomber elle-même sans connaissance, car elle comprenait que l'évanouissement de son père lui présageait de funestes nouvelles.

Quand, après bien des soins, Voratis fut revenu à lui :

— Mon père, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras et en versant un torrent de larmes, mon père, il est arrivé un grand malheur!

Le vieillard avait décidé de partir sans retard pour tenter encore de sauver son ami. Comprenant qu'il était impossible que la triste vérité ne parvint pas aux oreilles de sa fille, il préféra l'en informer lui-même, afin d'adoucir, autant qu'il le pourrait, l'amertume de cette révélation.

— Ma fille, répondit-il, notre vie est une lutte continuelle, et les âmes fortes peuvent seules soutenir le combat; nous la recevons, ma fille, avec la somme de jouissances et de tourments qu'elle renferme, sans pouvoir la repousser; et tout murmure de notre part est une véritable impiété. Aussi, ma chère Angélique, bien des événements que nous considérons comme des

malheurs ne sont que des épreuves de notre foi et de notre constance : si nous les supportons avec fermeté, ils se changent souvent en joie, et nous assurent une récompense. Les nuages, ma chère enfant, ne recèlent pas toujours la foudre dans leur sein ; souvent ils nous apportent une pluie bienfaisante. Maintenant, nous sommes menacés d'un évènement qui semble une terrible infortune....

— Ah ! parlez, père, parlez !

— Ce n'est encore qu'une menace. Je te quitte immédiatement ; dès ce soir, et j'ai la conviction, j'ai la ferme assurance que je sauverai Rodinis..... déclaré coupable par des juges abusés.

— Déclaré coupable ! coupable ! ah ! mon Dieu ! coupable ! Et de quoi l'ont-ils déclaré coupable ?

— Que nous importent leurs sottes décisions ? Notre sort est-il donc entièrement abandonné en leurs mains ? ajouta Voratis, sortant de la vérité pour calmer un peu sa fille. Je vais recourir à ceux qui sont audessus de ces juges et qui disposent souverainement de notre vie et de notre mort. Ils rendront justice à l'innocent ; ils le sauveront.

— Père ! Ils ont donc condamné Rodinis à mort ! répétait Angélique. Et ses yeux

étaient devenus hagards; de ses deux mains elle se serrait les tempes, tandis que ses joues avaient perdu toute leur couleur. On eût dit la statue de l'effroi ou celle du délire.

— Ils seront couverts de honte, ma chère enfant, lorsque, dans quelques jours, je ferai sortir de sa prison notre ami triomphant.

— Il est donc en prison, dit la jeune fille, rappelée à elle-même par les paroles de son père. Père, conduisez-moi à sa prison! Lorsque un homme innocent est conduit à la mort, la place de sa fiancée est à côté de lui.

— Mais, folle enfant, je te dis que je pars pour le sauver. Il est innocent, et nous ne vivons pas dans un siècle où l'innocence puisse être longtemps méconnue et opprimée.

En parlant ainsi, le malheureux cédait de nouveau à la nécessité de consoler son enfant au détriment de la vérité. Sois tranquille; quand je reviendrai, je te promets que je te conduirai à sa prison; c'est toi-même qui le délivreras de ses chaînes.

— Vous me le promettez, mon père, vous me le promettez donc! Quand vous serez de retour, vous me conduirez à la prison? *arrive bien ou mal*, vous me le promettez?

— *Arrive bien ou mal*, je te le promets; mais rassure-toi.



— Partez donc ; ne différez pas d'un instant, et que Dieu vous guide dans vos démarches. Mais quand reviendrez-vous, mon père ?

— Le plus tôt possible ; je n'en sais rien. Dans aucun cas, je ne puis rester au delà de six semaines, dit Voratis en courbant mélancoliquement la tête....

— Six semaines ! ô mon Dieu, s'écria la jeune fille ! Y a-t-il un être humain qui puisse vivre six semaines dans une telle inquiétude ? Enfin soit ; j'essaierai.

Angélique vécut pendant les six semaines ; elle vécut pendant chacun des longs instants de cet interminable délai ; mais chacun d'entre eux était rempli d'émotions qui suffiraient à remplir plusieurs années d'une autre vie. Toute son énergie vitale se dépensait dans l'intérieur de son âme ; et rien, ou presque rien, ne se trahissait au dehors. Sans déposer les vêtements de deuil qu'elle avait pris au moment de la mort du comte Nanetto, elle continuait à travailler à son voile nuptial ; mais en bien des endroits, des taches souillaient sa broderie, et ces taches venaient de ses larmes amères. Car, dès le moment où s'ouvrit la source de ses pleurs, elle ne tarit plus.

Enfin, dans la matinée du dernier jour, son regard plongé sans cesse dans les profondeurs

les plus reculées de l'horizon, découvrit au loin sur la mer, un point blanc. Un violent battement de cœur lui fit pressentir que c'était là le vaisseau portant le sort de Rodinis. Le point blanc grossissait à mesure que s'avavançait le jour, et, au coucher du soleil, un grand navire jeta l'ancre au port d'Argostoli.

Voratis en descendit.

A la porte de la maison, Angélique l'attendait. Dès qu'elle le vit, elle se jeta dans ses bras.

— Mon père s'écria-t-elle, mon père, il est sauvé! Partons! allons détacher ses fers.

Mais alors elle sentit couler sur ses mains les larmes de son père; alors elle entendit un gémissement semblable à celui d'un enfant sortir de la poitrine de Voratis; alors aussi, l'ayant observé pour la première fois, elle vit que des rides profondes creusaient son front, que les cheveux de sa tête étaient devenus entièrement blancs, comme si, au lieu de six semaines, quarante années étaient venues s'ajouter au poids de son âge.

— Ah! je comprends, dit-elle, ils le feront mourir! Malheur! malheur!

A ces mots, sa voix s'éteignit, sa tête se pencha sur le sein de son père, comme un lys brisé par l'ouragan, et ses yeux fermèrent.

En effet, la teneur de la sentence judiciaire

n'admettait aucune circonstance atténuante; elle flétrissait sans miséricorde le double crime, aggravé, disait-elle, par la plus vive ingratitude. Aussi, malgré tous les efforts de Voratis, on n'avait pu trouver aucune raison qui justifiât la grâce, d'autant plus que la pétition par laquelle elle était demandée pouvait être prise plutôt pour l'insolente provocation d'un scélérat endurci que pour un signe de repentir et un appel à l'indulgence.

Du courage, dit Voratis à sa fille, en la serrant dans ses bras, et en lui prodiguant tous les soins que son état réclamait; du courage, mon enfant, souffrons le martyre avec patience; et Dieu, qui nous l'envoie, nous en accordera aussi la couronne, si ce n'est ici bas, du moins dans l'autre vie.

— Oui, du courage! dit Angélique, en ouvrant les yeux. Voyez, c'est fini; je suis courageuse, mon père. Venez, allons à la prison.

A la prison? que dis-tu, mon Angélique? Ne demande pas cette triste entrevue: le cœur le plus viril ne saurait y résister.

— Vous l'avez promis, mon père; *arrive bien ou mal*, avez-vous dit en partant, vous devez me conduire à la prison de Rodinis. Voici que le jour fatal est arrivé, le malheur fond sur nous comme une noire harpie; la terre est devenue

un gouffre ténébreux ; le ciel n'est plus que linceul mortuaire. Ne perdons pas le temps, mon père. La prison est le seul lieu du monde où luise encore un doux soleil. Allons à sa prison.

— Mon Angélique, un tel spectacle n'est pas fait pour toi ; la prison, ce n'est pas là ta place. Ma pauvre enfant, demande des consolations à la religion.

— Mon père, dit Angélique, que Dieu me pardonne si je blasphème, mais je sens qu'il y a des douleurs suprêmes contre lesquelles la religion elle-même est sans pouvoir. Ma place est désormais là où se trouve mon fiancé ; en prison s'il est en prison ; dans le tombeau s'il descend au tombeau. Il n'y a plus qu'un spectacle pour mes yeux, le spectacle de sa mort, puis ils se fermeront à tout autre spectacle.

— Angélique, mon Angélique ! s'écria Vorratis, en la serrant entre son cœur, ne me fais pas mourir. Promets-moi de lutter contre le malheur ; promets-moi de résister comme une jeune fille courageuse.

— Ne perdons pas des instants précieux, mon père, je vous en prie, répondit Angélique avec force ; conduisez-moi à la prison, si vous ne voulez pas que je me meure ici de désespoir, ou que je devienne insensée et que je finisse par maudire

le jour de ma naissance; conduisez-moi; je promets, je promets tout ce que vous voulez.

Voratis comprit qu'il y avait plus de danger à contrarier un tel désir qu'à le seconder franchement.

Le cœur tout déchiré, il accompagna sa fille à la geôle; et, après avoir obtenu la permission de voir le condamné, il se rendit près de lui, quand déjà la nuit était venue.

Rodinis ignorait encore le résultat de sa requête. Lorsqu'il vit la porte s'ouvrir et Voratis entrer avec sa fille, il se leva de son grabat et courut à eux. Puis, leur ayant pris la main :

— Enfin, enfin vous êtes venus, s'écria-t-il. je vous revois encore, ô mes amis! je vous remercie. Voici l'instant le plus heureux de ma vie. Loin de vous, que mes heures étaient pâles; elles devenaient longues comme l'éternité de la mort! Mes jours s'écoulaient monotones et tristes. Le seul objet qui m'attirât était, dans les cieux, la brillante étoile du soir, quand elle se levait à l'horizon étroit de ma prison, parceque mon cœur me disait que dans ses rayons je voyais, ma chère Angélique, ton regard me sourire. Tout à l'heure encore j'avais les yeux fixés sur cet astre que j'aime; mon esprit s'envolait librement vers vous, au moment où vous êtes entrés, mes amis. m'apportant le don divin de la liberté.

Ce don que je reçois par vous m'est doublement cher. C'est vous, mon père, qui me l'avez procuré par tous vos efforts : vous, ma chère Angélique, vous venez à moi comme l'ange de la liberté !

A ces mots, Angélique se couvrit la figure de ses deux mains, et se mit à sanglotter.

Voratis, prenant alors le bras de Rodinis :

— La liberté, dit-il, la liberté, mon ami, n'habite pas la fange de cette terre où se vautre l'iniquité, dont se repaît le vice, où l'innocence est persécutée et souffrante. La liberté habite au ciel. Heureux celui qui, avant d'avoir traversé toute cette vallée de larmes, avant d'avoir épuisé jusqu'au fond le calice amer de cette vie, peut s'envoler vers un monde plus parfait ; celui-là est vraiment libre. Heureux celui d'entre nous que Dieu rappellera le premier dans son sein. Malheureux sommes-nous, nous qui restons oubliés encore !

Il prononçait ces paroles d'une voix tremblante et pleine de larmes ; aussi Rodinis portait-il alternativement son regard sur le père et sur la fille, ne comprenant pas ce que voulaient dire ces tristes discours, ces expressions extraordinaires de chagrin, lorsqu'on venait lui apporter, croyait-il, un message de joie.

Mais, comme pour faire disparaître d'un



seul coup ses incertitudes, entra au même instant le geôlier, accompagné d'un prêtre.

— Monsieur, dit-il, à Rodinis, je vous amène sa Révérence. Peut-être, en ce moment, avez-vous besoin de son secours; car on m'a imposé le triste devoir de vous annoncer que la décision du tribunal . . . a été confirmée.

— A été confirmée! dit Rodinis avec calme. Je vous comprends. Je vous remercie, monsieur, pour votre charitable prévoyance. Dans quelques minutes, je recourrai à l'assistance spirituelle du vénérable Père. Envoyez-moi, s'il vous plaît, de l'encre, une plume et du papier.

Le geôlier sortit, et Rodinis, prenant la main de la jeune fille:

— Angélique, dit-il, vous avez entendu ce que vient de dire votre père. Heureux qui abandonne cette terre de corruption, et part pour un monde meilleur. Ne pleurez-pas, ma pauvre amie! Heureux, qui peut, en paraissant devant son Créateur, lui présenter une âme pure, un cœur sans tache. Ne pleurez-pas. Mon cœur est troublé de notre séparation trop prompte; mais qu'est-ce, après tout, que cette séparation? Un court instant en présence de l'éternité où nous vivrons ensemble dans les cieux. C'est là que je vous attendrai; sur les rayons de l'étoile du soir, mon âme descendra vers vous, pendant votre sommeil, elle vous parlera de moi dans vos rêves.

— Dès le moment où le comte Denis a uni nos mains, répondit Angélique d'un ton solennel, je vous ai promis que ni la vie, ni la mort ne nous sépareront plus. L'heure terrible de l'épreuve est arrivée. Non, vous ne m'attendrez pas ; nous marcherons ensemble au supplice ; et, si les hommes, unissant l'insensibilité à l'injustice, ne veulent pas me donner la mort avec vous, je trouverai le moyen de vous accompagner, et nos âmes s'envoleront ensemble, indissolublement unies, vers le séjour éternel.

— On répand des fleurs sur les morts, dit Rodinis en saisissant et en baisant avec transport la main de sa fiancée ; vous, mon amie, vous répandez sur mes derniers instants la plus suave consolation. Vos paroles comblent la mesure de mon bonheur ici-bas. Après cela, la vie ne me doit plus rien.

— Mon ami, reprit la jeune fille, depuis votre départ, savez-vous quelle a été mon occupation ? Tout le jour, je travaillais à ma parure nuptiale, le soir, j'arrosais mes roses du Bengale. Demain, mon père, ajouta-t-elle avec un triste sourire, demain, c'est le jour de mes noces. Je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce ; laissez-moi revêtir ma robe nuptiale, couronnez ma tête de roses du Bengale.

Voratis ne put résister plus longtemps à

cette scène. Son cœur était sur le point de se briser. Se jetant au cou de sa fille, il pleurait comme un enfant.

— Mon Angélique, ma fille! dit-il en sanglotant, comment peux-tu désespérer ainsi ton père? Viens, ma fille, viens, partons. L'heure est passée; on va fermer la prison.

Partir! fit Angélique: et partir pour où, mon père? Y a-t-il donc pour moi une autre place sur la terre? C'est ici ma demeure. Laissez-moi, mon père, laissez-moi ici. Oui, en effet, je m'en irai demain dans un autre séjour, et celui-là sera éternel.

— O mon Dieu! mon Dieu! sa tête se trouble, Rodinis, s'écria l'infortuné père, comme pour appeler son ami à son secours.

— Angélique, dit Rodinis, qui voyait en effet l'exaltation de ces sentiments et le danger que courait sa fiancée en restant plus longtemps, ma chère Angélique, je croyais que vous me verriez prendre les devants avec le sourire sur les lèvres et l'espérance dans le cœur. L'union de nos âmes sera-t-elle donc moins étroite lorsqu'un corps mortel ne viendra plus s'interposer entre elles? Notre affection était-elle d'une nature tellement éphémère, qu'elle puisse être rompue par l'application injuste d'une loi terrestre, par la balle d'une arme à feu ou par une

attaque de fièvre? Patience, mon amie, patience et persévérance! Ne commettez pas le crime d'attenter à votre vie, de crainte que, pour nous en punir, Dieu ne nous empêche d'être unis éternellement là-haut et de jouir du bonheur sans fin vers lequel nos yeux se portent maintenant avec assurance.

— Oh! Je n'aurai pas besoin de recourir à la violence pour trancher le fil de ma vie, murmura Angélique. Il se brisera bien tout seul. Voyez vous-même; ces battements de mon cœur me rompent la poitrine jusqu'à demain, et, je le sens, je vous devancerai dans notre séjour éternel.

— Allez prendre du repos, mon amie, dit Rodinis, vous en avez besoin; et recevez mon premier et dernier baiser ici-bas.

Et il déposa sur ses lèvres un baiser fraternel.

— Que je prenne du repos? reprit-elle en souriant tristement. J'en ai tout le temps. Demain, je me reposerai. N'exigez pas que je me retire; ne demandez pas que nous nous séparions à nos derniers instants.

Mais, il le faut, insista son père, essayant de l'arracher aux terribles impressions qui auraient fini par la tuer. Il faut nous retirer: Rodinis a besoin de rester seul et il le désire.

— En effet, mon amie, je dois rester seul

pendant quelques heures, seul avec le ministre de Dieu, et, après cela, seul avec Dieu.

— Viens, ma fille, viens, reprit Voratis, entraînant Angélique vers la porte.

— Soit; séparons-nous donc, s'écria-t-elle d'une voix qui faisait mal à entendre. Mais c'est notre dernière séparation. Demain, dès le matin, je vous le promets, je serai près de vous, et, dès lors, rien, absolument rien, ne pourra plus nous séparer.

Voratis se jeta dans les bras de Rodinis et voulut parler, mais ses larmes l'en empêchèrent,

— Et ma mère, ma malheureuse mère! dit Rodinis. Faites qu'elle n'apprenne pas le genre de mort de son fils; qu'elle croie que c'est une maladie qui m'a emporté. Consolez-la, si c'est possible. Elle m'aimait tant! Maintenant, allez. Je vous ferai demain mes autres recommandations.

Voratis sortit, en traînant sa fille presque inanimée. Mais Angélique ne voulut pas rentrer chez elle: Ayant trouvé encore ouverte la porte de l'église voisine de Saint-Denis, elle courut se jeter au pied de l'autel.

Elle y resta en prières jusqu'au matin.

Dès que Rodinis fut seul, il prit la plume et écrivit son testament, par lequel il laissait son héritage à Voratis, déclarant que les dispositions

du comte Nanetto étaient réelles, et exigeant que son légataire poursuivît devant les tribunaux la preuve de leur authenticité afin d'en obtenir la confirmation.

S'étant ensuite approché du prêtre, il se confessa avec humilité.

Il reconnut avoir souvent péché dans sa vie, mais il protesta de son innocence quant au crime pour lequel on l'avait condamné. Ce fut en vain que le prêtre le conjura, au nom de son salut éternel, d'avouer sa faute et d'en demander pardon au Dieu qui avait eu pitié et miséricorde du larron pénitent; toutes les exhortations du ministre ne purent obtenir qu'il modifiât ses déclarations. Le prisonnier reçut les derniers sacrements; et, quand le prêtre se fut retiré, il se livra, lui aussi, à la prière jusqu'au matin.

Ses prières! Elles rencontrèrent certainement en chemin celles d'Angélique, et ce fut ensemble qu'elles s'élevèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant.

---



## VIII.

Nous avons vu quel chagrin éprouva Marina, la jolie fille du notaire Tapas, le jour même où commence notre récit; nous l'avons laissée désolée en apprenant que le comte Gérasimo était parti brusquement sans lui avoir souhaité une bonne nuit, sans avoir même voulu goûter de ses cerises. Les paroles de son père l'apaisèrent un peu; mais elle passa toute la nuit à attendre le jour, puis tout le jour suivant à attendre le soir. Car Gérasimo, pensait-elle, ne pouvait manquer de venir, et déjà elle méditait les paroles piquantes, les moues gracieuses, par lesquelles elle allait l'accueillir pour lui montrer sa colère, quoi qu'en pût dire son père.

Mais le soir arriva et Gérasimo ne parut pas.

Le notaire, voyant sa fille aller et venir sans cesse, remarquant ses regards impatients à la fenêtre, ses courses continuelles à la porte, comprit le trouble qui l'agitait. Aussi, quand fut arrivée l'heure du souper, et qu'ils se trouvèrent à table :

— *Dunque*, ma fille, dit-il, selon toute apparence, nous serons seuls à manger tes cerises. C'est en vain que tu l'attendras; nous n'aurons pas le comte Gérasimo.

— Je n'attends pas Gérasimo, répondit Ma-

rina, avec un mouvement de tête qui annonçait un secret dépit.

— Tu ne l'attends pas? Ah? *veramente!* Et moi qui le croyais, en jugeant d'après le retard de deux heures que tu as fait subir à notre dîner, d'après ce troisième service que voilà, et ces cerises, les plus grosses du jardin que tu as préparées tout exprès. Tu ne l'attendais pas *dunque?* Tant mieux, car il ne faut l'attendre de quelques jours.

— Comment quelques jours? s'écria Marina d'un ton de voix qui, loin de prouver la vérité de ses dernières paroles, témoignait de son impatience et de son mécontentement.

— Ma fille, répondit Tapas, le comte Gérasimo avait des affaires pressantes, fort pressantes, et il devait partir. Il n'avait pas une minute à perdre. Pour quelque temps, il ne pourra les quitter sans compromettre tous ses intérêts.

— Pour quelque temps? Et combien ce temps durera-t-il? demanda Marina.

— Combien? combien? Sais-je moi, combien cela peut durer? Dix jours, quinze jours, dit le notaire, pour ne pas la chagriner.

— Comment? quinze jours? s'écria Marina au désespoir.

-- Ses intérêts sont aussi les nôtres, *mia cara*; quand il sera de retour, il t'appartiendra.

Alors, tu seras la plus riche, la plus illustre, la plus admirée comtesse de Céphalonie et des Sept-Iles. Tu as appris aujourd'hui la mort du vieux comte. Gérasimo n'était pas là, le *povero*, pour lui fermer les yeux; mais il lui échoit un héritage qui n'a pas son pareil. Un peu de patience, *carissima*. Jusqu'à ce qu'il revienne lui-même, console-toi avec ses lettres.

— Oui! reprit Marina d'une voix triste, si ses grandes affaires lui permettent de nous écrire.

Elle promit cependant d'obéir aux recommandations de son père; mais elle avait promis sans consulter ses forces et, dès le lendemain, recommença son impatience.

Nous l'avons déjà dit, l'amour paternel était le seul sentiment humain qui fût resté vivant dans le cœur de Tapas; il aimait sa fille avec cet égoïsme jaloux que montre un avare dans sa passion pour son or. Connaissant les derniers replis de l'âme de Marina, il savait quel chagrin profond lui avait causé la nouvelle du départ de Gérasimo; il l'observait d'un œil inquiet. Aussitôt après le souper, il la vit se rendre dans sa chambre et enfermer dans un vase d'argent quinze petites pierres blanches: c'était le nombre des jours fixés pour l'absence de son fiancé. Le lendemain, de bonne heure, elle en prit une, et dans l'espace d'un jour, elle compta vingt fois

les quatorze autres. Chaque matin, sa première action était d'enlever un de ces cailloux, puis elle les comptait encore, et toujours elle s'étonnait que leur nombre diminuât si lentement.

Son père ne la perdait pas de vue, et il était désolé de voir sa profonde affliction. Enfin, le dixième jour, le vieux Tapas se rendit tout joyeux auprès d'elle, et lui remit une lettre du comte. Marina se jeta à son cou et l'embrassa à plusieurs reprises, s'abandonnant à un rire convulsif, entremêlé de larmes.

Dans cette lettre, qui datait déjà d'une semaine, Gerasimo annonçait son arrivée à Corfou depuis deux jours. Il paraît néanmoins que la vivacité des sentiments exprimés dans la missive lui avait un peu brouillé la mémoire : car la date ne s'accordait nullement avec le temps nécessaire pour la traversée ; Gerasimo aurait dû quitter la Céphalonie trois ou quatre jours plutôt qu'il ne l'avait fait réellement, pour être en mesure d'écrire le jour où il prétendait avoir écrit.

Mais on suppose bien que Marina fit très-peu d'attention à ces détails de date ; le contenu de la lettre avait de quoi l'absorber. Gerasimo y accumulait froidement les images les plus hyperboliques ; il lui disait qu'elle était la lumière de ses yeux, la rose du jardin de sa vie, sa *Houri* aux lèvres de rose, son ange à la chevelure

d'or; il assurait que sans elle il ne pourrait vivre, pas plus que l'oiseau sans air, que la fleur sans soleil. Dès qu'il le pourrait, ajoutait-il, il irait se jeter à ses pieds, il s'empresserait de revenir pour jouir auprès d'elle des félicités du paradis; il entassait, en un mot, tout ce qu'il pouvait transporter dans le genre épistolaire des figures empruntées aux mélodrames italiens. Dans un *post-scriptum*, il pria le notaire de lui mander bientôt s'il avait fait confirmer le papier en question.

Marina conserva cette lettre avec le même soin que si c'eût été une précieuse relique. Ces lignes emphatiques de Gerasimo soutinrent ses forces, et ranimèrent son courage jusqu'au jour où elle jeta le dernier caillou de son vase d'argent. Même ce jour, ce long jour, elle le passa à relire la douce missive. Dès le matin, l'émotion de la jeune fille était inexprimable; elle ne pouvait rester un instant à la même place; elle parcourait toute la maison; elle entreprenait différentes tâches, puis elle y renonçait; et alors, la lettre seule avait la propriété d'apaiser, pour quelques moments, cette agitation nerveuse.

Vers le soir, son père lui dit qu'il avait reçu un nouveau message de Gerasimo, où celui-ci annonçait avec regret que ses affaires n'étaient pas terminées, et qu'il se voyait contraint de

différer encore son retour, sans pouvoir en préciser l'époque avec exactitude.

— Il ne vient pas, il ne vient pas! répétait Marina; et, toute la soirée, elle ne prononça pas un autre mot, si ce n'est pour demander à voir la nouvelle lettre, mais ce fut en vain qu'elle la réclama; car c'était une pure invention de Tapas, en vue de la consoler un peu.

Le lendemain matin, son père lui reprocha son peu d'énergie; il lui dit que se chagriner ainsi d'une courte absence c'était provoquer la fortune; il la supplia donc de se montrer sage et résignée. Marina fit de nouvelles promesses; et, dès ce jour, elle ne se plaignit plus: mais, à mesure que les jours s'écoulaient, une ligne noire se dessinait autour de ses yeux; les roses de ses joues se flétrissaient; son front se penchait mélancoliquement; ses chants joyeux cessèrent de retentir dans la maison.

Un mois et demi s'écoula encore et Gérasimo ne paraissait pas.

Tapas n'avait nullement lieu de s'étonner de cette absence prolongée, mais il s'étonnait beaucoup, en revanche, du silence absolu que gardait le comte; car, depuis sa première lettre, celui-ci n'avait donné aucun signe de vie. Le pauvre notaire se trouvait réduit à feindre parfois, devant Marina, comme s'il avait reçu des nouvelles.



Cependant le chagrin profond de la jeune fille allait sans cesse en augmentant. Son père, pour essayer de la distraire, la conduisit passer quelques jours à Lixouri, chez le comte Canini.

Canini était, après le comte Nanetto, le plus riche propriétaire de la Céphalonie; et si, pour le moment, il ne passait pas encore pour son égal, sous le rapport de la fortune, il semblait devoir l'emporter de beaucoup sur lui dans un avenir peu éloigné, par suite de l'étendue de ses entreprises et de ses relations suivies avec les plus grandes maisons grecques de Londres. Lucie, sa fille unique, avait été élevée avec Marina, quelle aimait comme une sœur. Mais le golfe d'Argostoli les séparait l'une de l'autre; et pour les jeunes Céphaloniennes, gracieux oiseaux qu'alors on tenait encore en cage, le golfe d'Argostoli était une barrière presque aussi difficile à franchir que le pont-Euxin. Les deux amies se voyaient donc rarement.

Aussi, ce fut vraiment un jour de fête pour la maison du comte Canini, que celui où Marina y arriva avec son père. Les deux jeunes filles suspendues, tout le temps, aux bras l'une de l'autre, se promenaient sous les citronniers du jardin, se rappelant les moindres détails de leur amitié d'enfance, se reportant avec délices vers un passé tout parfumé de fleurs. Mais chaque fois

qu'elles arrivaient sur les limites du présent, toutes deux reculaient. De confiance en confiance, il fallait bien cependant en venir aussi aux temps actuels; mais, le premier jour, elles n'osaient pas encore toucher si vite la corde qui vibrait dans leur cœur; et, du reste, leurs souvenirs étaient si nombreux, si variés!

Après le souper et les divertissements du soir, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. La lune brillait aux cieux, et ses rayons doraient la surface polie du golfe. On eût dit que l'antique Vénus, sortant du sein des mers, laissait flotter sur les ondes sa chevelure blonde et parfumée. La baie exhalait une douce fraîcheur, le rivage faisait entendre un bruit de vagues légères, pareil à un murmure d'amour; trop faible pour rider les eaux paisibles, un zéphyr nonchalant apportait sur ses ailes les senteurs des orangers et des rosiers, et son haleine éveillait dans tous les membres une vague jouissance. Lucie et Marina, les mains entrelacées, étaient appuyées à une fenêtre et s'abandonnaient aux charmes de la nuit.

Marina se taisait; une larme tremblait au bord de sa paupière. Lucie, l'ayant aperçue:

— Vous êtes mélancolique, Marina, lui dit-elle en l'embrassant; avez-vous quelque chagrin, ma pauvre Marina?

— Cette beauté, ce calme de la nature, répondit Marina pour échapper à cette question, agissent sur moi, et m'attristent le cœur. A vous, mon heureuse amie, tout cela n'inspire que le bonheur. Comme un joyeux rossignol, votre cœur chante aux rayons de la lune, aux parfums du mois de mai. Est-il donc si léger? n'a-t-il rien qui lui pèse?

Qui lui pèse? reprit Lucie, en riant. Que voulez-vous qui lui pèse? La vie est si facile pour nous. Tous mes jours sont des jours de printemps.

— Et les roses de ce printemps sont-elles aussi sans épines?

Oh! si l'une d'entre elles osait me montrer ses épines, je l'effeuillerais à l'instant même.

— Mais, il y a une fleur, ma chère amie, qui a toujours des épines, et de bien longues encore; et celle-là ne s'effeuille pas aisément. Votre cœur n'a-t-il jamais parlé? demanda Marina, en appuyant le doigt sur la poitrine de Lucie. N'avez-vous jamais aimé?

— Oh! ceci est un mystère, un grand mystère, répondit Lucie en serrant avec un air de gravité affectée ses lèvres de corail.

— Comment, méchante, un mystère? Ne m'avez-vous pas dit que pour moi vous n'aviez pas de mystères?

— Je vous l'ai dit, très-chère amie, fit Lucie en lui jetant ses bras autour du cou, et en riant de bon cœur; je vous l'ai dit, et ce sera comme je vous l'ai dit. Vous seule saurez qu'il y a quelqu'un...qui m'aime.

— Et ce quelqu'un est aimé à son tour?

— Cela se comprend; autrement je ne vous en parlerais pas.

— Et quel est ce quelqu'un?

— Ah! Voilà un deuxième mystère. Il a demandé à mes parents de garder le secret jusqu'au jour de mon mariage; et alors, pour éviter les visites et les embarras, nous partirons immédiatement pour l'Italie, avant que la nouvelle soit divulguée. Voilà, si vous voulez, l'épine de ma rose; mais, moi, j'en ris. Je ne le vois presque jamais pendant le jour, de sorte que parfois il me vient à l'esprit que je pourrais bien m'être trompée, et ne trouver dans mon époux qu'une chauve-souris métamorphosée. Mais, sur tout cela, silence!

N'a-t-il donc pas de nom? demanda Marina.

En ce moment, on entendit une mélodie lointaine s'élevant de la surface de la mer. D'abord elle était à peine saisissable : c'était comme le murmure de la brise jouant dans le feuillage du saule. Elle approcha peu à peu, et les sons de la flûte et de la guitare, répercutés par la

nappe liquide, arrivaient clairs, et apportaient un bruit métallique à l'oreille des deux jeunes filles.

Lucie mit une main sur la bouche de son amie, et de l'autre, elle lui montra une petite barque glissant légèrement sur les flots, et qui paraissait comme une tache noire sur un fond doré.

Bientôt, dominant le son des instruments, une voix d'homme se fit entendre. Elle chantait ces strophes :

„De ses lampes d'or sans nombre  
Scintille le firmament,  
La lune, émergeant de l'ombre  
Sourit, front pâle et charmant.

Paraissez ; et sous leurs voiles  
Les cieux bleus seront jaloux,  
Et la lune et les étoiles  
Vont s'éteindre devant vous.“

Au premier son de cette voix, bien que lointaine encore, Marina tressaillit violemment ; bientôt, concentrant dans l'ouïe la vie de tous ses sens, oubliant où elle était, oubliant Lucie qui souriait auprès d'elle, la bouche entr'ouverte, elle aspirait les moindres souffles qui lui apportaient les accords entrecoupés, et les syllabes détachées de la mélodie.

Après la première strophe, et pendant que la guitare et la flûte préludaient à la deuxième :

— C'est lui, dit Lucie.

— Qui lui? s'écria Marina, comme éveillée par une secousse soudaine et sortant d'un profond sommeil.

— La chauve-souris dont je vous ai parlé. Vous voyez qu'elle n'a pas une laide voix pour une chauve-souris.

— Mais qui est-ce, qui est-ce? dit Marina troublée.

— Silence! répondit Lucie; il recommence.

En effet, la barque s'était rapprochée, et la deuxième strophe se fit entendre plus distinctement :

„Le rossignol pleure et chante,  
Ame d'Avril, dans les bois,  
Profondeur retentissante  
Que la brise emplit de voix.

Mais de votre bouche exquise  
Qu'un son s'échappe, et, jaloux  
Le rossignol et la brise  
Vont se taire devant vous.“

— Vous voyez que mes roses n'ont pas d'épines, dit Lucie en riant, quand la voix se tut pour la seconde fois. Dans une semaine, on célébrera notre mariage, et vous entendez comme il y prélude: on dirait qu'il n'est pas encore



le maître de mon cœur et qu'il doit prendre la peine de le conquérir. Pourtant il est entièrement d'accord avec ma famille et avec moi. Tous les préparatifs sont faits. Demain, je vous montrerai mes robes et mes couronnes, en cachette toutefois; car personne ne doit savoir que je vous les ai montrées.

— Mais qui est-ce? disait Marina, comme se parlant à elle-même, plutôt qu'elle ne répondait à son amie. Ce chant, cette voix . . . .

— Figurez vous, il voulait que le mariage se fît aujourd'hui-même! Mais pour nous, nous n'avons pas fini nos préparatifs, et mon père l'a prié de différer jusqu'à dimanche prochain.

Cependant la barque avançait toujours dans la direction de la fenêtre ouverte; les rames frappaient mollement les flots, et accompagnaient la mélodie: cette fois, on entendit très-distinctement les paroles et les accords de la troisième strophe:

La terre est une corbeille  
Où le trèfle, où le lys blanc  
Avec la rose vermeille  
Parfument le ciel brillant.

Mais de votre pied d'ivoire  
Pressez les lys; et, jaloux  
Lys, trèfles, roses, sans gloire  
Vont s'effeuiller devant vous.

En ce moment, la barque s'étant approchée du rivage vira de bord pour s'éloigner; la lumière de la lune tomba perpendiculairement sur les musiciens et sur le chanteur.

— Tenez, le voyez-vous? Celui qui est debout. Que vous semble-t-il de ma chauve-souris?

— Le comte Gérasimo! s'écria Marina, et sa voix ressemblait au dernier soupir d'un mourant.

— Ah! vous le connaissez donc? dit Lucie. Ne me trahissez pas; oui, c'est le comte Gérasimo Nanetto. Dans une semaine, je serai comtesse Nanetto: Qu'en dites-vous? Ne m'approuvez-vous pas?

Marina ne répondait rien. Son visage était devenu blanc comme le marbre; ses yeux étaient fixes, ses dents se serraient convulsivement: elle tomba comme une pierre, froide et inanimée sur le sol.

— Marina, Marina, qu'avez-vous, ma sœur? Que vous arrive-t-il, ô mon Dieu! s'écria Lucie, et elle prit les mains de son amie, mais ces mains étaient glacées.

— Au secours! au secours! Marina s'est évanouie! cria-t-elle en ouvrant la porte de la chambre; et, en un clin d'œil, accoururent tous les habitants de la maison. Tapas prit sa fille entre ses bras; et, pendant que de grosses gout-

tes découlaient de son front, il essayait avec de l'eau, des frictions, à l'aide de toutes sortes d'essences, de la rappeler à la vie. Durant plus d'une demi-heure, ses tentatives furent vaines. Enfin, Marina poussa un profond soupir; un mouvement spasmodique agita son corps; elle ouvrit les yeux et les porta d'un air étonné sur ceux qui l'entouraient; puis, écartant de ses deux mains les boucles de ses cheveux retombées sur son front :

Je vous remercie, dit-elle avec un léger sourire; ce n'est rien. Je suis restée trop longtemps à la fenêtre ouverte, et le froid de la brise de mer a causé mon évanouissement.

— Venez vous reposer, venez dormir, dit Lucie. J'espère que la chaleur du lit et que mes soins vous guériront.

— Je vous remercie, chère amie; mais, je ne le puis; je sens la fièvre dans mon sang. Mon père, si c'est possible, je vous en prie, regagnons le plutôt possible notre demeure.

Ce fut en vain que le comte Canini et Lucie voulurent l'engager à rester au moins jusqu'au matin. Tapas, très-inquiet de l'état de sa fille, se hâta d'accéder à son désir, et de fréter une barque pour regagner sa maison.

— Rétablissez-vous promptement, lui dit Lucie à demi-voix, au moment du départ, et

souvenez-vous que, pour Dimanche prochain, vous êtes invitée à mes noces. Il faut que vous soyez présente; sans cela mon bonheur ne serait pas parfait.

— Mon amie, répondit Marina tout bas en l'embrassant, je souhaite que votre bonheur soit complet, même si je ne suis pas présente.

De retour dans Argostoli, Tapas voulut faire venir le médecin. Marina répondit qu'elle était entièrement guérie, qu'elle éprouvait seulement le besoin du repos.

Puis elle se rendit dans sa chambre.

Après en avoir fermé la porte, au lieu de se mettre au lit, elle se jeta prosternée devant l'image suspendue au chevet; là, elle pria plus d'un quart d'heure; et se levant ensuite, elle alluma sa lampe, s'assit à une table et se mit à écrire.

Ses yeux étaient enflammés, mais restaient secs; un tremblement nerveux agitait sa main, que soutenait cependant la force de sa volonté.

Elle écrivit ce qui suit:

„Mon père, vous m'avez trompée, pour que je ne meure pas de douleur. Le hasard a détruit l'artifice de votre tendresse. Il n'est pas à Corfou; il ne viendra pas comme il le promettait, comme je l'attends depuis six semaines. Je l'ai vu hier à Lixouri.

„Dimanche prochain il épouse Lucie. Je ne le condamne pas: Lucie est plus belle, plus riche, et plus noble que moi. Mais c'est plus que je ne puis supporter. Pardonnez-moi, mon père, si je ne puis survivre à cette épreuve. J'aurais épuisé en silence la coupe des douleurs, si j'avais espéré que ma triste vie puisse fournir quelque consolation à votre vieillesse. Hélas non! La vie est pour moi un fardeau insupportable, et mon désespoir serait pour vous une torture éternelle. Laissez-moi m'en aller où je trouverai le repos, et peut-être l'oubli; et si, vous mon père, vous ne réussissez pas à m'oublier à votre tour, priez quelque fois pour moi!“

Ayant achevé ces mots, elle ouvrit son coffre et en tira une fiole contenant un liquide verdâtre. Elle s'assit sur son lit, prit dans son corsage, où elle la gardait depuis trente jours, la dernière lettre de Gerasimo et se mit en devoir de la lire. Elle ne put l'achever sans éclater en sanglots, mais cependant elle en reprit la lecture; et, après l'avoir achevée, elle leva les yeux au ciel, saisit la fiole d'un mouvement convulsif, la porta à ses lèvres, comme hors d'elle-même, et avala la moitié de son contenu. Cela fait, elle se renversa sur son oreiller, comme épuisée par la lutte morale qu'elle avait dû soutenir.

Bientôt sa respiration devint embarrassée, et elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle ressentit une grande fatigue aux pieds et aux mains, et de vives douleurs aux articulations. Elle voulait se lever, mais, ses membres étaient comme brisés. Une sueur froide décollait de tout son corps; des mouvements spasmodiques commençaient à l'agiter. A diverses reprises elle s'évanouit. Eprouvant ensuite une sorte de brûlure au cœur, elle voulut parler; mais, sa voix agonisante ne put se faire entendre. Faisant un dernier effort, elle porta à ses lèvres la lettre qu'elle tenait dans sa main crispée, poussa un grand gémissement et expira.

Le lendemain matin, Tapas, très-inquiet, entra sans bruit dans la chambre de sa fille, et demanda à voix basse :

— Marina, es-tu éveillée?

N'obtenant pas de réponse et ne voulant pas troubler le sommeil de son enfant, il n'approcha pas du lit, mais il se dirigea vers la table, où la lettre ouverte de Marina à son adresse frappa aussitôt ses yeux. Il la saisit en tremblant, la parcourut en un clin d'œil, et frappant sa tête chauve de ses deux mains :

— Ma chère Marina, s'écria-t-il, ma chère Marina! Il se jeta les bras ouverts sur le lit. Là



gisait le cadavre de Marina. Sa tête pâle comme un lys flétri était rejetée en arrière; sa chevelure noire qui s'était détachée pendant l'agonie, tombait en boucles sur ses épaules. Dans l'une de ses mains elle tenait la lettre de Gérasimo, dans l'autre la fatale fiole. Tapas serra sa fille dans ses bras, la couvrit de baisers, l'appela de son nom à diversss reprises, essaya de la réchauffer contre son sein.

Hélas! tout le feu de son amour paternel, fut impuissant contre le froid de la mort. Il comprit, le malheureux père, que c'était en vain qu'il voulait raviver un cadavre.

Alors s'étant levé, il parcourut la chambre comme un furieux. Ce vieillard offrait un spectacle à la fois affreux et lamentable! Tantôt il rugissait comme une tigresse à qui l'on a ravi ses petits; tantôt il se frappait la tête contre les parois de l'appartement; d'autres fois encore il menaçait du poing et la terre et le ciel, puis il s'asseyait et pleurait comme un enfant.

— Marina, Marina, ma fille, répétait-il sans cesse, tu m'as donc abandonné; tu m'as laissé seul sur la terre! Oh! comme je hais, comme je méprise les hommes! Tu étais mon seul amour, Marina; tu étais le seul culte de mon âme, le cœur de mon cœur! Oh! je déchirerai de mes dents les entrailles de ton meurtrier!

Et il se livrait de nouveau à ses mouvements frénétiques.

Tout à coup, il entendit frapper légèrement à la porte de la chambre; il tressaillit. Ayant promené son regard autour de lui, il reprit son sang-froid, ferma d'abord les rideaux du lit de sa fille, abaissa ensuite ses lunettes sur ses yeux, et alla ouvrir: une servante entra.

— Monsieur, dit-elle, j'ai cru entendre que vous m'appeliez.

— Oui, répondit le notaire avec calme; je vous ai appelée pour vous dire que Marina est malade, et que vous ne devez laisser entrer personne dans sa chambre. Vous même, n'y venez pas sans que je ne vous appelle.

Après le départ de la servante, il sortit, ferma la porte à clef sans que personne s'en aperçût, et il mit la clef dans sa poche.

---

## IX.

Vers le milieu du même jour, le comte Gérasimo reçut à Lixouri, d'un matelot inconnu, la lettre suivante :

„*Carissimo signor conte,*

„J'ai appris que vous étiez à Lixouri : soyez le bienvenu. J'ai quelque chose d'urgent à vous communiquer par rapport à l'affaire que vous savez. Venez ce soir, vers neuf heures, je vous prie, à mon *casino* de Livatho, et frappez trois coups à la porte. Je vous attends pour souper.

*Tapas.*“

Gérasimo pâlit en lisant ces mots :

— L'affaire que vous savez.

Cependant, le soir, dès que le soleil fut couché, il s'enveloppa dans son manteau, traversa en barque le port jusqu'à Argostoli, et, de là, se dirigea à pied vers Livatho.

Le ciel était couvert de nuages et la nuit, obscure. Néanmoins, il trouva, sans aucune difficulté, la route conduisant à la demeure champêtre de Tapas, qu'il connaissait fort bien.

Arrivé près de la porte, il frappa trois fois selon l'instruction qu'il avait reçue, et le notaire lui-même lui ouvrit de l'intérieur. Il entra dans une pièce brillamment éclairée, où se trouvaient,

au milieu, une table servie pour deux convives, et, près de la muraille, un sofa recouvert d'un drap blanc.

— *Signor conte*, dit Tapas, d'une voix brusque, vous êtes le bienvenu. Vous étiez donc à Lixouri, et moi je n'en savais rien.

— Ah!... répondit Gerasimo troublé; je ne faisais que d'arriver, vieux père, et je voulais vous surprendre.

— Me surprendre! *o bello!* Prenez donc place, *mia gioia*; prenez place, que nous soupiions et que nous causions. Pourquoi regarder ainsi tout autour de vous? soyez tranquille, nous sommes seuls, absolument seuls. Quand vous feriez retentir ici la trompette de Jéricho, personne à une lieue à l'entour, ne pourrait vous entendre. Allons, prenez place.

Gerasimo et Tapas se mirent à table.

— Vous avez un souper splendide, dit Gerasimo, en y faisant honneur; cette sauce est délicieuse.

— Comment donc? répondit Tapas, je savais que j'aurais l'honneur de recevoir le *signor* comte Nanetto! Et le *povero zio*, vous l'avez donc expédié sans frais. Vous l'avez menacé de l'étouffer avec vos mains, s'il ne vous donnait pas sa signature; et après l'avoir reçue, vous l'avez étouffé avec les oreillers. Fameux! par saint Gerasimo

Fameux ! que dites-vous de ces perdrix, signor comte !

— Excellentes, dit Gerasimo en pâissant. Mais, père Tapas, vous me tenez des discours qui conviennent bien peu pour un souper. Laissons ce triste sujet, je vous prie.

— Bah ! On peut bien causer un peu, *carissimo* ; affaire de passer le temps. Tenez, je suis sûr que, si l'on vous servait ici la tête de *signor* votre oncle, farcie, vous la mangeriez quand même pour son héritage.

— Tapas, s'écria Gerasimo impatienté, tout en repoussant la table, laissez-là ces plaisanteries, ou je me retire.

— Vous avez raison, laissons cela. Ce qui est fait est fait, et ne peut se défaire. Allons, buvons à la santé du jeune comte Nanetto, à la santé de sa cassette bien remplie.

Chacun des deux convives avait devant lui une bouteille de vin et un verre. Le notaire remplit son verre, le vida du coup, et Gerasimo se piqua de ne point rester en arrière.

— Et que faites-vous à Lixouri ? Dites-moi un peu, poursuivit Tapas.

— Je vous ai déjà dit que je suis à peine arrivé à Lixouri, répondit Gerasimo comme impatienté.

— Ah! oui, excusez-moi, je l'avais oublié. Mais dites-moi donc, à quand vos noces?

Quelles noces? demanda Gerasimo, de plus en plus troublé!

— Comment! Vous avez déjà oublié que vous devez vous marier? *Evviva la contessa Nannetto!*

Et le notaire vida son verre une deuxième fois; Gerasimo l'imita.

— Comment l'oublier? dit enfin le jeune homme avec assurance. Je ne l'ai nullement oublié. Mais j'ai encore quelques affaires, quelques préparatifs à terminer encore, à Lixouri, et, dans quinze jours, lorsque tout sera terminé je viendrai vous demander Marina.

— Ah! oui, Marina! fit Tapas d'une voix sombre, rappelant le rugissement contenu d'une bête fauve....

Buvons aussi à votre mariage!

Et tous deux vidèrent leur verre une troisième fois.

— En vérité, dit le viellard, je ne songeais pas à vous le demander: comment trouvez-vous ce vin?

— Il est exquis, répondit Gerasimo; un peu fort seulement. Voyez, je suis au fond.

— C'est singulier! *curioso!* reprit Tapas. Je croyais que le poison rendait le vin amer.



— Quel poison ?

— Ah ! C'est juste : j'ai oublié de vous le dire ; cette bouteille que vous avez bue jusqu'au fond contenait moitié vin, moitié poison.

— Je ne vous comprends pas, fit Gèrasimo avec un trouble évident.

— Vous ne me comprenez pas, *per Bacco* ! Eh bien ! venez, *signor* comte ; vous allez me comprendre. Levez-vous et tirez cette couverture que vous voyez.

Gèrasimo obéit. Il se leva de table, sans savoir ce que signifiaient les paroles du notaire, et, s'étant approché du sofa, il en retira le drap. Mais, au même instant, il poussa un cri d'horreur, recula de deux pas, et ses cheveux se dressèrent sur la tête.

En soulevant la couverture, il avait découvert le cadavre livide de Marina.

— Maintenant, vous allez tout comprendre, dit le vieillard d'une voix de tonnerre. C'était mon ange, c'était toute ma vie. Quand vous n'étiez qu'un misérable mendiant et qu'elle était riche, vous lui avez dit que vous l'aimiez, que vous la preniez pour femme ; la pauvre enfant vous a cru, et elle a oublié son vieux père, et elle oublié jusqu'à son Dieu, pour n'adorer que vous. Depuis que vous avez assassiné votre oncle, depuis que vous avez volé son bien, Ma-

rina ne vous a plus semblé assez riche, vous l'avez trahie, vous l'avez abandonnée.

— Moi ?

— Silence ! Qui vous a permis de parler ? Vous l'avez trahie, vous dis-je, et, dimanche prochain, vous épousez la fille du comte Canini. Vous l'avez trahie et la voilà. Elle a pris du poison et elle est morte. La voilà, assassin.

Voulez-vous prendre son cœur pour le manger avec la tête de votre oncle ? Elle a pris du poison, entendez-vous ? Mais le mari et la femme doivent boire dans le même verre. Ma fille en a bu la moitié, et elle est morte dans l'espace de trois heures. L'autre moitié, je vous l'ai conservée, et je vous l'ai servie, *signor conte*. Dans une heure, vous serez froid comme la glace dans deux heures vous déchirerez votre chair de vos propres dents ; dans trois heures vous crèverez là tout seul comme un chien !

— Vous m'avez empoisonné, vous m'avez empoisonné ! cria Gerasimo ; et ses yeux s'ouvraient, affreux comme ceux d'un squelette.

— Silence, vous dis-je ! reprit Tappas, dont la figure n'avait plus rien d'humain, dont les traits offraient une expression diabolique. Je vous ai empoisonné, oui ; mais ce n'est encore là qu'une seule mort et je voudrais pouvoir vous

en infliger mille ! Aussi, j'ai encore préparé ceci à votre service.

Et il tira de sa poche deux pistolets. Gérasimo voulut se précipiter vers la porte en hurlant comme un damné.

— Pourquoi criez-vous ? où courrez-vous, poltron ? dit Tapas en grinçant des dents. Ne vous ai-je pas averti qu'à une lieue tout autour d'ici, pas une âme ne pouvait vous entendre ? Cette porte, c'est en vain que vous l'ébranlez ; elle est fermée, et la clef, je, l'ai dans ma poche.

— Tapas, au nom de Dieu, au nom de tout ce que vous aimez au monde !... s'écria Gérasimo tremblant comme une feuille.

— Ce que j'aime au monde, *Birbone!* ce que j'aime au monde !... Le voilà mort, vous me l'avez tué !

— Tapas, cher Tapas, pitié !

— Adressez-vous au diable, priez-le qu'il vienne emporter votre âme s'il en veut. Mais laissez-moi essayer si ce pistolet frappe juste.

A trois pas de Gérasimo, il lâche le coup : et le jeune comte tomba raide mort, les bras étendus en avant.

— Très-juste, *per Bacco!* dit le meurtrier en faisant entendre un rire infernal. On ne dirait pas que ma main a soixante-dix ans. Et cet

autre pistolet, le laisserai-je attrister par l'inaction? Ce chien n'a peut-être pas encore tout-à-fait rendu l'âme; il pourra bien souffrir une troisième mort.

Et il déchargea sur sa victime le deuxième pistolet, à bout pourtant, avec une férocité froide et sanguinaire.

Puis, s'étant approché du cadavre de Marina, il le baisa au front.

— Ma fille, dit-il avec solennité, votre père ne vous avait pas trompée, dit-il; je vous l'ai promis pour époux. Le voilà, je vous le donne.

Tirant ensuite la clef de sa poche, il ouvrit la porte, sortit et se dirigea vers la ville.

La nuit était sombre, les ténèbres épaisses. On ne distinguait que des formes incertaines et confuses; les arbres ressemblaient à des cadavres gigantesques faisant mouvoir leurs bras de squelettes; le vent qui soufflait dans leur ramure imitait le gémissement des mourants.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, Tapas trouva sous un grand arbre son domestique qui l'attendait tenant un cheval tout sellé.

Il lui remit une grosse lettre qu'il avait préparée à l'avant et lui dit :

— Pour l'avocat-général. Et surtout qu'il

l'ait avant qu'il ne fasse jour. C'est absolument indispensable.

Pendant que le domestique partait pour Argostoli, le vieux notaire monta à cheval, tourna le dos à la ville et s'éloigna au galop.

---

## X.

Le jour de l'exécution de Rodinis commençait à poindre, et déjà le condamné avait quitté son grabat. Debout près de la lucarne de son cachot, il guettait les progrès de la lumière, et, quand il vit le soleil s'élever enfin audessus des collines, il lui envoya de la main un salut en murmurant tout bas :

— Pour la dernière fois !

— Il promena ensuite ses regards avec amour sur la plaine, sur la montagne, sur la mer, sur tous les objets que leur présentait son étroit horizon, puis il les fixa vers le ciel, où s'éleva son âme confiante sur les ailes de la prière.

En ce moment, la porte de son cachot cria sur ses gonds.

Rodinis, s'étant retourné, aperçut le geôlier;

---

et derrière lui, un homme au regard rude, à l'air farouche.

— Est-il temps, demanda Rodinis.

— Il est temps, répondit le geôlier ; le soleil se lève.

— Et il se lève bien beau, reprit Rodinis. Est-ce que personne n'a demandé à me voir, ce matin ?

Si ; l'on a demandé après vous, répartit le geôlier ; mais ordre a été donné de vous attendre en bas. Si vous êtes prêt, nous descendrons.

— Je suis tout prêt ? fit Rodinis.... descendons.

Et lui donnant un anneau.

— Avant tout, ajouta-t-il, acceptez ce souvenir ; c'est un gage de reconnaissance pour la bonté que vous m'avez témoignée malgré vos pénibles fonctions.

Le vieux geôlier saisit avec vivacité la main de Rodinis, et la portant à ses lèvres :

— Monsieur Rodinis, dit-il, quand votre main me donnerait des millions, je ne l'approcherais pas de ma bouche si je la croyais celle d'un assassin !

— Je vous remercie, mon ami, répondit Rodinis. La persuasion d'un cœur comme le vôtre est, dans des moments comme ceux-ci, une suprême consolation.



Alors il se tourna vers le bourreau qui l'accompagnait,

— Je pense, dit-il, que mes habits vous appartiennent de par la loi. Vous trouverez dans une poche ma bourse ; elle contient de quoi vous payer de vos peines ; ce n'est pas votre faute si votre service ne m'est pas agréable.

Puis, le voyant qui s'avavançait avec une corde en main :

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-il avec calme.

— Il faut, répondit l'exécuteur en essayant d'adoucir la rudesse de sa voix, il faut que je vous lie les mains, si vous le permettez.

— Je n'ai pas de permissions à donner, mon ami, repliqua Rodinis avec un triste sourire. Faites votre devoir.

Mais le geôlier intervint.

— Laissez, dit-il au bourreau, laissez. Pas encore. Vous aurez le temps quand vous serez là-bas.

Ils descendirent l'escalier de la prison.

Rodinis s'arrêta tout troublé devant la porte de la cour ; sur le seuil, il avait aperçu Angélique qui l'attendait, ou plutôt, à vrai dire, l'ombre d'Angélique.

La pauvre jeune fille ne pouvait plus se soutenir ; d'un côté elle s'appuyait sur son père,

de l'autre sur le vieux Nicolo, le serviteur du feu comte ; et, tous trois pleuraient à chaudes larmes.

Dès qu'elle vit arriver le condamné, Angélique se précipita vers lui, comme si tous les ressorts détendus de son corps s'étaient ranimés soudain. Suspendue de ses deux mains à l'épaule de Rodinis, elle éclata en sanglots. En même temps, Voratis et Nicolo saisirent, eux aussi, les mains du jeune homme.

Rodinis répondit à leur étreinte par les témoignages de la plus ardente reconnaissance, et il soutint dans ses bras Angélique défaillante.

C'est ainsi qu'il commença son dernier voyage. En marchant à la mort, il servait d'appui à sa fiancée presque mourante ; il la consolait, il l'encourageait.

— Que craignez-vous pour moi ? lui disait-il. Les souffrances du corps ? Ce n'est qu'une agonie d'un moment. Notre séparation sera de courte durée ? Nous avons l'éternité devant nous. Notre couronne nuptiale s'est vue flétrie, hélas ! avant d'être tressée ; mais, mon amie, la couronne d'étoiles qui ceint le front des martyrs nous attend aux cieux. Laissons-là les pensées de désespoir. L'espérance fleurit sur l'arbre de la vertu. Ne vous hâtez pas surtout de quitter la

lice de cette vie avant que votre créateur ne vous appelle à lui. Alors, j'en ai la confiance, nos âmes se rencontreront dans le sein de Dieu.

— Nos âmes ne sont qu'une seule âme, murmurait Angélique d'une voix gémissante. Elles s'élèveront ensemble vers les cieux. La mienne attend suspendue au bord de mes lèvres. La conscience de vos juges sera chargée du poids d'une double condamnation.

Ils parvinrent de la sorte au champ funeste où s'exécutaient sur la potence les sentences capitales et au milieu duquel restaient suspendus, pendant plusieurs jours, les corps des suppliciés, servant de jouets au vent, de proie aux oiseaux.

Déjà le bois fatal était dressé. Près de lui, sur un brasier ardent, bouillait dans une vaste chaudière la poix qu'on étendait sur les cadavres, pour les préserver de la putréfaction pendant le temps où ils restaient suspendus.

Rarement un condamné avait, comme Rodinis, marché à la mort escorté de ses parents et de ses amis, comme s'il allait à une fête, parcequ'il est rare qu'un condamné ne lègue pas à ses parents et à ses amis la honte de son supplice.

Quand on fut arrivé en face du poteau, le bourreau s'approcha de nouveau de Rodinis et se disposa à lui lier les mains.

— Un seul instant, je vous prie, dit le condamné.

Tirant de sa poche le testament qu'il avait écrit et cacheté pendant la nuit, il le remit à Voratis.

— Je vous constitue, dit-il, l'exécuteur de mes volontés. Après ma mort, vous ouvrirez ce papier et ferez selon mes dispositions.

Puis, ayant embrassé l'un après l'autre, son ami, Nicolo, Angélique :

— Je vous remercie, ajouta-t-il, de m'avoir donné en public ce dernier témoignage de votre confiance en recevant mes embrassements d'adieu. Si Dieu ne connaissait, de toute éternité, l'intérieur des cœurs, cette démonstration de votre part suffirait pour témoigner devant lui en ma faveur.

S'adressant enfin au bourreau :

— Maintenant, je suis prêt, dit-il.

Mais Voratis se jeta de nouveau dans ses bras.

— Allez, dit-il au condamné, allez où vous attendent les anges du ciel, et là, priez pour nous qui restons ici bas pour pleurer, quelque temps encore, avant de vous rejoindre.

Nicolo l'embrassa pareillement, et voulut lui parler ; les larmes étouffèrent sa voix.

Enfin, Angélique s'était jetée à son cou, et le pressait contre son sein, comme une mère qui cherche à garantir son enfant d'un danger qui le menace; elle refusait de s'éloigner, quoique le bourreau se fut avancé déjà deux fois.

— Non! disait-elle, vous ne mettrez pas la main sur un innocent. Si vous voulez une victime, prenez-moi: mais vous n'approcherez pas de lui?

L'officier qui présidait à l'exécution s'approcha de Voratis, et le pria d'emmener sa fille, disant qu'il n'était pas convenable pour une jeune personne de condition de s'offrir ainsi aux regards du public.

Angélique entendit ces paroles:

— Convenable! s'écria-t-elle, oubliant sa modestie ordinaire; convenable! vous le tuez, et vous parlez d'inconvenance! vous le tuez... Ce n'est point une plaisanterie, cela, n'est-ce pas; c'est la vérité terrible. Non! vous ne le tuerez pas, ou bien vous me donnerez la mort en même temps.

— Si elle ne s'éloigne pas, dit une deuxième fois l'officier à Voratis, je serai contraint à mon grand regret, d'ordonner à deux soldats de l'entraîner de force.

Rodinis jeta sur l'officier un regard cour-

roucé, et déposant un dernier baiser sur le front d'Angélique :

— Adieu ! lui dit-il... Il l'écarta lui-même, et Voratis et Nicolo, réunissant leurs forces entraîèrent l'infortunée.

En même temps le bourreau, pour abréger cette scène pénible, s'approcha de Rodinis avec le nœud fatal. Il lui recommanda de baisser la tête. Et déjà Rodinis obéissait.....

Mais, tout à coup, on entendit une voix haletante, qui criait dans le lointain :

— Arrêtez ! arrêtez !

Tout le monde se retourna, et l'on vit apparaître le procureur royal en personne qui accourait vers le lieu du supplice.

— Au nom du ciel ! arrêtez, reprit-il tout hors d'haleine, et en agitant des papiers qu'il tenait à la main !

— Qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? demandèrent mille voix à la fois. Et les officiers ainsi que les principaux parmi les assistants environnèrent le magistrat.

— Arrêtez ! insista-t-il encore, comme s'il craignait de n'avoir pas été compris. Rodinis est absous ! Rodinis est innocent !

Montrant à l'officier l'ordre du président du tribunal, il demanda qu'on lui remît le con-



damné. L'officier s'empressa d'obéir sans difficulté.

Rodinis serra la main du procureur, puis ouvrant les bras, il confondit dans un triple embrassement, Voratis, le fidèle Nicolo et Angélique qui était soutenue par les deux autres. Voratis l'embrassa avec transport :

— Vous nous êtes rendu, mon fils, s'écria-t-il. Allons ! Il reste encore quelque justice ici bas !

Le vieux serviteur tomba à genoux, et faisant trois fois le signe de la croix.

— Vous êtes grand, Seigneur ! dit-il d'une voix solennelle et vos œuvres sont admirables !

De son côté Angélique, brisée par tant d'émotion diverses, fut prise de sanglots convulsifs tellement violents qu'on fut obligé de l'emporter chez elle, où elle tomba malade et souffrit durant plusieurs jours.

La multitude applaudit avec des cris de joie, tout en ignorant la cause de l'incident.

Sans doute l'amour que portaient les Céphaloniens au comte défunt les avait profondément irrités contre l'accusé dont la culpabilité avait paru établie sur des preuves irrécusables : mais la plupart d'entr'eux aimaient aussi Rodinis, et ce fut avec la plus grande satisfaction qu'ils reçurent la nouvelle de son innocence.

L'accusateur public conduisit directement le prisonnier au tribunal, où les juges avaient déjà été convoqués en séance extraordinaire. Puis prenant la parole :

„Messieurs dit-il, le Dieu de toute sagesse est aussi le seul juge infallible. Lui seul discerne partout et toujours la vérité; l'intelligence humaine est sujette à l'erreur.

„Notre devoir à nous, quand nous parvenons enfin à l'apercevoir à travers les ténèbres, est de la proclamer à haute voix.

„En vertu de mon droit, et avec l'assentiment de M. le Président, j'ai sursis à l'exécution du condamné, parceque des nouvelles circonstances, restées cachées jusqu'ici, plaident pour la nullité du jugement, et je ne voudrais pas que le sang innocent retombât sur nos têtes et sur celles de nos enfants!“

Après cet exorde qui étonna vivement le tribunal, le procureur lut une lettre que lui avait adressée le notaire Tapas. Elle était ainsi conçue :

„Monsieur le Procureur.

„La déposition que j'ai faite devant le Tribunal, au sujet de la mort du comte Nanetto, était un parjure. Le testament du comte en faveur de Rodinis est le seul légitime; l'autre, en faveur de son neveu Gerasimo, est une pièce fausse. C'est moi qui l'ai fabriqué de complicité

avec Gerasimo, parcequ'il m'avait promis qu'il épouserait ma fille. Pour preuve, qu'on examine mes registres, où cette pièce n'est pas mentionnée et où ne se trouve pas non plus la signature du comte, selon que l'exige la règle. Gerasimo avait une clef de la maison de son oncle ; il y est entré de nuit, il a menacé le vieillard de le tuer, et l'a contraint de signer le faux testament. Puis, afin que le seigneur Nanetto, ne put déposer plus tard contre lui, il l'a étouffé avec les oreillers de son lit. Je joins à ce papier une lettre où Gerasimo a commis l'imprudence de me confier par écrit le récit de son crime. Ne cherchez pas d'ailleurs le meurtrier ; ou, si voulez le trouver, allez à ma propriété de Livatho : vous y trouverez son cadavre. Je devancerai la justice divine et le nœud coulant du bourreau. Dans une heure, je l'aurai empoisonné avec du vin de ma table, et je lui aurai brisé la tête d'un coup de pistolet, parcequ'il a trompé ma fille, et qu'il a occasionné sa mort par une infâme perfidie. Vous trouverez aussi près de lui le corps de mon infortunée Marina. Rendez-lui, s'il vous plaît, les honneurs funèbres. C'est une victime innocente. Pour moi, ne me cherchez pas : quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus en Céphalonie,

„Tapas.“

Cette lecture faite, le procureur remit la

lettre et celle qu'elle contenait au président du tribunal, et il ajouta comme unique conclusion :

— Je demande l'acquiescement de Rodinis.

Les juges se retirèrent pour délibérer et rentrèrent peu d'instant après.

Ils déclarèrent Rodinis innocent et décidèrent sa mise en liberté, en ajoutant toute fois qu'il devait attendre, pour en jouir complètement, que la confirmation de ce jugement itératif fût demandée et obtenue du Lord-Haut-Commissaire.

En même temps, la police opéra une descente à Livatho, campagne de Tapas. Dans le salon principal, on trouva la table encore dressée, et couverte des reliefs du souper; d'un côté gisait le cadavre mutilé de Gérasimo, nageant dans le sang, et d'un autre, sur le sofa, était celui de Marina, en costume de fiancée, ayant les mains croisées sur la poitrine, et, sur la tête, une couronne de fleurs.

Le tribunal, pensant que la justice devait avoir son cours complet, mit en jugement Gérasimo mort, et le condamna comme coupable de faux en testament et comme parricide. En conséquence, son cadavre fut porté au lieu du supplice, trempé dans la poix bouillante, et suspendu à un poteau. Il y resta plus d'un mois, balancé par les vents, objet d'horreur pour les habitants

d'Argostoli, qui se détournèrent en passant devant lui et firent le signe de la croix.

Marina fut enterrée avec pompe, car les détails de son empoisonnement volontaire n'étaient pas connus. Toute la ville suivit le convoi de cette belle jeune fille et répandit des larmes sur la victime d'un scélérat. Dans la foule qui accompagnait ses dépouilles mortelles, on remarquait Lucie Canini. Elle était vêtue de noir, couleur qu'elle n'abandonna plus depuis lors, car elle passa dans un monastère le reste de ses jours.

La détention provisoire de Rodinis, n'étant plus qu'une simple formalité, fut exécutée avec toute l'indulgence possible. D'après son propre choix, on lui assigna pour prison la demeure de Voratis, où la maladie d'Angélique l'enchaînait bien plus étroitement que l'ordre de ses juges. La révision du jugement ne rencontra aucune difficulté, vu les circonstances particulières qui l'accompagnaient; elle fut communiquée au jeune homme à l'époque où sa fiancée elle-même était déjà en pleine convalescence.

Leur mariage fut célébré sans délai, les deux époux et leur père quittèrent immédiatement Céphalonie, où tout leur rappelait de terribles et tristes souvenirs: Ils allèrent s'établir dans une des grandes places commerciales de l'Europe.

Bientôt Rodinis s'y distingua parmi les négociants les plus connus et les plus généralement estimés.

---

## XI.

Durant les premières années de l'insurrection de la Grèce, tout le monde a connu un vieillard des Sept-Iles, couvert de haillons, qui courait les villes et les campagnes en portant une besace sur ses épaules, et qui avait attaché sur ses vêtements déchirés des plumes d'oiseaux, des queues de chiens, mille autres objets, *pour faire rire les enfants!* Il était partout le jouet des soldats, qui se moquaient de ses gestes indécents, de ses discours insensés, et lui jetaient en paiement de ses folies les os de leur table.

La démence de cet infortuné allait parfois jusqu'à la fureur, surtout quand il lui arrivait de voir du sang. Alors les paroles les plus incohérentes lui sortaient de la bouche.

— Bien! bien! comte de mon cœur, criait-il alors. Serrez, serrez fort, que le vieux crève.



Voyez donc ! le *povero* roule les yeux. Arrachez-lui les yeux, avalez-les, de peur qu'ils ne sautent sur vous. Ah ! *bestia* ! tu as donné du poison à mon doux agneau ! Bois, Gerasimo, à la santé du diable. C'est le *zio* qui paie ! Le feu me brûle les mains et la langue, Gerasimo ; que je me lave les mains dans ton sang ! que je dévore ta cervelle pour me rafraîchir !

Lorsqu'il s'abandonnait à ces infernales imaginations, sa figure prenait une expression effrayante. Et pourtant, de grossiers soldats riaient de toutes leurs forces en l'entendant ; ils l'excitaient, pour avoir le plaisir de le voir recommencer. Ils savaient cependant que quand l'insensé sortait de ces crises terribles, il se retirait sombre et farouche, et restait deux ou trois jours sans paraître.

Ce malheureux mendiant, c'était le notaire Tapas.

N'ayant pas le courage de braver la peine due à ses crimes, la mort par le gibet, il avait quitté sa patrie dès la nuit du meurtre de Gerasimo, et il s'était réfugié en Grèce. Il avait d'ailleurs légèrement modifié son nom. Poursuivi pas les furies de sa conscience, ayant noyé sa raison dans les visions sanglantes que lui causait la mort de sa fille, il était arrivé à cet état la-

mentable, qui était un exemple terrible de la justice divine, le renouvellement du châtement infligé à Caïn!

Après la prise de Missolonghi, Karaïskaki marcha vers la Grèce continentale, pour venger cette ville de Martyrs. Le vieillard céphalonien se trouvait dans son armée, où il vivait parmi les bêtes de somme au service des soldats. Il lui arriva de suivre une fois un détachement lancé par les hasards de la guerre sur les rivages de l'Acarnanie.

Un soir, après un de ses accès accoutumés de fureur, il quitta le camp, tout hors de lui, et courut à l'aventure vers les montagnes. Ayant gravi avec la légèreté d'une panthère une pente escarpée, il atteignit bientôt le bord d'un précipice profond de deux cent pieds, formant un abîme où les flots venaient se briser en grondant.

Le regard de Tapas se porta sur la mer Ionienne, et sur l'horizon brillant des feux du couchant, il vit se détacher fortement l'île de Céphalonie. Son cœur tressaillit comme s'il allait se rompre, quand ses yeux s'arrêtèrent sur le sommet reconnaissable de la *Grande Montagne*.

— Marina, chère Marina, s'écria-t-il, j'ai parcouru le monde pour te chercher : j'ai marché la nuit, j'ai marché le jour, j'ai traversé les vallées, j'ai gravi les montagnes. C'est donc ici

que tu étais, ma fille, ici que tu m'attendais. Ne fais pas, attends-moi, j'y vais, j'y vais!

Il fit un pas vers l'image que lui montrait son cœur. Mais ce pas était fait au-dessus du gouffre, et le flot écumeux engloutit du même coup les fantômes de sa conscience, sa douleur et son souvenir.

~~~~~

F I N.

# LES DEUX SOEURS.

---



## I.

Dans une pauvre et sombre cabane de Santalbo, petit village situé dans les montagnes du royaume de Naples, gisait sur un grabat une femme à l'agonie. A ses pieds dormaient deux petites filles qui se tenaient par la main. Pauvres enfants ! on eût dit deux fleurs nouvelles s'épanouissant près d'une rose fanée. En face du foyer, la vieille grand'mère se tenait courbée, réchauffant ses mains tremblantes à un feu de broussailles. La fumée s'échappait par les fentes du toit de chaume. De temps en temps la pauvre vieille se levait, s'approchait en tremblant de la couche où la mort dévorait sa victime, et tendait avidement l'oreille vers la malade, comme pour lui demander une dernière lueur d'espérance. Puis elle secouait sa tête blanche, et les yeux secs, car la source de ses larmes était épuisée, elle retournait auprès du foyer.

La moribonde avait l'air jeune encore.

Sa beauté peu commune, bien que déjà



marquée du sceau du trépas, n'avait rien perdu, à ce froid contact. Au contraire, l'immobilité répandue sur ses traits réguliers, la teinte d'albâtre de sa figure, lui donnaient l'apparence d'une statue taillée par le ciseau antique. Sa respiration hale-tante et saccadée soulevait à intervalles mesurés son sein plus blanc que la neige; les boucles noires de sa chevelure tombaient négligemment sur ses épaules.

Tout à coup elle entr'ouvrit ses yeux brillants d'un pâle éclat, comme des soleils qui s'éteignent, et demanda d'une voix faible :

— Mère!..... à boire!

Au son de cette voix chérie qu'elle n'espérait plus entendre, la vieille se précipita comme hors d'elle-même; elle saisit un gobelet contenant une potion médicinale :

— Tiens, ma chère Adelina, dit-elle, bois!

— Pas cela, reprit la malade, de l'eau!

— Je t'en supplie, mon enfant, prends ceci.

Le médecin l'a ordonné.

— Le médecin? dit Adelina avec un léger sourire; le médecin ne viendra plus à temps pour me gronder.... De l'eau, mère, de l'eau, pour la dernière fois!

L'aïeule se détourna en sanglottant; elle puisa de l'eau dans un vase d'argile, et en donna à sa fille. Après avoir bu, la moribonde respira

profondément, et s'étant soulevée péniblement sur son coude :

— Cela m'a rafraîchi, mère, dit-elle ; je t'en remercie. Ne pleure pas, mère ; où je vais, nous nous rejoindrons bientôt.

— Et vous, chers, chers enfants... Elle saisit les mains de ses deux filles qui dormaient, et les portant à sa bouche, elle les baisa avec tendresse. Les enfants s'éveillèrent et se jetèrent à son cou.

— J'ai chassé votre sommeil, poursuivit-elle, bien-aimées de mon cœur. Mais, vous aurez toujours le temps de dormir demain ; moi je n'aurai plus celui de contempler vos traits si doux. Approchez, approchez, que je vous voie.... Donnez-moi vos lèvres à baiser encore une fois. J'avais rêvé pour vous bonheur et richesse. Hélas ! ô mon Dieu ! je vous laisse sur le pavé des rues, sans vêtement et sans pain.... Mère ! mère ! aie bien soin d'elles, protège-les. Tiens ! Prends cet anneau.... c'est le seul héritage que je laisse. J'aurais voulu qu'il m'accompagnât dans le tombeau : mais qui sait ? Peut-être qu'un jour.... Enfin, garde-le.

L'effort que dut faire la malade pour achever ces paroles, les premières qu'elles eût proférées depuis trois jours, achevèrent de l'épuiser. Elle retomba sur sa couche, privée de connaissance et respirant avec peine. Sa pauvre mère

saisit sa main glacée et la couvrit des baisers. Les larmes de la malheureuse aïeule coulaient à flots, pendant que ses lèvres articulaient machinalement des prières inintelligibles. Sa tête branlait sans cesse, comme si les muscles qui la soutenaient s'étaient détendus.

— Maman! chère maman! s'écria une des deux petites filles, en collant sa bouche sur celle de la mourante.

— Tais - toi, Rosa, dit tout bas l'autre enfant. Ne vois - tu pas? maman s'est endormie; ne l'éveille pas.

— Oui! Ninna, ne faisons pas de bruit, répondit Rosa, en baissant aussi la voix.

— Savez - vous? mes chères petites, dit l'aïeule en étouffant ses sanglots: Vous irez passer la nuit chez la maîtresse d'école, afin qu'il n'y ait pas de tapage ici et que votre maman puisse dormir tranquille. Allez; demain j'irai vous reprendre.

Les pauvres enfants obéirent sans rien soupçonner de leur malheur, et elles sortirent après avoir baisé légèrement la main de leur mère. Comme elles s'éloignaient:

— Mais, bonne maman, dit Rosa, viendras-tu dès que maman se sera éveillée?

— Oui! oui! mes chéries, j'irai répondit l'aïeule.

Et elles partirent.

Alors l'infortunée vieille se laissa tomber sur ses genoux à côté de sa fille. Les mèches blanches de ses cheveux se déroulèrent dans la poussière, ses larmes si longtemps comprimées éclatèrent comme un torrent, la dernière étincelle de sa vie semblait devoir s'éteindre dans ses gémissements saccadés.

En attendant, la respiration de la mourante se ralentissait toujours, et parfois même s'interrompait tout à fait. Alors la mère retenait son propre souffle ; les membres tendus, les yeux grand-ouverts et fixes, elle demeurait immobile. Vues à la fois, ces deux femmes représentaient vraiment le groupe du désespoir veillant près de la mort.

Enfin, sans agitation, sans secousse, sans tiraillement, Adelina cessa de respirer. Tremblante, sa mère se pencha vers elle : on eût dit qu'elle craignait un malheur inopiné. Elle attendit plusieurs secondes, elle attendit une minute entière ; puis, quand la conviction de son esprit eut gagné son cœur, elle tomba défaillante et comme morte auprès du cadavre de sa fille !

Le lendemain, la vieille se rendit chez la maîtresse d'école pour ramener les deux orphelines.

— Maman est-elle éveillée ? Maman est-elle

guérie? demandèrent à la fois les deux enfants dès qu'elles virent leur aïeule.

— Votre maman.... répondit-elle, en devant les pleurs qui l'étouffaient. Venez à la chaumière, mes chéries. Sur l'ordre du médecin nous avons conduit votre maman ailleurs pour changer d'air.

— Où, ailleurs? où l'avez-vous conduite? firent les deux petites filles en suivant leur grand' mère.

— Bien loin d'ici, en haut de la montagne, au village de Paulisi.

Elle n'avait pas le courage de leur apprendre la triste vérité.

— Oh! et vous l'y avez conduite la nuit, dans les ténèbres, s'écria Nina d'un ton effrayé.

— Oui! nous l'avons conduite la nuit, dans les ténèbres, au plus épais des ténèbres, répondit la vieille d'une voix qui tremblait sur ses lèvres et qui ressemblait à un éclat de désespoir.

— Et quand elle se portera bien, reviendra-t-elle? demanda Rosa.

— Oui! quand elle se portera bien; mais qui sait quand elle se portera bien?

Chaque parole de ces innocentes orphelines était pour l'aïeule un nouveau trait qui lui déchirait le cœur.

— Nous irons chaque jour l'attendre sur la route, reprit Rosa.

Et chaque matin en effet, quand elles se levaient, chaque soir quand elles se jetaient sur leur pauvre couchette, les petites filles demandaient quand leur mère reviendrait les endormir sur ses genoux et les éveiller d'un baiser. Durant le jour, se tenant par la main, elles se dirigeaient vers la montagne, s'asseyaient près de la route, et attendaient si elles ne verraient pas arriver leur mère. Chaque fois aussi, elles retournaient en pleurant chez elles, parceque leur mère n'apparaissait point.

Il vint cependant un moment où le chagrin, plus destructeur encore que le nombre des années, porta ses derniers coups à la vie de l'aïeule.

Elle attira près d'elle les deux enfants :

— Mes chères petites, leur dit-elle, votre mère n'est pas revenue et ne reviendra jamais, parceque, — ne pleurez pas,.... comme vous voyez. je ne pleure pas moi-même, — parceque..... elle est morte.

Parlant ainsi, elle éclata en sanglots; elle embrassait tour à tour les deux jeunes orphelines qui pleuraient avec elle. Après une longue interruption, elle reprit :

— Tenez, elle vous a laissé un souvenir :



elle n'avait que cela. Prends-le, Rosa ; c'est l'anneau d'or de ton père. Voici encore pour chacune de vous une mèche des cheveux de votre mère ; cette troisième mèche, il faut me promettre de la déposer près de moi dans mon cercueil, quand j'irai rejoindre ma fille.

Toutes deux baisèrent tendrement la main de leur aïeule qu'elles couvrirent de larmes. Puis, Rosa s'essuyant les yeux d'une boucle de sa longue chevelure :

— Et notre père, demanda-t-elle, est-il mort aussi ?

— Votre père, mes enfants, est mort aussi, répondit la vieille ; vous demeurez sur la terre orphelines, étrangères, comme deux oiseaux délaissés, sans nid pour vous y réchauffer, sans un rameau vert pour vous y établir. Cependant, ayez bon courage. Les plus abandonnés ont un asile et les orphelins ont un père au ciel. Votre père, je suis sûre qu'il n'est plus ; néanmoins ce que je sais de lui ne doit pas mourir avec moi.

„Il y a douze ans, une joyeuse troupe de chasseurs traversa notre village.

„Ils firent des battues jusqu'au soir et logèrent ensuite à Santalbo. L'un d'entre eux demeura dans notre chaumière. Votre mère avait seize ans. Ce n'était pas seulement pour la beauté qu'elle n'avait pas sa pareille au loin ; son esprit

avait un degré de culture supérieure à sa position. Le vieux curé du hameau l'aimait tendrement : il lui avait appris à lire, et l'âme de mon enfant fut ornée par l'étude, comme son corps l'était par la nature. L'étranger partit le lendemain avec le reste de sa compagnie, mais il revint trois jours après, prétextant des affaires qu'il avait, disait-il, près du village, et il s'hébergea de nouveau chez moi. Dès lors, les mêmes affaires le rappelèrent de plus en plus fréquemment à Santalbo. L'été suivant, il reparut et se fixa dans notre village, dans l'intérêt de sa santé, à ce qu'il nous fit savoir. Après deux mois, il demanda votre mère en mariage. Cette proposition me pris au dépourvu, parceque cet étranger me paraissait d'une condition de beaucoup supérieure à la nôtre. Je voulus cependant apprendre de lui-même qui il était et à qui j'allais confier mon enfant. Il sourit, et me prenant la main, il me dit de n'avoir pas peur, et me promit qu'Adélina serait heureuse. Néanmoins, il lui restait à vaincre certains obstacles de la part de sa famille, à triompher de quelques préventions ; ils nous priaient, en attendant, de l'aimer sous le simple nom de Ferdinand, et de ne pas lui demander d'éclaircissements ultérieurs. Une semaine après, il épousa votre mère, et lui donna cet anneau qui porte gravées comme vous voyez, les lettres F. — P. et F.

„A partir de ce moment, il demeura presque toujours avec nous, sauf les rares et courtes absences auxquelles il se résignait pour ne point éveiller les soupçons; c'est là aussi le motif qui lui faisait éviter toute apparence de richesse. Cependant, l'aisance régnait dans notre pauvre cabane. L'année suivante, vous êtes nées le même jour, et quand il prit dans ses bras ses deux filles jumelles, il sembla le plus heureux des hommes. Deux mois après, il nous quitta et ne parut pas pendant dix jours. Au bout de ce temps, il écrivit à votre mère que des devoirs sacrés le forçaient de s'éloigner provisoirement; qu'il reviendrait bientôt, et qu'alors son premier soin serait de l'élever au rang auquel elle avait droit. Depuis lors, il n'a plus paru, et nous n'avons plus eu des ses nouvelles. Nous ne savions où et comment il fallait le chercher, parceque nous ne le connaissions que sous le seul nom de Ferdinand. Depuis lors aussi, les yeux de votre mère se sont changés en deux sources de larmes, et ses larmes tombant brûlantes sur son cœur, l'ont conduite au tombeau où votre père l'avait sans doute devancée!“

Ce récit ne fut peut-être pas entièrement à la portée de l'intelligence des deux petites filles; mais leur aïeule sentait qu'il ne lui serait plus donné de garder longtemps ce secret. En

effet, elle ne tarda guère à rendre le dernier soupir, et elle fut enterrée auprès d'Adelina, tenant dans sa froide main la mèche de cheveux de son enfant bien-aimée. La charitable institutrice prit soin de deux orphelines.

La narration de leur grand'mère glissa tout d'abord sur leur intelligence encore peu développée et tout absorbée par leur chagrin. Mais l'âme des enfants est comme un terrain fertile; toute semence qu'on y jette, bonne ou mauvaise, finit toujours par y germer: aussi les paroles de la vieille aïeule ne furent pas perdues. A mesure que nos petites filles croissaient en âge et que s'éteignaient leurs regrets, l'histoire de leur père revenait à leur mémoire sous des formes de plus en plus nettes; c'était, pour leur jeune imagination, une précieuse mine à projets et à espérances pour l'avenir.

Souvent, quand elles étaient seules, elles déposaient leur ouvrage ou leur livre, et s'oubliaient à deviser sur leur sort futur qu'elles arrangeaient à leur fantaisie.

— Notre père était noble et riche, disait Rosa. Grand'mère à prétendu qu'il était mort, mais grand'mère n'en savait rien.

— Assurément qu'elle n'en savait rien! répondait Ninna. Peut-être notre père reviendrait-il un jour?

— Et s'il revient, reprenait Rosa, il nous conduira toutes deux à la ville; nous ne serons plus des paysannes; nous serons des dames.

— Et nous aurons de belles robes de soie.

— Moi, j'aurai une grande maison avec beaucoup de chambres, et un beau jardin où je cultiverai les plus jolies fleurs.

— Et beaucoup de domestiques pour me servir, et des diamants et des plumes que je mettrai sur ma tête.

— Et une voiture avec deux chevaux pour aller où je voudrai.

— Et alors nous prendrons des maris nobles; moi, je serai comtesse, et toi princesse.

Une fois livrées au courant de ces rêves, elles n'en revenaient pas, elles en tournaient en tout sens le riant calléidoscope, et faisaient surgir les images les plus variées et les plus séduisantes.

Ces voyages de l'imagination avaient leur mauvais côté. Sans y songer, les jeunes filles rapprochaient le monde où elles étaient appelées à vivre d'un autre où se portaient leurs regards. Toutes les comparaisons étaient au désavantage de leur vie réelle, et il en résultait un mécontentement de leur situation présente; or, c'est toujours là une vraie source de malheur.

Leur jeune ambition eut pourtant aussi son

heureux effet. Se rappelant ce qui leur avait été dit de leur mère, songeant que, par son application et par la culture de son esprit, elle avait mérité l'attention d'un jeune gentilhomme, elles rivalisèrent de zèle au travail ; la maîtresse d'école qui ne savait pas ce qui roulait dans leur tête enfantine, admirait leurs progrès et se trouvait fière de ses élèves.

C'est ainsi qu'elles parvinrent à l'âge de seize ans, leurs intelligences et leurs corps se développant à la fois. On eût pu les comparer sans exagération à deux belles fleurs de parterre s'épanouissant au milieu des champs. Mais leurs rêves constants ne se réalisaient pas, et leur réflexion déjà plus mûre avait dû en faire le sacrifice, bien que leur cœur continuât à y être attaché. Leur vie monotone était celle de tous les habitants de la campagne, à cette différence près, que les occupations rustiques de la journée étaient, le soir, suivies de la lecture, et que le travail de la pensée s'alliait aux ouvrages manuels. Leurs plaisirs étaient ceux que donne la jeunesse, les jouissances que le printemps procure aux oiseaux ; c'était le chant, c'était la gaieté intime de l'âme. Débordant de vie, elles saisissaient avec joie toutes les occasions qui leur assuraient quelque amusement extraordinaire.



Aussi Rosa embrassa l'institutrice avec transport, un soir que celle-ci lui dit :

— Rosa, vous rappelez-vous quel jour c'est demain ? c'est l'anniversaire de votre naissance, mes toutes chères. Nous ne devons pas oublier votre marraine, n'est-il pas vrai ? Demain donc, vous irez à Paulisi, et vous lui porterez un bouquet de ma part et votre dernier travail à toutes les deux. Vous pouvez rester trois jours chez elle.

Il y avait trois lieues de Santalbo à Paulisi.

Le lendemain, Rosa fut levée avant le soleil ; elle mit sa plus belle robe, arrangea de son mieux les boucles de sa chevelure, baisa au front sa sœur qui dormait encore, s'élança de la chaudière, et, comme les oiseaux du bocage, salua l'aurore d'un chant matinal.

La route qu'elle avait à suivre la conduisit tout d'abord au sommet de la montagne par un sentier rude et pierreux. Après avoir dépassé ce premier sommet, elle traversa plusieurs vallons, les uns couverts par un bois qui descendait des flancs les plus élevés de la montagne, les autres livrés à la culture. Comme c'était jour de fête, le chemin était solitaire, et Rosa se plaisait à être seule au milieu de cette nature qu'elle aimait, et à entendre les accents du rossignol qu'elle imitait.

Elle avait à peine franchi la première cime pour s'engager le long des bords ombreux d'un ruisseau, qu'elle crut entendre un bruit de pas dans les fourrés.

Elle pensa que c'étaient des habitants des alentours qui coupaient du bois, et elle continua de s'avancer sans crainte; mais, tout à coup, devant elle, elle vit sortir d'entre les arbres des hommes à peine vêtus, portant des armes, et ayant un visage farouche. Elle eut peur et ralentit sa marche.

Cependant ces hommes se dirigeaient vers elle. Leurs regards étaient sinistres.

Epouvantée, elle se retourna pour prendre la fuite : derrière elle, la route était également fermée. Alors elle lança vers le bois un coup d'œil plein d'angoisse, comme pour implorer la protection de ses ombres, et elle se précipita, comptant se cacher au plus épais de ses buissons.

— Eh ! la belle ! où fuis-tu, la belle ? s'écrièrent plusieurs brigands, car à leur mine il était facile de les reconnaître comme tels. La jeune perdrix espère-t-elle échapper à la griffe des aigles ?

Et tous de pousser des éclats de rire sauvages.

En même temps, ils se mirent à sa pour-

suite, tandis que la pauvre enfant sautait à travers les broussailles comme une biche effrayée.

L'un d'eux l'atteignit bientôt et la saisit par le bras.

— Au secours ! au secours ! cria Rosa, se débattant avec l'énergie du désespoir.

Ses forces, développées par les exercices de la vie champêtre, étaient tellement surexcitées, qu'elle allait réussir à s'échapper lorsque survinrent les autres brigands, qui formèrent un cercle autour d'elle.

Elle eut un moment la pensée d'arracher le poignard à l'un de ces bandits, et de le plonger dans son sein s'il ne pouvait servir à sa délivrance.

— Au secours ! au secours ! répéta Rosa à grands cris. Mais, cette fois, l'espérance animait sa voix ; car, en promenant autour d'elle un regard éperdu, elle avait vu sortir de la forêt un jeune homme vêtu avec distinction. L'air noble et gracieux de cet inconnu lui inspira de la confiance.

— Si vous avez un cœur d'homme, continua-t-elle en s'adressant à lui, si vous avez le courage d'un homme, aidez-moi ! sauvez-moi !

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme en s'avancant avec assurance vers les brigands. Qu'avez-vous à démêler avec cette jeune fille ?

— Nous l'avons prise, comme elle traversait le bois, répondit l'un d'entre eux.

— Honte pour vous ! reprit l'inconnu d'un ton brusque. Les duchesses et les princesses vous font donc défaut, que vous vous en prenez à cette pauvre enfant. . . . Laissez-la partir en paix.

— Elle est à moi, repartit le premier qui avait mis la main sur elle et qui la tenait encore ; elle est à moi, et elle ne s'échappera pas de mes griffes !

— Au secours ! répétait Rosa, et son œil humide parlait plus encore que ses cris.

— Allons, lâche-la, ou prends garde qu'on ne t'arrache les griffes, dit au bandit le jeune homme dont les yeux brillèrent de colère. Laisse-la partir.

— Je ne la lâcherai pas, je ne la lâcherai pas, répondit le brigand, bondissant comme un tigre furieux et en attirant violemment Rosa. Si quelqu'un veut me la prendre, il s'en repentira.

— Ah ! drôle, tu me menaces ! s'écria le jeune homme, dont la voix vibra comme le tonnerre.

Et s'élançant sur le malfaiteur, il le saisit à la gorge. Puis il tira de sa ceinture un pistolet, l'appuya sur la poitrine du bandit, fit feu. . . . et le brigand étendant les deux bras tomba à la

renverse en vomissant avec des flots de sang son âme criminelle.

L'inconnu tira alors un second pistolet de sa ceinture et se tourna vers le reste de la bande qui semblait pétrifiée d'effroi ;

— S'il reste devant moi un seul d'entre vous quand j'aurai levé le chien de cette arme, ajouta-t-il, par ma foi, je le tuerai, comme j'ai fait de ce galeux !

— Il poussa du pied le cadavre du bandit.

Ces paroles hardies, cette conduite décidée produisirent leur effet sur ces cœurs avilis, où la férocité s'alliait à la lâcheté.

Tremblants, ils courbèrent la tête et se retirèrent dans le bois.

---

## II.

Rosa ne pouvait proférer une parole. L'effroi que lui donnait la mort du brigand, dont le corps tressaillait encore sous ses pieds, et la violente émotion causée par sa délivrance inespérée, la rendaient absolument muette ; elle tomba à genoux devant son sauveur, leva vers lui ses beaux yeux

bleus, et le contempla longtemps avec admiration, toute prête à l'adorer comme un ange protecteur descendu des cieux. Son silence parlait pour elle plus éloquemment que de longs discours.

Le jeune homme se baissa ; il coupa de son poignard les liens qui attachaient les mains de la jeune fille et la releva.

Voyant qu'elle ne pouvait encore se tenir ferme sur ses pieds, il la prit dans ses bras et lui demanda, où elle allait, quand elle avait fait la rencontre des scélérats, et si elle désirait continuer sa route.

— Oui ! je veux fuir ce lieu d'horreur, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle put articuler quelques paroles. Je ne saurais supporter cet affreux spectacle !

Et elle se couvrit les yeux de sa petite main.

— Je me dirigeais sur Paulisi ; mais..... ajouta-t-elle avec hésitation, j'avoue que j'ai peur. Je pourrais les rencontrer encore plus loin.

— Ne craignez rien, dit l'inconnu, en essayant d'adoucir sa voix, à laquelle cette scène sauvage avait donné de la dureté.

Il réfléchit un moment.

— Soit ! poursuivit-il ; je vous accompagnerai une partie du chemin. C'est plus sûr.



Et il marcha près d'elle, souvent contraint de la soutenir, car ses pieds la portaient à peine.

Ils traversèrent de la sorte trois ou quatre vallées profondes qui pouvaient être suspectes. Quand ils eurent atteint une hauteur où commençait une plaine découverte, et où se déroulaient des champs cultivés, le jeune homme étendit la main vers le pied de la colline.

— Voilà Paulisi, dit-il ; mon devoir m'appelle ailleurs ; je ne puis vous accompagner jusque là. Mais vous pouvez continuer votre chemin sans crainte ; il n'y a plus de danger.

— Par quelles paroles puis-je vous remercier ? répondit Rosa en lui prenant la main. Je vous dois mon salut, je vous dois plus que la vie. Je vous ai aussi détourné de votre route et peut-être demeurez-vous loin d'ici.

— Oui, je demeure loin d'ici, répartit le jeune homme ; mais parfois je parcours ce chemin. Il est possible que nous nous rencontrions encore. Il prit sur ses joues, pour se payer de son service, un baiser que la jeune fille lui accorda en rougissant, et il s'en retourna par le même chemin qu'il avait suivi avec elle.

Rosa continua la route qui lui avait été indiquée.

L'aventure de la jeune fille jeta le trouble à Paulisi. Des nouvelles arrivées d'autre part le

même jour, apprirent que le célèbre bandit Caprera avait reparu dans ces contrées, et que déjà même la force publique des alentours s'était mise à sa poursuite. Rosa, qui sentait son amour-propre tant soit peu froissé du peu d'empressement que son libérateur avait mis à l'accompagner plus loin, se l'expliquait maintenant, ne doutant point que l'inconnu ne se fût hâté de la quitter, pour aller avertir au plus vite les autorités du pays de la présence des bandits.

Trois jours après, elle reprit la direction de Santalbo. Les brigands avaient été complètement chassés, la force armée en avait purgé tous les alentours, et les chemins étaient aussi sûrs que possible. Les laboureurs, disséminés dans les campagnes, les cultivaient sans crainte, et la petite vallée où s'était passé le drame récent, n'en avait conservé aucune trace depuis que le cadavre du bandit avait été enlevé. Le calme et la solitude y régnaient et le chant du rossignol et le murmure d'un ruisseau interrompaient seuls le silence.

En traversant cet endroit trop célèbre pour elle, Rosa ralentit sa marche et finit par s'arrêter, cédant à la profonde impression que lui causait l'aspect de ces lieux. Elle promenait surtout ses regards autour d'elle, comme si elle attendait quelqu'un ; visiblement elle pensait à celui qui lui

avait dit que tout en demeurant loin de là, il passait parfois par ce chemin.

Quand elle fut de retour à Santalbo, la joie de la voir échappée à un pareil danger fut unanime dans tout le village. La bonne institutrice s'accusait de l'y avoir exposée, et Ninna, jetant ses bras autour du cou de sa sœur, la dévorait de baisers. Bientôt à la joie succéda la curiosité, et les questions arrivèrent en foule. Ninna ne se lassait pas d'interroger, Rosa était plus infatigable encore à raconter ; mais l'une ne s'informait que des brigands, tandis que l'autre parlait toujours de l'homme qui les avait chassés ; elle parlait sans cesse de sa beauté, de ses manières distinguées, de sa grâce, de la douceur de ses discours, de sa valeur. Aussi Ninna la raillait-elle doucement de sa persistance, mais sans l'en corriger. Souvent même, lorsque Ninna n'était pas disposée à écouter ce panégyrique, déjà cent fois répété, Rosa devenait pensive ; son esprit semblait absorbé par des rêves ; et toutes les fois qu'il lui arrivait de sortir seule de la chaumière, elle prenait, sans presque s'en rendre compte à elle-même, le sentier de la montagne.

Ce sentier elle le suivait, une fois, à l'approche du soir : c'était le sixième ou septième jour depuis son retour au village. Elle n'était pas accompagnée de Ninna, que l'institutrice avait

chargée d'un petit message ailleurs. Elle marchait livrée à ses réflexions, et parvint insensiblement jusqu'à la vallée qui l'attirait toujours, et dont la vue, loin d'éveiller en elle des pensées d'effroi, faisait naître en son cœur des sentiments beaucoup plus doux. Son regard, plein d'espoir et d'impatience, plongeait sous les grands arbres, il en examinait les ombres mobiles ; son oreille tendue interrogeait le moindre souffle de l'air, le plus léger bruissement des feuilles qui tombaient.

Puis, se ravisant après une longue attente :

— Oh ! se dit-elle, que puis-je donc attendre, folle que je suis ! Il a disparu, comme un nuage doré qui passe et ne revient plus, comme un songe que nous voyons une fois et qui s'envole à jamais. Lui, il brille dans une sphère supérieure, où sont toutes les illustrations et toutes les gloires ; et moi, obscure et pauvre fille des champs, comment puis-je espérer que nous pas se rencontrent jamais ? Oh ! les rêves de mon enfance ! Dans le monde splendide que je me créais, je me promettais des palais et des diamants. J'ignorais alors quelle autre source de bonheur renfermait ce monde où vous espériez nous introduire, ô ma mère, mais dont l'accès nous est fermé pour toujours. C'est dans les sphères que tu habites, — ajouta-t-elle en élevant son âme au niveau de ses sentiments surex-

cités, — dans ce monde si beau situé par delà du ciel bleu, c'est là que fleurit le bonheur indestructible; là, du moins il n'y a plus de distinction entre le riche et le pauvre. Tous les cœurs qui battent de concert y sont égaux devant Dieu; ceux qui s'aiment, s'y rencontrent et s'y reconnaissent. Quand j'irai t'y rejoindre et que tu me recevras dans tes bras, je le retrouverai, lui, souriant près de toi, ou peut-être parmi les anges.

Telles étaient les rêveries auxquelles se livrait son pauvre cœur, et elle était belle à voir lorsque son regard, plongeant dans le ciel, en réfléchissait les clartés.

Tout à coup, elle entendit auprès d'elle un bruit de pas; elle tressaillit, et vit en se retournant un homme debout à quelque distance. Cet étranger semblait prendre du plaisir à la contempler; mais au premier coup d'œil, elle reconnut qu'il n'était pas celui qu'elle attendait toujours. Elle allait s'éloigner, quand l'inconnu s'approcha d'elle.

— Belle enfant, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer la route du village de Santalbo.

Elle le regarda alors plus attentivement. C'était un homme d'un âge mûr, de tournure distinguée, et d'un air qui inspirait la confiance. Elle se rassura.



— Oui, monsieur, répondit-elle; j'y vais moi-même; je vous conduirai.

Ils prirent ensemble le chemin du village.

— Sur le point d'être surpris par la nuit, dit l'étranger, j'ai résolu de m'arrêter à Santalbo, parceque je sais que ce n'est pas loin d'ici; mais je craignais de m'être égaré: Quand je vous ai aperçue, vous étiez plongée dans des réflexions si profondes, que je me suis tenu écarté pendant quelques instants, afin de ne pas vous troubler.

— Mes pensées étaient en effet absorbées, fit Rosa en rougissant de nouveau, parceque, il y a une semaine, j'ai couru à cette même place le plus grand danger. J'y suis tombée entre les mains des brigands, et sans le secours d'un homme généreux, qui tua l'un de ces bandits et chassa les autres, ils m'auraient emmenée. Que voulaient-ils donc de moi? ajouta-t-elle avec une innocente simplicité; je ne suis qu'une pauvre fille.

Cette ingenuité toucha l'inconnu. Il la prit par la main:

— Peut-être, dit-il en souriant et tout étonné de trouver une main si blanche et si délicate chez une jeune paysanne, peut-être voulaient-ils vous enlever cette jolie bague.

— Oh! pour cela, ils auraient dû d'abord m'enlever la vie, répondit Rosa avec vivacité.



— En effet, elle est belle, reprit l'étranger, mais cependant elle n'est pas plus précieuse que votre vie.

— C'est le seul souvenir de ma mère!

— Et ces lettres, demanda l'inconnu, en approchant de ses yeux l'anneau et la main qui le portait, sont-elles les initiales du nom de votre mère?

— Non, c'est le nom de mon père. Ma mère s'appelait Adelina!

— Adelina! C'est un beau nom.... J'ai aussi une Adelina. Et votre mère où est-elle maintenant?

— Ma mère est là, dit Rosa en montrant le ciel; ma mère est morte.

— Elle est morte!.... Mais pardon!.... Vous marchez si vite, jeune fille. Soyez indulgente si je ne puis vous suivre. J'ai fait beaucoup de chemin aujourd'hui. Permettez-moi de me reposer un instant sur le bord du ruisseau.

Et il s'assit. La fatigue l'accablait au point qu'il était devenu tout pâle. Rosa prit de l'eau dans le creux de sa main et en humecta le front du voyageur, pour prévenir une défaillance.

— Je vous remercie, ma chère enfant, dit l'étranger, ce n'est rien, ce n'était qu'un vertige. Il est passé, poursuivons notre route. Ainsi donc votre mère est morte? Et votre père?

— Mon père.... répondit Rosa en hésitant, il est mort aussi.

— Pauvre petite, s'écria l'inconnu avec compassion. Vous êtes donc orpheline, tout à fait orpheline! Et vous n'avez pas d'autres parents.

— J'avais ma grand' mère, dit-elle, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes, mais elle est morte également. Il me reste une sœur née le même jour que moi.

— Et où demeurez-vous donc? Qui vous a recueillies?

— L'institutrice du village.

Ils passaient en ce moment devant un enclos de saules qui se trouvait à l'entrée du village.

— N'est-ce pas là le cimetière? demanda l'étranger.

— C'est là, dit Rosa.

— Et votre mère y est enterrée?

— Oui! murmura-t-elle en penchant tristement la tête.

— Ne m'en veuillez pas, mon enfant, si je vous adresse encore une question. Quand vous venez de ce côté, n'allez-vous pas prier quelquefois sur la tombe de votre mère?

— Quand je rentre au village et que je suis seule, j'y entre toujours, répondit-elle à voix basse.

— Ma présence ne doit pas vous empêcher

d'accomplir ce pieux devoir. Parmi les habitants des tombeaux je compte aussi des personnes qui me sont bien chères. Entrez et souffrez que j'entre avec vous.

Rosa pénétra dans l'enceinte sacrée et s'agenouilla devant le tertre de sa mère; le voyageur s'agenouilla près d'elle. L'humble et simple prière de la jeune fille rouvrit sans doute aussi dans le cœur de l'étranger quelque blessure qui saignait encore, car elle fit briller des larmes dans ses yeux.

Quand ils sortirent, il pria Rosa de lui indiquer l'hôtellerie.

Apprenant qu'il n'y en avait point, il s'informa s'il pouvait espérer que l'institutrice voudrait lui donner asile pour cette nuit. Rosa répondit qu'elle n'avait aucun doute à cet égard, et elle se dirigea sur-le-champ vers la maison d'école, où Ninna crut tout d'abord que c'était là le fameux libérateur. Elle lui trouvait les cheveux beaucoup trop grisonnants. Mais quand les détails de la rencontre furent expliqués, elle se hâta, comme l'institutrice, de prodiguer à l'étranger tous les soins de l'hospitalité; on tua la poule la plus grasse et l'on dressa le lit le plus moelleux. Toutefois ce qui plut surtout au visiteur, ce fut la conversation des deux jeunes filles.

Elles témoignèrent une si grande pureté de

cœur et firent preuve de tant de connaissances variées, qu'il s'étonnait de trouver tant de charmes à des enfants de leur condition. Le lendemain, en partant, il fit quelques cadeaux à la maîtresse d'école et l'assura qu'il serait heureux de lui rendre l'hospitalité qu'il avait reçue.

Comme c'était dans trois jours la fête de sa fille qui s'appelait aussi Ninna, il la pria de permettre aux deux enfants de venir chez lui et de les y accompagner elle-même, si elle voulait prendre part à une petite fête champêtre qu'il donnait à sa famille.

La proposition était si engageante, son auteur paraissait si digne de confiance, les regards que les deux jeunes filles portaient sur l'institutrice étaient si éloquents, que celle-ci ne crut pas devoir refuser. L'étranger ajouta alors qu'il demeurerait à la villa *Frapoli*, où se rendait chaque jour un coche passant non loin de la vallée près de laquelle il avait rencontré Rosa. Il ajouta que, arrivées à cette maison de campagne, elles n'avaient pour le trouver qu'à s'adresser au concierge, et à lui demander *monsieur Mathieu*.

Il réitéra encore son invitation et s'éloigna.

En admettant même que l'institutrice eût envie d'oublier sa promesse, les deux jeunes filles étaient là pour la lui rappeler. Les trois jours s'écoulèrent dans une vive impatience, et furent

occupés de projets et de préparatifs. La maîtresse d'école, retenue à Santalbo par son devoir, ne pouvait les accompagner. Chacune des deux sœurs fit le soir du troisième jour un gros bouquet. Le lendemain matin, elles se revêtirent de leurs habits de fête, et, plus belles que les fleurs qu'elles portaient, elles prirent la route de la vallée.

A mesure qu'elles en approchaient, le cœur de Rosa palpitait plus violemment ; la jeune fille promenait autour d'elle des regards inquiets, ses joues étaient enflammées, elle serrait le bras de sa sœur qui l'observait en souriant. Mais elles traversèrent la vallée sans rencontrer personne, et le visage de Rosa redevint pâle ; sa main retomba comme défaillante, et un voile de mélancolie passa sur ses yeux.

— Rosa, lui dit sa sœur en la serrant dans ses bras, nous allons à la villa d'un gentilhomme. Qu'en dis-tu ? Ne se peut-il pas que nous y rencontrions quelqu'un de notre connaissance ?

Cette idée, que Ninna venait d'émettre en badinant, parut être descendue comme un espoir dans le cœur de Rosa ; la joie brilla de nouveau sur son front, et c'est d'un pas plus léger qu'elle poursuivit son chemin jusqu'à la grande route. Là, elles s'arrêtèrent pour attendre.

Une demi-heure après arriva la voiture :

elles y prirent place, indiquant au conducteur la villa Frapoli. Le trajet fut de quatre heures. La diligence s'arrêta devant une grande porte grillée, qui ouvrait sur une belle allée d'arbres et sur un bosquet. Tout près de cette entrée, il y avait une maisonnette dont les murs étaient tapissés de rosiers. C'était évidemment la demeure du concierge. Les jeunes filles descendirent, frappèrent à la porte, et virent sortir du pavillon un vieillard qui leur demanda à travers le grillage qui elles cherchaient?

— Monsieur Mathieu, dit Rosa.

— Ah! monsieur Mathieu, fit le vieux portier en souriant. Entrez.

Il livra passage aux deux sœurs, et les pria d'attendre qu'il eût averti monsieur Mathieu.

Peu après celui-ci arriva.

D'aussi loin qu'il vit les jeunes filles, il leur tendit les bras; puis, prenant leurs bouquets avec un visible plaisir, il leur donna la main pour les conduire.

Pauvres enfants de la campagne, elles traversaient avec admiration ces somptueuses allées, qui tantôt s'étendaient hautes et droites comme un rempart de feuillage, tantôt se courbaient en voutes artistement taillées au dessus de leurs têtes. Le luxe de l'art s'y mariait aux splendeurs de la nature; ici miroitaient au soleil des



pelouses couvertes des fleurs les plus rares ; là, c'étaient des groupes de marbre d'où jaillissaient de mille façons les eaux des fontaines ; plus loin, on rencontrait des cascades, des grottes artificielles, des berceaux couverts de plantes grim-pantes.

— Et à qui donc appartient ce paradis ? demandèrent les deux jeunes filles, qui n'osaient en croire leurs yeux. Dans le village où elles avaient vécu jusqu'alors elles n'avaient jamais vu, même en rêve, de semblables merveilles.

— Il appartient au prince Frapoli, répondit leur guide, et voici sa demeure.

En ce moment elles débouchaient d'entre les arbres, et elles se trouvèrent en face d'un édifice de magnifique apparence, tel qu'elles ne s'étaient jamais imaginé le séjour même des rois. Elles entrèrent par un grand portail tout orné de sculptures.

— Vos enfants habitent donc chez le prince ? demanda Ninna presque effrayée.

— Non, reprit en riant monsieur Mathieu. Je vous conduis seulement dans une chambre où vous puissiez vous reposer un instant et arranger votre toilette. Je vous enverrai une domestique qui vous aidera ; puis je viendrai vous chercher et vous ferai faire la connaissance de mes filles.

Il ouvrit une porte, les introduisit et les laissa seules.

Quand les deux sœurs furent entrées en se tenant par la main, on eût pu les prendre pour l'une de ces images qui décoraient l'appartement; elles restèrent immobiles et muettes d'admiration. Partout où elles portaient les yeux, elles ne voyaient que tentures de soie, tapis de Perse, bois précieux, argent et albâtre. Elles furent rappelées à la réalité par une femme de chambre qui vint leur dire qu'elle était envoyée pour les aider à changer de robes.

— A changer de robes ! fit Rosa dont l'embarras colora les joues d'une vive rougeur. Mais, . . . nous n'en avons pas apporté d'autres.

Sans doute, reprit la camériste en ouvrant une grande armoire; vous n'aviez pas besoin d'en apporter. Vous trouverez ici des toilettes de rechange.

Rosa jeta vers Ninna un regard interrogateur.

— Il paraît, lui dit-elle à voix basse, qu'il ne convient pas que nous restions avec ces habits.

Gémissant en elles mêmes de la simplicité de leur vie champêtre, elle se livrèrent aux mains de la femme de chambre, qui les lava d'une eau de senteur, couvrit leur tête de parfums, remplaça

leurs rudes vêtements dont le contact blessait leurs membres délicats, par une robe plus moëlleuse, plus fine, d'une coupe simple mais gracieuse, et qui faisait valoir toute l'élégance de leur taille. Dans leurs cheveux furent entrelacées des perles dont le prix, qu'elles étaient loin de soupçonner, s'élevait à plusieurs milliers de livres.

Quand leur toilette fut achevée, qu'elles se virent l'une l'autre et qu'elles se regardèrent dans les grandes glaces aux cadres d'or qui ornaient les parois, elles furent frappées de leur propre beauté. Il en fut de même de leur ami, lorsqu'il entra pour venir les prendre. Pendant quelques instants, il s'arrêta pour les contempler en silence et sans pouvoir rassasier ses yeux. Les deux jeunes filles, rouges d'embarras, et gênées de leur nouveau costume, n'osaient aller à lui. Enfin il s'avança, déposa un baiser sur le front de toutes deux, les prit par la main et les conduisit hors de l'appartement.

---

### III.

Après avoir monté un brillant escalier de marbre et traversé plusieurs riches appartements, les jeunes filles arrivèrent avec leur guide à une

porte que gardaient deux hommes tout chamarrés d'or. C'étaient, dans la pensée des deux sœurs, des généraux ou tout au moins de hauts officiers : mais, en réalité, ce splendide uniforme ne couvrait que deux valets de chambre.

Ils ouvrirent bruyamment les deux battants, et, à la grande stupeur de deux enfants, ils annoncèrent à haute voix :

— Le prince Frapoli !

La salle où elles se virent introduites était éblouissante d'or, remplie d'hommes et de dames vêtues avec luxe.

A l'apparition de celui qui avait été annoncé comme prince Frapoli, tout le monde alla au-devant de lui avec empressement. Lui-même debout au milieu de cette noble assemblée, et tenant toujours les deux jeunes filles par la main :

— Mes chers amis, dit-il, je vous ai invités aujourd'hui à une fête de famille, et je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en répondant à une invitation que vous ne compreniez pas. Et à vous, chers enfants, j'ai promis que vous feriez la connaissance de mes filles.

— Je remplis ma promesse. Voici mes filles, ajouta-t-il en serrant dans ses bras les deux jeunes paysannes ; c'est vous, mes filles, qui êtes les princesses Frapoli.

A cette explication inattendue donnée par le

prince, tous les assistants se répandirent en félicitations. Les deux sœurs, muettes d'émotion, et n'osant se jeter dans les bras de leur père, qu'elles retrouvaient d'une façon aussi inopinée et qui leur était encore étranger, se précipitèrent au cou l'une de l'autre et fondirent en larmes.

Le prince, prenant l'anneau du doigt de Rosa :

— Voilà, poursuivit-il, ma bague nuptiale que mon épouse bien-aimée a donnée à ma fille. Ce joyau porte mon nom : Ferdinand Prince Frapoli. Il est inutile de demander quelle était ma femme : elle n'est plus du nombre des vivants ! Si je n'ai pas réussi à faire son bonheur, à elle que je n'oublierai jamais, à elle que j'aimerai jusqu'à la mort, je veux du moins qu'elle se réjouisse là-haut en contemplant du haut des cieux le bonheur de ces enfants.

Il s'assit alors dans un coin de la salle avec ses deux filles, et leur fit le récit de son histoire.

Lorsque Napoléon tenait dans sa main les destinées des nations, un secret espoir que l'indépendance de l'Italie sortirait de sa domination décida le prince Frapoli à se rendre en toute hâte et d'une manière inopinée en mission auprès du vainqueur. C'est alors qu'il écrivit sa dernière lettre à sa femme. Il dut, dès ce moment, s'attacher aux pas de Bonaparte qu'il fut forcé de

suivre dans sa campagne de Russie. Là, il fut fait prisonnier et retenu pendant plusieurs années aux extrémités de la terre. Durant sa captivité, il ne lui fut permis de communiquer d'aucune manière, pas même par correspondance, avec sa patrie. Enfin, quand, délivré de ses fers, il s'empressait d'aller se précipiter dans les bras d'une épouse plus précieuse pour lui que la vie, plus chère que la liberté, il la trouva morte, au moment même où étaient levés tous les obstacles, qui le contraignaient jadis à cacher son union.

Après ce court exposé de sa vie, il présenta à ses filles, l'un après l'autre, les membres de l'assistance ; tous appartenaient de près ou de loin à la famille où elles faisaient leur première entrée, et lui-même, après une absence aussi longue, fut heureux de renouer connaissance avec tous ses parents.

— Ma chère enfant, dit-il entr'autres choses à Rosa, il me reste à vous présenter maintenant un de mes amis, à qui vous devez une reconnaissance particulière. C'est lui qui a chassé les lâches brigands qui vous ont tant fait peur.

A ces mots, la jeune fille rougit vivement ; son cœur battit à rompre sa poitrine, et ses regards se promenèrent inquiets sur toute la salle,



— Le voici, ma chère Rosa, continua le prince, — c'est le comte Philippe Siccardi.

Rosa porta rapidement les yeux vers ce nouveau personnage ; mais elle se sentit sur le point de pleurer, quand elle vit devant elle un officier qui lui était complètement inconnu. Aussi le salua-t-elle avec froideur, et ne lui adressa-t-elle pas une seule parole, ce qu'il attribua au manque d'usage du monde.

Et cependant, comme le lui dit ensuite sa sœur Ninna qui observait tout du coin de l'œil, c'était un jeune officier bien élégant, qui avait un bel uniforme doré et de grands yeux bleus.

Lorsque plus tard ils descendirent à la salle à manger, le prince Frapoli pria le comte Siccardi, de conduire sa fille à table, voulant sans doute parler de Rosa. Mais, soit qu'il eût mal compris, soit que, malgré du premier accueil peu gracieux de la jeune fille, il feignit de ne pas comprendre, l'officier donna son bras à Ninna.

Au milieu de cette foule d'étrangers appartenant tous à une condition de beaucoup supérieure à celle où elles avaient vécu jusqu'alors, les deux sœurs devaient naturellement éprouver un grand embarras. Mais elles furent vite encouragées par la bienveillance et les procédés prévenants des hôtes du prince, qu'elles captivèrent bien mieux d'ailleurs par leur naïve simplicité que d'autres

n'auraient pu le faire par les allures les plus étudiées. Du reste elles avaient assez d'intelligence naturelle pour s'approprier bientôt ces manières de convention qui distinguent les plus hautes classes de la société. Il leur fut donné aussi des maîtres qui comblèrent les lacunes de leur première éducation.

On pense bien qu'elles ne retournèrent plus au village. Dès le lendemain de leur arrivée, le prince fit remettre à l'institutrice de Santalbo une somme d'argent suffisante pour lui assurer l'aisance le reste de sa vie, et il lui écrivit que les deux enfants n'iraient pas la rejoindre, parce qu'on avait retrouvé leur père.

Dès ce moment, il ne songea plus qu'à perfectionner le naturel de ses filles, et à travailler à leur bonheur.

La villa Frapoli était un agréable séjour.

Construite sur le riant penchant d'une colline, elle dominait un très-vaste horizon, et offrait une vue qui s'étendait au loin sur la mer. Celle-ci lui envoyait ses brises humides. Des ruisseaux conduits adroitement par la main de l'homme, des jets d'eau qui le disputaient en hauteur aux arbres les plus élancés, et qu'on eût pris pour des arbres de cristal, conservaient dans ces lieux une fraîcheur éternelle ; du feuillage des arbustes en fleur s'échappaient les romances

de mille oiseaux, les émanations de mille parfums. A ces agréments naturels venaient se joindre les jouissances que procure une immense richesse, prodiguée avec toute la sollicitude de l'amour paternel.

La société ne manquait pas non plus aux deux jeunes filles ; la société qui donne l'aisance dans les manières, et qui tient souvent lieu de toute autre éducation. Il y avait de fréquentes visites d'amis et de parents, et la résidence princière, ranimée par la présence des deux soeurs, résonnait continuellement de chants et de danses.

Un des plus assidus au château, c'était le comte Philippe Siccardi ; souvent même il y passait plusieurs jours, parceque, disait-il, cette situation facilitait la surveillance des brigands dont la poursuite lui était confiée. Tel était le prétexte qu'il avouait aux autres, et qu'il s'avouait peut-être à lui-même ; mais le véritable motif se trahissait dans toute sa conduite, et n'échappait aux yeux de personne. Dans les promenades, il attendait l'occasion d'offrir le bras à Ninna ; à table, il lui arrivait de prendre place auprès de Ninna ; dans les bals, différentes circonstances l'amenaient à danser avec Ninna : c'était avec elle qu'il s'exerçait à chanter ; ses entretiens avec elle étaient toujours sans fin. Il était évident qu'il aimait Ninna.

On pouvait supposer avec non-moins de probabilité que Ninna de son côté n'était pas indifférente pour le jeune officier. Sinon, pourquoi donc aurait-elle affecté de l'éviter et de parler à tout autre plutôt qu'à lui ? et pourquoi cependant, lorsqu'elle oubliait de s'observer, son regard le cherchait-il ? pourquoi, dès qu'elle le voyait, la joie s'allumait-elle dans ses yeux ? Pourquoi le sourire illuminait-il ses lèvres, lorsqu'elle lui entendait faire des allusions qui n'avaient aucune signification pour les autres, et qui étaient pleines de sens pour elle ? D'ailleurs elle était si naïve et si simple, que son sentiment, qu'elle croyait cacher au fond de son cœur, éclatait malgré elle, et était aisément deviné par tous ceux qui l'approchaient.

Mais aussi, pourquoi le cacherait-elle ? Son père n'avait qu'un seul désir, celui de donner à ses filles des époux qui fussent dignes du rang auquel il les avaient élevées, et capables de les rendre heureuses. Il aimait le comte Sicardi ; il approuvait ses assiduités. Bientôt le comte ouvrit son cœur à Ninna, qui rougit, mais ne le repoussa pas ; ensuite il alla trouver le prince qui le reçut dans ses bras, et l'appela son fils.

Quelques jours après, eut lieu la cérémonie des fiançailles, et, dès ce moment, Siccardi passa dans la villa tout le temps que ne réclamait pas

impérieusement le soin de la poursuite des brigands, dont il était devenu la terreur et le fléau.

Ninna se sentait au comble du bonheur. Cependant, elle disait sans cesse à sa sœur en l'embrassant qu'elle ne se marierait pas avant que sa chère Rosa n'eût aussi décidé de son sort; elle voulait que leurs noces se fissent le même jour.

A ces paroles Rosa souriait avec amertume, et ne répondait pas. Sa beauté brillait à cette époque de tout son éclat. Son nouveau genre de vie avait ennobli et raffiné ses grâces naturelles; et une douce mélancolie répandue sur tout son être, lui prêtait un charme poétique qui paraissait irrésistible. Aussi était-elle fort entourée. Un grand nombre des jeunes visiteurs du château lui offraient leurs hommages. Elle était polie, pleine de bontés et des prévenances avec tous, mais aussi, indifférente envers tous.

Un jour, le prince Frapoli était parti pour Naples. Les deux sœurs étaient assises dans une riche serre du jardin où l'on cultivait à l'ombre les plantes les plus rares des contrées du Nord, acclimatées dans un pays méridional. C'est là que souvent les jeunes filles passaient les heures les plus chaudes de la journée. Etendue sur une espèce de hamac de casimir brodé d'or, sus-

pendu à deux anneaux d'or qui brillaient sur la paroi. Ninna s'abandonnait à une douce indolence, en attendant le retour de son fiancé. Assise à ses pieds, Rosa avait pris sa guitare, qui faisait sa distraction de préférence, mais elle la déposa bientôt ; elle essaya d'un livre, et le feuilleta ; mais son esprit et ses regards erraient ailleurs. Au milieu des splendeurs de cette vie de délices, qui jadis avait été le songe perpétuel de son enfance, elle se rappelait le pauvre village ; du village elle passait à sa petite vallée, et son imagination lui retraçait alors la scène des brigands avec toutes ses circonstances effrayantes, mais aussi avec l'élégant jeune homme qui l'avait sauvée. Le souvenir de cet inconnu devenait chaque jour plus vif chez la jeune fille.

Tout à coup, vers l'entrée du jardin, on entendit des coups de fusil, et des cris sauvages.

— Philippe ! on vient tuer Philippe ! s'écria Ninna avec l'accent prophétique du cœur, et elle s'élança hors de la serre.

Non moins effrayée, Rosa se leva aussi, ne comprenant rien à ce qui se passait. Quant elle voulut suivre sa sœur, elle vit des hommes dont l'aspect horrible lui rappela les brigands de Santalbo. Ils avaient des épées nues et couraient vers la serre, dont ils lui interceptaient déjà l'issue.



Hors d'elle-même, tremblante, et se retrouvant en face de l'horrible danger qui l'avait déjà menacée une fois, elle se rejeta vers l'intérieur du pavillon ; puis, cachée par le riche hamac qui la voilait aux regards, elle franchit, sans être vue, la porte vitrée qui s'ouvrait sur une division intérieure de la serre, la referma sur elle, et tomba presque inanimée au milieu des arbres exotiques qu'on y cultivait et dont les larges feuilles la dérobaient aux yeux des bandits.

Au même instant, les brigands se précipitèrent dans la première pièce de la serre, à la poursuite d'un homme qu'ils avaient déjà désarmé, et que Rosa reconnut aussitôt pour le comte Siccardi.

Le premier mouvement de son cœur porta la jeune fille à s'élancer au secours du fiancé de sa sœur, ou du moins à crier.

Mais l'effroi enchaîna sa langue, et la pensée lui vint que tout mouvement de sa part serait inutile, et tout au moins la livrerait elle-même aux mains des malfaiteurs. Elle demeura donc immobile et sans voix, concentrant toutes ses facultés dans ses yeux que la terreur avait rendus fixes, et regardant par dessous l'épais feuillage.

A peine entré, Siccardi comprit que toute fuite lui était impossible. Alors, il fit volte-face, pareil au lion ou au sanglier qu'environnent les

chasseurs. Se jetant sur l'un des bandits qui semblait être le chef des autres et qui seul portait un masque, il voulut lui arracher ses armes. Mais le brigand était robuste, et il s'ensuivit une lutte dans laquelle Siccardi, furieux de son infériorité, saisit le masque de son adversaire et le lui arracha.

— Ceci est le signal de ta mort ! s'écria le bandit en contractant affreusement son visage, et en levant son épée pour le percer.

En ce moment, deux des voleurs s'étaient déjà emparés de Siccardi et lui avaient lié les mains.

— Soit ! reprit le chef en rattachant son masque ; mort, il n'est plus à craindre ; mais vivant, il peut nous être utile. Insensé ! ajouta-t-il ensuite en s'adressant au prisonnier. Du moment que tu as vu mes traits, il n'y a plus que la mort qui puisse briser tes chaînes.

A cet instant retentirent des sifflements aigus, auxquels répondirent aussitôt les bandits alarmés.

— Baillonnez-le et fuyons ! s'écria l'homme au masque.

On baillonna brutalement le comte ; quatre hommes armés l'entourèrent, et tous s'en allèrent au pas de course, prenant des chemins secrets pour se réfugier dans la montagne.

Un instant après, arrivèrent les soldats de Siccardi qui guettaient les brigands et s'étaient aperçus, mais trop tard, de leur apparition. Ils ne trouvèrent point ceux qu'ils cherchaient, mais ayant forcé la porte intérieure de la serre, ils virent Rosa étendue sur le sol, et privée de sentiment.

Ils lui prodiguèrent leurs soins, et réussirent à la rappeler à la vie.

Se dirigeant alors vers le château, ils trouvèrent le coffre-fort brisé et pillé; tous les serviteurs de la maison, et avec eux, Ninna, étaient enfermés dans un noir souterrain, moins enchaînés par leurs liens, que par l'effroi qui les glaçait.

— Où est le comte Siccardi? Où est votre chef? s'écria Ninna, dès que la liberté lui fut rendue.

Les soldats se regardaient les uns les autres sans répondre.

— Oh! ils l'ont tué! je le vois, ils l'ont tué! dites-moi! ils l'ont tué! exclama-t-elle comme hors d'elle-même, et se frappant la tête.

Rosa se précipita dans ses bras, en pleurant à chaudes larmes sous l'influence de l'émotion qui l'avait abattue:

— Non, ma chère Ninna, sois tranquille, dit-elle; ils ne l'ont pas tué, j'étais là. Seulement, ils l'ont fait prisonnier, et l'ont emmené; mais il

est en vie. Je leur ai entendu dire qu'ils ne le tueraient pas.

Le même soir, le prince revint, et apprit le pillage de sa maison.

Voyant le désespoir de sa fille, il s'efforça de la consoler; il lui dit que les bandits avaient enlevé Siccardi dans l'espoir d'une rançon; que sa famille était assez riche, et qu'elle le rachèterait promptement; que lui-même d'ailleurs était prêt à donner la dernière obole de sa fortune pour obtenir la liberté de son ami.

Ninna se jeta aux genoux de son père, couvrit ses mains de baisers, et l'arrosa de ses larmes.

Malheureusement sa douleur ne devait pas se calmer si vite.

Ce coup de main de Caprera avait été le plus audacieux que le bandit eût jamais accompli pendant le cours de sa vie criminelle. Il y avait été poussé par la nécessité de se débarrasser de son ennemi le plus dangereux, d'un homme dont l'énergie et l'habileté menaçaient continuellement l'existence de ses bandes. Puis, il avait songé que Siccardi, maintenant distrait par ses préoccupations amoureuses, serait plus facile à surprendre. La pensée des richesses du prince était aussi pour beaucoup dans les motifs de cette entreprise hardie, et il avait remarqué que le

prince Frapoli, habitant depuis peu le pays et n'en connaissant pas assez les dangers, n'avait qu'imparfaitement fortifié son château.

Cependant, attaquer et piller en plein midi une maison habitée, la propriété d'un des premiers membres de l'aristocratie, emmener prisonnier un officier de l'Etat, c'étaient là des forfaits qui ne pouvaient passer inaperçus, ni rester impunis.

Caprera le savait; il prit ses mesures en conséquence.

Dès lors, on ne le vit plus, on n'entendit plus parler ni de lui, ni de ses complices. Toutes les recherches, tous les efforts, toutes les promesses, toutes les menaces de la police furent inutiles; et bientôt le bruit courut que, fuyant par mer, il avait péri avec toute sa bande et son prisonnier.

A la suite de ces affreux évènements, les deux jeunes filles tombèrent dangereusement malades. La violente secousse qu'elles avaient reçue réagit sur leur organisation nerveuse et les mit dans un état alarmant. Ninna eut le plus longtemps à souffrir, on le comprend, par le désespoir que lui causa la persuasion que Siccardi avait été tué, qu'il ne lui serait jamais plus rendu, qu'il avait succombé victime des brigands.

Et cependant, comme elle l'avait fait autre-

fois pour sa mère, elle l'attendait toujours, elle demandait continuellement à Rosa s'il n'était pas revenu ; et, avant la réponse de sa sœur, elle fondait en larmes, parcequ'elle savait qu'il ne reviendrait pas.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte. Puis enfin la jeunesse fut plus forte que la maladie ; les deux sœurs recouvrèrent la santé.

— Ma chère Ninna, lui disait un jour sa sœur en l'embrassant, je sais, sans que tu me le dises, combien est incurable la plaie de ton cœur, et combien est intarissable la source de tes larmes. Mais ma bonne sœur, songe à notre père. Notre devoir est de charmer sa vie, et non de l'attrister. Les larmes, il faut les garder pour nous ; notre père ne doit voir que notre sourire.

— Oui, tu as raison, répondit Ninna ; dorénavant je sourirai toujours.

Elle parlait ainsi en pleurant.

Depuis lors, elle abordait constamment son père, le sourire sur les lèvres. Mais ce sourire était plus amer que les larmes, et la pâleur de la jeune fille n'était pas la teinte de la malade convalescente, elle annonçait les plus vives tortures morales. Son chagrin semblait aussi réjaillir sur sa sœur. En effet, malgré son apparente gaieté, on voyait que Rosa n'avait plus le



même feu dans les regards ; on devinait que chez elle cette résignation dissimulait du désespoir. Cependant, elle n'abandonnait pas un instant Ninna ; elle s'appliquait à la soutenir, et à la traiter comme une malade ; elle pleurait avec elle, et lui payait par son affection de sœur toutes les violences que lui ordonnait son affection de fille.

Le prince, dont la vie n'avait plus d'autre but que d'assurer le bonheur de ses enfants, ne tarissait pas d'arguments pour consoler Ninna, et mettait tout en œuvre pour lui rendre la joie. Il imaginait et proposait sans cesse de nouvelles distractions, dont l'effet était peut-être contraire à ses vœux, mais que ses filles acceptaient néanmoins avec soumission, afin de ne pas lui causer de peine.

Ainsi, à l'approche de sa fête, il résolut de donner un grand bal dans sa villa, et dit à ses filles qu'il espérait qu'elles banniraient par amour pour lui, ce soir-là, toute idée triste, et reprendraient leur ancienne gaieté.

Ninna l'entendit, le cœur serré, et elle se tut ; Rosa embrassa son père, et lui promit qu'elles feraient tout pour le contenter.

Cette fête était la première que donnât le prince Frapoli depuis son retour. Il se fit donc un point d'honneur de lui donner tout l'éclat

imaginable, et d'y inviter toute l'aristocratie de Naples, avec laquelle il voulait renouer ses anciens rapports de parenté, aussi bien que les plus illustres étrangers, alors se trouvant dans la capitale.

Ce soir, la villa étincela de feux comme si elle était en proie à l'incendie; elle brilla d'or et d'argent. De tous côtés, des voitures amenaient les invités; le prince recevait son monde avec une grande distinction: il avait près de lui ses deux filles, dont la beauté brillait de tout son éclat dans leurs riches atours. Ninna devait avoir effacé de son cœur la dernière trace de ses chagrins, ou bien la lutte intérieure qui se livrait en elle devait être d'autant plus déchirante, qu'elle l'enfermait dans son âme sans se permettre aucun signe qui pût la trahir.

Depuis quelque temps déjà, la société se trouvait réunie; les salons retentissaient des accords de la musique; les danses avaient commencé, lorsque survinrent deux nouveaux invités qui saluèrent le prince encore debout près de l'entrée.

Le prince promena ses regards autour de lui et, apercevant Rosa, il l'appela du geste, et lui présenta les deux nobles Hongrois, le comte Zagadin et M. de Vaïmac. Le comte adressa

quelques paroles à la jeune fille, et suivit le prince au salon de jeu.

---

#### IV.

Rosa n'avait pas répondu un seul mot aux étrangers; quand ils se furent éloignés avec son père, elle ne bougea pas; elle demeura immobile comme une statue de sel. Il semblait qu'elle avait vu la tête de Méduse, et avait été pétrifiée à cet aspect. Et en effet, elle prenait l'apparence du marbre; son sang se retirait des joues et des lèvres, lui refluaient au cœur et, si elle n'avait pas eu la porte pour se retenir, elle serait tombée sans connaissance sur le sol.

Cependant, rappelant toute son énergie, elle revint à elle, et promena partout ses regards pour découvrir Ninna. Ne la voyant pas, elle parcourut la première salle d'un pas convulsif; elle passa ensuite dans les autres salons, et, dans le dernier, elle vit les deux Hongrois qui prenaient part au jeu et exposaient au *pharaon* des monceaux d'or.

A cette vue elle fut prise d'un nouveau vertige. Une oppression étrange lui serrait le

---

cœur, une sorte de terreur était imprimée sur son visage : elle s'élança hors de cet appartement et continua de chercher sa sœur. Ne la rencontrant nulle part, elle courut, devinant la vérité, à leur chambre à coucher. Là, elle trouva Ninna renversée sur son lit. Sa chevelure était dénouée, elle en avait arraché les fleurs, et ses sanglots s'entendaient dans toute la chambre. Son chagrin trop longtemps comprimé avait éclaté avec d'autant plus de violence. Vivement émue, Rosa s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Non, s'écria Ninna, non je ne puis plus supporter leurs fêtes, je ne puis prendre part à leurs danses, à leur joie, quand j'ai la mort dans le cœur. Qu'ai-je à faire de ces parures, de ces fleurs, de ces diamants ? Lui, il est au tombeau. Apportez-moi une couronne funéraire.

— Ninna, ma chère Ninna, que signifient donc ces paroles insensées ? demanda Rosa en pleurant.

— Lui, l'homme noble pardessus tout, qui sacrifiait tout pour moi, il est mort, il est mort, Rosa, et nous, nous dansons, nous rions ! Oh ! mon cœur est comble ; il n'y manquait plus qu'une goutte, et cette réjouissance insolente est venue l'ajouter. Nous dansons sur son tombeau, nous insultons à sa mort !

— Mais, sœur, Philippe n'est pas mort. Il

vit, tu le sais bien. Il n'est que prisonnier des brigands.

— Il vit! réprit Ninna; oh, tu me le dis pour me consoler. Prisonnier des brigands, ou bien il est mort avec eux, ou bien il gémit et gémira toute sa vie dans un gouffre souterrain, dans un enfer, dans les chaînes de ces animaux féroces.

Et, se rejetant sur son oreiller, elle se prit à pleurer avec une nouvelle amertume.

— Ma bonne sœur, continua-t-elle ensuite, je te chagrine, je le sais; mais pardonne-moi, je ne suis plus en état de me vaincre moi-même. Heureusement ce ne sera plus pour longtemps.... La nature est plus forte que ma volonté. Mes longs combats m'ont achevée. Ne pleure pas, sœur; au contraire, réjouis-toi. Bientôt je cesserai de souffrir. C'est là mon dernier, mon unique salut.

— Non! ma Ninna! il n'en sera pas ainsi; il y a un autre salut pour toi: il y a encore du bonheur pour toi, et tu dois en jouir.

Elle ouvrit la porte de la chambre, fit signe à un domestique et lui dit d'appeler le prince.

— Pourquoi, ma chère Rosa, causer par ma vue de la peine à notre père? demanda Ninna. Qu'il croie que c'est une maladie physique qui m'a enlevée; tu resteras pour faire sa joie et sa

consolation. Essaie d'adoucir ses derniers instants, et de lui rendre tout le bonheur que je lui ai ôté.

En ce moment, le prince entra.

— Ma chère Ninna, dit-il avec douleur et en l'embrassant avec tendresse, tu souffres, ma toute chérie. J'espérais que cette fête te ferait du bien; je vois que j'ai mal réussi. Ton état m'effraie, pauvre enfant.

— Père, dit Rosa, l'état de Ninna vous inquiète avec raison. Mais rassurez-vous, elle est sauvée. Dites-moi, mon père, d'où connaissez-vous ces deux nobles hongrois, qui ce soir sont venus les derniers?

— Je les ai vus à Naples, chez une personne de ma connaissance, reprit le prince étonné de cette question: On me les a présentés comme arrivés récemment d'Allemagne.

— Mon père, reprit Rosa avec effort, mon père, celui que vous avez nommé le comte.... c'est.... le brigand qui a enlevé Siccardi.

En prononçant ces mots, elle se jeta au cou de sa sœur avec des sanglots, et bientôt elle tomba défaillante sur le parquet.

Le prince s'empressa de lui prodiguer tous ses soins. Dès qu'elle fut revenue à elle, il fit venir deux caméristes, sortit et retourna à la salle de bal, le sourire sur les lèvres et d'un pas assuré. De là il se rendit dans la salle des



joueurs, où il noua conversation avec différents personnages, et, entre autres, avec un monsieur en uniforme, et qui était le directeur de la police napolitaine. Il s'approcha ensuite de la table où jouaient les deux hongrois et déposa quelques pièces d'or sur la carte. Quelques instants après, un domestique entra et vint dire au comte hongrois qu'il y avait au dehors un homme désirant lui parler. Le comte parut un peu troublé ; cependant il dit qu'il allait revenir à l'instant, pria le prince de surveiller son jeu, et sortit.

Le même domestique rentra presque aussitôt et annonça de la même manière à l'autre hongrois que le comte le priait de sortir pour un moment. M. de Vaïmac se leva et suivit le messenger.

On ne vit plus aucun des deux personnages retourner à la table du jeu.

Interrompu par un splendide souper, le bal dura jusqu'à trois heures après minuit.

Tous les invités furent ravis de l'éclat de cette fête ; ils n'emportèrent qu'un regret ; celui d'avoir trop peu joui de la présence des deux jeunes princesses, trop faibles encore après la grave maladie qu'elles avaient faite quelques mois auparavant, pour résister à une soirée si longue, et qui avaient dû se retirer de bonne heure.

Quand aux deux prétendus seigneurs hongrois, ils avaient été saisis et conduits à la police, non pas ensemble, mais chacun de son côté. Ils furent enfermés dans deux étroits cachots séparés, et le directeur de la police ne tarda pas à se rendre auprès de celui qui se qualifiait de comte Zagadin, afin de l'interroger.

Celui-ci le reçut avec beaucoup d'insolence ; il le traita d'audacieux pour avoir osé mettre la main sur un comte hongrois, lui montra son passeport, et le menaça de toutes les foudres de la colère du gouvernement autrichien.

Le magistrat alla trouver ensuite M. de Vaïmac. Lâche comme un brigand, ce dernier s'était laissé tomber dans un coin et pleurait. Le directeur de la police s'approcha de lui et lui dit avec quelque douceur :

— Ne pleurez pas ; il vous reste un moyen de racheter votre vie. Je puis m'en porter garant.

A ces mots, le bandit se releva ; ses yeux brillèrent de joie et d'espoir.

— Vous êtes en notre pouvoir, continua le magistrat ; toutes les mesures sont prises pour vous empêcher de fuir. Votre complice a tout avoué ; mais il ne lui sera fait aucune grâce. Aidez l'autorité dans ses recherches, et vous êtes sauvé. Le voulez-vous ?

— Puisque Caprera est en aveu, répondit

le brigand en tremblant, je ne cacherai rien non plus. Mais, suis-je sûr de conserver ma vie ?

— Cela dépend de l'exactitude de vos révélations. Le comte Zagadini est donc Caprera ?

— N'en est-il pas convenu lui-même ? fit le bandit en hésitant.

— Sans doute, et comme vous le voyez, d'autres l'ont trahi. Mais vous devez vous-même en donner le témoignage afin de racheter votre vie.

— Oui, c'est lui, dit le brigand en cessant ses résistances.

— Et comment a-t-il le passe-port d'un comte hongrois ?

— Il a tué le comte et son compagnon allant tous deux en Italie, et il a pris les deux passe-ports, un pour lui, l'autre pour moi.

— Quelle est la retraite de sa bande ?

— Plusieurs se sont présentement dispersés ; quelques-uns sont dans les Etats-Pontificaux, où Caprera a transporté ses trésors ; un petit nombre seulement se tient encore caché dans les montagnes du voisinage. Ces derniers tiennent en captivité notre prisonnier Siccardi ; ils le conservent comme un otage qui doit leur répondre de la vie de leur chef.

— Remettez-nous Siccardi vivant, et vous serez sauvé.

Le brigand se montra prêt à faire tout ce

qu'on demandait de lui, et donna toutes les informations désirées. Quand le directeur de la police disait qu'il n'y aurait pas de grâce pour Caprera, il ne trompait pas l'autre criminel. Il fallait un terrible exemple : et les autorités avaient décidé, qu'aussitôt pris, il serait jugé et exécuté dans les vingt-quatre heures.

Aussi, le lendemain, de grand matin, commença l'interrogatoire. En même temps, on transmit à la police romaine les renseignements nécessaires pour la capture de ses complices.

Dans la soirée du même jour, des hommes vêtus en paysans, mais tenant des armes cachées sous leurs vêtements, gravissaient la montagne et traversaient les ravins les plus impraticables. C'était le directeur de la police accompagné de soldats et du brigand, à qui on avait eu soin d'annoncer que deux soldats avaient l'ordre, à la première apparence de trahison de sa part, de lui plonger leur sabre dans le cœur.

La nuit était déjà venue, quand ils entrèrent dans une vallée sauvage et boisée, éloignée de tout chemin battu.

Après avoir fait quelques pas, ils entendirent un cri, semblable à un cri de chouette, partant d'entre les branches d'un arbre. Le bandit qui était avec eux, y répondit de la même façon, et

ce dialogue bizarre fut repris de l'autre côté sous la forme d'un miaulement de chat.

Le chef de la police détacha deux de ses hommes et les établit dans cet endroit en ambuscade. La troupe marcha quelques minutes encore, et découvrit enfin une petite cabane adossée à un rocher, et connue dans ces lieux comme une demeure de charbonniers.

Le brigand s'en approcha et frappa trois coups à la porte d'une façon particulière.

— Qui est là? demanda de l'intérieur une voix de femme.

— Des charbonniers! répondit le brigand. Ouvrez, mère Barbara.

— Ah! des charbonniers, fit la voix en grondant sur le ton d'un chien hargneux. Ces bêtes fauves de la nuit! Ils ne me laissent pas un instant tranquille. Ils beuglent tout le long de la nuit.

La porte s'ouvrit violemment, et, sur le seuil, apparut une vieille furie vêtue de lambeaux, à la chevelure sale et en désordre, à l'aspect sinistre, et tenant en main un misérable lumignon.

— Ah! c'est toi, Pedrucci! Et ces autres, qui sont-ils? demanda sur le même ton de mauvaise humeur cette mégère, en voyant dans l'obscurité les ombres des soldats.

— Silence, Barbara, n'aboie pas toujours répliqua le brigand. Ce sont de nos camarades, ils arrivent de Rome.

Puis il entra avec toute la troupe.

— Et les bûcherons, où sont-ils? demanda le bandit.

— Au four, répondit la vieille.

— Il faut qu'ils viennent faire connaissance avec les nouveaux charbonniers, reprit Pedrucci.

Alors la vieille s'avança vers le fond. Il y avait là une espèce de four, qui se trouvait dans la profondeur de la cabane : elle mit sa tête dans l'ouverture et cria :

— Le pâtre est venu et veut des charbons.

Bientôt une trappe habilement dissimulée derrière le four se souleva, et donna passage à deux brigands que Pedrucci prit à part pour leur parler.

Pendant qu'ils écoutaient ce que le bandit leur disait, les soldats se jetèrent sur eux, s'en emparèrent, ainsi que de la vieille, et les baignèrent avant qu'ils aient pu faire entendre le moindre cri. En même temps, Pedrucci avança la main dans la ceinture de l'un des deux :

— Donnez-moi les clefs, Pauletto, dit-il. Il est inutile d'écumer et de mordre; tu ne saurais me manger, mon cher. C'est le sort, vois-tu, qui l'a voulu ainsi.



Il prit les clefs, alluma une torche à la lampe et fit signe au chef de la police qui le suivit avec quelques soldats. Ils s'engagèrent par la trappe ouverte dans un conduit obscur et souterrain qui s'étendait à longue distance.

Dans cet étroit couloir, ils rencontrèrent deux portes et les ouvrirent l'une après l'autre. Ils arrivèrent enfin à une troisième, en face de laquelle Pedrucci recommanda aux soldats de reculer et de garder un silence absolu. Il éteignit sa torche et il régna dans le souterrain une obscurité profonde.

Alors il cria comme il l'avait déjà fait dans son passage à travers le bois, imitant le cri d'une chouette, et il fut répondu de la même manière derrière la porte.

De l'intérieur, partit ensuite un miaulement que Pedrucci répéta de son côté.

La porte s'ouvrit, et montra l'intérieur d'une caverne : dans un coin, des fissures du rocher servaient à renouveler l'air ; une lampe était suspendue à la voûte ; elle éclairait le prisonnier gisant sur une paille fétide ; près de lui, un poignard à la main, un brigand était prêt à lui donner la mort, si le personnage admis à entrer n'était pas un affilié de la bande.

— C'est Pedrucci, fit le bandit qui venait d'ouvrir.

Le gardien de Siccardi quitta son prisonnier et approcha.

— Oui, c'est moi ! reprit Pedrucci. Le comte m'envoie pour dire en secret certaines choses à cet homme. Sortez un instant.

Les deux brigands obéirent ; mais à peine étaient-ils arrivés dans l'obscur corridor, qu'ils furent enveloppés par les soldats, désarmés et liés. Le chef de la police courut à Siccardi, qui croyant d'abord qu'on venait pour le tuer, s'était relevé fièrement pour recevoir la mort avec bravoure.

En apprenant la vérité, le captif se refusait encore à la croire. Il n'osait ajouter foi à sa mise en liberté, dont il avait désespéré à jamais.

A moitié nu, et vêtu de misérables haillons, il avait une barbe longue et négligée ; sa chevelure était en désordre ; ce n'était plus que l'ombre de lui-même, et il ressemblait, pour le dehors, plutôt aux brigands d'entre les mains desquels on venait de le sauver. Enfin il se jeta dans les bras du magistrat son libérateur, le remercia avec effusion, et, après avoir intercédé pour Pedrucci, l'instrument de son salut, il suivit la troupe hors de l'enceinte empestée de son cachot. Quand il fut arrivé en plein air, et qu'après de si longs mois, il sentit ses poumons se dilater au souffle

pur de la brise, il tomba à genoux et pria avec ferveur.

Que se passait-il pendant ce temps à la villa du prince Frapoli ?

Dès que l'espérance fut rentrée dans le cœur de Ninna, elle en chassa le calme et bannit le sommeil de ses paupières. Ses larmes firent place à un rire nerveux ; ses yeux étaient constamment attachés sur la porte, et, au moindre bruit, elle croyait reconnaître les pas de Phillippe.

Rosa n'avait pas les mêmes motifs d'impatience ; cependant elle était loin d'être entièrement tranquille. Elle ne disait rien ; sa physionomie n'accusait aucune agitation ; mais il y avait en elle un symptôme significatif. Tout le long du jour et pendant presque toute la nuit, elle ne cessait de marcher comme si elle ne pouvait rester une minute immobile ; on eût dit qu'un violent trouble intérieur donnait une impulsion énergique à toutes ses facultés corporelles.

Le lendemain des évènements que nous avons racontés, la porte de la salle où les deux sœurs se trouvaient avec leur père s'ouvrit, et Siccardi s'élança dans l'appartement.

Ninna se jeta dans ses bras en poussant un grand cri ; le prince et Rosa s'empressèrent à sa rencontre.

Frapoli prit les mains de Ninna et de Philippe :

— Vous êtes unis maintenant, dit-il, pour ne plus vous séparer. Vous vouliez, ma chère Ninna, différer votre mariage pour attendre celui de votre sœur : persistez-vous encore dans la même résolution ?

En ce moment, on entendit un roulement de tambour. La porte s'ouvrit de nouveau et donna entrée au directeur de la police en grand uniforme.

— Monsieur le prince et Mesdames, dit-il, je viens vous prévenir afin que vous ne soyez pas effrayés. Nous avons amené Caprera. Le tribunal a décidé qu'il devait être mis à mort devant les portes de cette villa, où il a commis son dernier crime.

Alors Rosa se leva, et prenant Ninna par la main :

— Sœur, lui dit-elle, vous vouliez que vos noces et les miennes se fissent le même jour. Je corresponds à vos désirs. Vous épousez aujourd'hui le comte Siccardi ; moi, je deviens l'épouse du Christ, je prends le voile de religieuse.

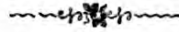
— Rosa ! chère Rosa, que dis-tu, s'écria sa sœur en tressaillant d'étonnement.

— Que dis-tu, ma fille ? demanda le prince à son tour.

Tout à coup une forte décharge d'armes à feu retentit comme un tonnerre.

— Le bandit Caprera fut mon sauveur dans la forêt de Santalbo! s'écria Rosa.

Et elle tomba comme morte dans les bras de son père et de sa sœur.



FIN DU PREMIER VOLUME

# La Bibliothèque

du

## MESSAGER DE VIENNE.

*(Format in Octavo.)*

---

La bibliothèque du **Messenger de Vienne** est la réalisation d'une promesse formelle de notre programme. Organe des intérêts de l'Orient, le **Messenger de Vienne**, avons-nous dit, fera connaître à l'Europe, non seulement les mœurs et la politique, mais aussi la littérature et les arts de l'Europe orientale et de l'Orient chrétien.

Malgré la facilité des communications qui rend aujourd'hui les voyages bien plus fréquents qu'autrefois, on peut dire en toute vérité que l'Occident européen ne connaît pas les contrées orientales qui s'étendent depuis l'Autriche-Hongrie jusqu'aux portes de l'Asie. Parfois, il est vrai, des voyageurs érudits et consciencieux publient le résultat de leurs études de voyage et dotent ainsi l'Europe de beaux et bons livres, aussi intéressants qu'instructifs. La France, pour sa part, en possède aujourd'hui un certain nombre qu'on peut consulter avec fruit.

Mais de tels livres, quelque soit leur mérite, ne sont lus que par les hommes politiques et



## II

les lettrés. La masse du public ne s'y intéresse pas, s'ils ne sont signés d'un nom exceptionnellement célèbre. Et ainsi l'abîme se creuserait chaque jour d'avantage entre l'Orient et l'Occident si heureusement, la langue française, par son universalité même, ne nous offrait un moyen de le combler.

Il existe dans certaines contrées de l'Europe orientale des écrivains qui sont dignes, par leur génie littéraire et par l'élévation de leurs idées, de la grande publicité internationale, et qui méritent d'être connus du monde entier. La Pologne et la Grèce, notamment, ont une littérature qui, de l'aveu de tous les connaisseurs, ne le cède en rien à celle de l'Europe occidentale. Les auteurs dramatiques, les historiens, les romanciers grecs et polonais sont de la race des grands écrivains; un grand nombre d'entre eux jouissent à juste titre, dans tout l'Orient, d'une réputation qui mérite de franchir également les frontières de l'Occident.

La Hongrie a des poètes et des romanciers que l'Allemagne apprécie à l'égal des siens, et dont elle traduit les œuvres avec un soin religieux.

Lors donc que nous offrirons au grand public européen les chefs - d'œuvre de la littérature grecque, polonaise, hongroise, non plus

seulement en extraits, mais dans leur texte même, intégralement traduits; — lorsque nous les lui offrirons dans cette belle langue française qui a l'heureux privilège d'être comprise et parlée dans le monde entier, — il les lira avec un réel plaisir. Il apprendra ainsi à connaître la vie et les mœurs de ces peuples qu'il aime et qu'il apprécie déjà, mais qu'il ne connaît pas assez.

Nous n'entendons pas d'ailleurs être exclusifs dans nos choix. Au contraire. L'Orient tout entier figurera sur notre catalogue. Nous publierons les œuvres les plus remarquables de tous les hommes qui en Serbie, en Roumanie, en Bohême, comme en Grèce, en Pologne et en Hongrie, honorent l'humanité par leur talent, leur génie et leur influence civilisatrice.

La France, qui a toujours été l'initiatrice des idées de justice et de liberté dans le monde, se réjouira la première, nous en avons l'assurance, de voir sa langue choisie pour ouvrir aux écrivains orientaux les grandes portes de la publicité qui leur est dûe, et de la renommée dont ils sont dignes.

Vienne, le 20 Octobre 1876.

Le rédacteur-en-chef du *Messenger de Vienne*:

B. WOŁOWSKI.



## Ouvrages du même auteur.

### *En Français.*

**Le prince de Morée**, roman traduit du grec, chez Didier, Paris.

**Antiquités helléniques**. 2 vol. in 8<sup>o</sup>, presque épuisé.

**Dissertations archéologiques**, dans les mémoires de savants étrangers et autres recueils.

**Un mot sur la question d'Orient**, 1866, chez Dentu, Paris.

**La Grèce ou la Turquie**, suite au précédent.

**Grammaire du Grec actuel**, chez Pedone-Lauriel, Paris.

**Dictionnaire Français-Grec**. 2 vol.

**Encyclopédie Française**.

### A paraître.

**Les Trente**, drame traduit du grec par l'auteur en collaboration avec Philarète Chasles.

**Histoire de la Littérature grecque moderne**. 2 vol.

---

### *En Grec.*

oeuvres littéraires complètes, 15 volumes, dont :

**Poësie**. 7 vol.

**Romans et nouvelles**. 3 vol.

**Histoire des constitutions anciennes**. 2 vol.

**Epigraphie**. 1 vol.

**Traité divers**. 2 vol.

**Histoire de l'art antique**. 2 vol. avec Atlas.

---



